



ECHOS...

EMPREINTES...

**AU CŒUR DE LA
FORÊT HUMAINE**

TÉMOIGNAGES

CHANTAL MEIGNAN



Seynes 20
13



Seynes 2

Cet album devenu livre au fil des rencontres, a été réalisé à voix multiples

Composé par Chantal Meignan, accompagnée au pas à pas par Paloma Meignan, entre deux printemps :
2012 - 2013.

Nous avons retranscrit dans ce livre des entretiens anciens ou plus récents, enregistrés auprès de nombreux proches et amis.

Nous avons recherché des photos, certaines datant de plusieurs décennies, retouchées avec patience par Paloma qui a également participé à l'élaboration de cet ouvrage et en a assuré la composition.

De loin dans le temps et de si près de nos cœurs, nous remercions chaleureusement ceux d'entre vous qui découvriront leurs paroles, naguère enregistrées pour témoigner de ce que fut leur rencontre avec Vladi.

Toute notre reconnaissance en particulier à:

Anne de Seynes pour ses peintures,

Sylvie Halbwachs pour ses relectures,

Lucas Meignan pour l'impression de ce livre,

et à toutes celles et tous ceux qui ont collaboré à cet ouvrage,

qui nous ont apporté un précieux soutien en prodiguant des conseils, et en manifestant leur intérêt pour ce travail.

ÉCHOS . . .

EMPREINTES . . .

« A vous que j'aime infiniment ! »

Chantal Meignan

AVANT-PROPOS À DEUX VOIX

Chantal:

Des années, j'ai tenté d'écrire au sujet de Vladi et de Vania, juste pour laisser des traces aussi parlantes que possible. Pour les générations suivantes, les noms de Vladi et Vania n'évoquent que « de malheureux accidentés de la route » et guère davantage et si peu de leur vitalité, de leur sociabilité, de leurs projets de vie, de leurs personnalités !

J'ai tenté de tracer quelques mots, sans jamais y arriver: c'était trop lourd dans ma solitude!

Puis je m'étais fixée l'échéance de 2010, sans plus dépasser ces blocages qui m'étreignaient malgré « les bonnes raisons » que je me donnais !

C'est pourquoi, un jour, je me suis décidée à faire appel à Paloma - rendue disponible par des aléas de santé - qui a volontiers accepté de partager ce travail de mémoire avec moi.

Paloma :

Sans doute, cela n'a pas suffi face à la difficulté de se trouver seules, chacune de son côté, face à une feuille blanche ou un clavier d'ordinateur, pour évoquer des souvenirs encore bien chargés d'émotion.

Il m'est alors apparu clairement, pour que la parole et l'écriture se libèrent, qu'un autre outil devait être trouvé. L'idée m'est venue de proposer à Chantal des conversations enregistrées à partir de supports visuels, d'albums photos familiaux, des « cahiers de bord » qu'enfants nous tenions pendant les vacances en famille.

Au printemps 2012, nous avons commencé deux entretiens.

Chantal:

Il en est résulté un lent déblocage grâce à la chaleur de ces bribes de vie rapportées.

Le fait que l'on ait pu tenir ces entretiens, que l'on se remémore petit à petit, le fait d'en parler et d'entendre ceux qui en ont parlé, ça me fait beaucoup de bien. Je me suis surprise un matin à penser que je peux partir beaucoup plus tranquille.

J'avais toujours ce sentiment, qu'en mourant, le peu que je portais de Vania et de Vladi disparaîtrait à son tour, qu'il n'y aurait plus rien, rien...

Paloma :

Oui, tu me l'avais dit déjà.

Chantal :

Mais comme c'est lourd à porter !

Peu de temps après le début de ce travail de mémoire, les fils de Vladi, Loïc et Volodia, ont exprimé leur souhait d'entendre parler de leur père et du chalet de Serre Buzard où ils ont eu des vécus heureux.

DES TRACES DE BONHEUR

SUR LES SENTIERS DE LA FORÊT HUMAINE

Dans une courte année, Vladi nous aura été enlevé depuis trois décennies!

Loïc et Volodia, les deux fils de Claude et de Vladi, sont devenus des Hommes engagés dans leurs vies, nourries de jeunes énergies!

Leur père a été fauché à l'âge que vous avez maintenant, vous ses deux fils!

Moi, sa mère, sa famille, ses amis n'avons jamais accepté la chape traditionnelle du silence qui accompagne les morts, nos disparus.

Nous tous qui avons partagé avec lui des années d'existence, qui avons affronté ensemble des difficultés ou des peines, nous avons aussi engrangé des bonheurs qui irradiant nos existences.

Alors que les deux petits garçons n'avaient pas atteint leur cinquième année, j'avais réalisé un album manuscrit, accompagné de quelques photos, intitulé «Votre Papa» réalisé en 1986.

Nous vous présentons aujourd'hui, en 2013, un ouvrage dans lequel sont évoquées des traces de Vladi, de ses activités, de ses relations familiales, amicales, professionnelles, de ses projets menés en partage, de ses réflexions et engagements divers.

A cause sans doute de mon grand âge, moi, mère, grand-mère, arrière-grand-mère, je vois les générations évoluer, faire des choix de mode de vie, d'engagements et je perçois la vitalité des traces de passés si proches.

Des traces qui ont bercé vos enfances de valeurs porteuses de douces humanités.

A votre façon et selon les événements, vous participez, vous apprivoisez, vous enjolivez vos devenirs, en renouvellements prometteurs de présents bons à vivre.

Comme ceux que Vladi savait si bien apprécier et partager avec Claude: ils s'étonnaient d'être si heureux !

Tenter de bien vivre sa vie, de la vivre pleinement parmi ceux avec lesquels on la partage, c'est l'ingrédient essentiel qui ferraille le goût du bonheur.

Prouver ainsi que le bonheur est accessible quand on le forge de ses mains, avec sa tête, ses énergies, ses aspirations ourlées d'utopies.

Cultiver avec soin ce goût du bonheur, avec et parmi les autres, fait lever des motivations fortes qui engendrent des démarches de re-création, d'inventions en réponse aux événements - et pas seulement des adaptations - preuves de choix réfléchis. Et responsables!

Vladi fut un acteur engagé dans de telles démarches.

Mais pas isolément: il a œuvré AVEC ceux de son entourage, au diapason de valeurs humaines partagées, en s'enrichissant de différences, d'expériences, d'aspirations, de réflexions.

Je vois s'épanouir dans cette foulée, quatre générations laborieuses, heureuses et pourtant profondément marquées par des disparitions douloureuses.

C'est que de leur vivant elles ont échangé, partagé tant d'espoirs et de réalisations avec Vladi.

Comme nous qui avons cheminé avec eux: Vania son jeune frère, mon fils; Anouk encore adolescent, mon petit-fils. Et le souvenir de ces tout-petits emportés sans avoir vécu, sans laisser de traces, si ce n'est dans les affections et les espoirs de leurs jeunes parents, est toujours présent.

Nous sommes de passage sur cette planète.

La vie peut être Belle à vivre.

Laissons les ombres en jachère et préoccupons-nous, sérieusement, joyeusement
- les uns avec les autres - de ce qui nous importe le plus: du bonheur en partage !

SOMMAIRE

| | |
|--|--|
| <p>Avant-propos 6</p> <p>Présentation 7</p> <p>CHAPITRE 1:</p> <p style="padding-left: 20px;">Votre Papa, album réalisé en 1986 11</p> <p>CHAPITRE 2 :</p> <p style="padding-left: 20px;">Vladi, un pépiniériste de petits bonheurs 36</p> <p style="padding-left: 40px;">Serre Buzard 37</p> <p style="padding-left: 40px;">Signes de vie: 38</p> <p style="padding-left: 60px;">Enfance et adolescence 39</p> <p style="padding-left: 60px;">Lycéen puis étudiant 53</p> <p style="padding-left: 60px;">Jeune instituteur et éducateur 56</p> <p style="padding-left: 60px;">Le bâtisseur de Serre Buzard 70</p> <p style="padding-left: 60px;">Temps libre et loisirs de plein air 83</p> <p style="padding-left: 60px;">Claude et Vladi : un bonheur partagé et des projets 90</p> <p style="padding-left: 60px;">7 mars 1984 98</p> <p style="padding-left: 60px;">Bribes de vie: après et maintenant 102</p> | <p>CHAPITRE 3:</p> <p>Empreintes et transmissions 115</p> <p style="padding-left: 20px;">1 - Des empreintes et des disparitions : 117</p> <p style="padding-left: 40px;">Conversation à deux voix 118</p> <p style="padding-left: 40px;">En plein vol, des disparitions 130</p> <p style="padding-left: 40px;">De l'oubli à une renaissance 132</p> <p style="padding-left: 20px;">2 - Des traces parmi tant de violences : 135</p> <p style="padding-left: 40px;">Vladi, victime de violences 135</p> <p style="padding-left: 40px;">Juguler les violences qui empoisonnent nos vies 136</p> <p style="padding-left: 40px;">Des accidents non dénués de violences 138</p> <p style="padding-left: 40px;">Guerres et génocides : de barbares violences 138</p> <p style="padding-left: 40px;">Pour un pacifisme du quotidien 139</p> <p style="padding-left: 20px;">3 - Des traces, à petits pas, vers d'infinis devenirs: 141</p> <p style="padding-left: 40px;">Grand angle 141</p> <p style="padding-left: 40px;">L'aventure du Rabiou 141</p> <p style="padding-left: 40px;">Vania objecteur de conscience 143</p> <p style="padding-left: 40px;">Voyages et rencontres 144</p> <p style="padding-left: 40px;">De passage entre deux escapades 147</p> <p>Annexes:</p> <p style="padding-left: 20px;">Extraits des Cahiers de bord 149</p> <p style="padding-left: 20px;">Des images de Vania, animateur du Rabiou 162</p> |
|--|--|



CHAPITRE I

Vladi, votre papa

A Loïc et Volodia, les deux petits garçons que Vladi aimait le plus au monde

Décembre 1986

Document réalisé par Chantal Meignan

*Vladi, votre Papa, avant de devenir votre Papa, a été un petit garçon, comme vous.
A 3 ans ½ il aimait construire de grandes tours de cubes en bois.*

*Il aimait beaucoup les histoires: il demandait celle du méchant loup, un garnement qui taquinait ses copains, des joueurs de foot. Un jour ils ont placé - comme par oubli- un ballon au bord du terrain, mais un ballon en pierre !
Et naturellement...? Vous imaginez ce qui s'est passé!*



*Vladi était déjà le grand frère d'Olivier,
alors un bébé
et de Paloma une petite fille toute bouclée.*



Devant sa maison, Vladi utilise une tringle à rideaux, un tube creux, pour projeter de petites boules de papier mâché...



Comme vous deux à la mer, ici Vladi et Paloma construisent des châteaux de sable...



Quand il y a huit
enfants dans une
famille, et que tous
apprécient les
balades en
montagne, les plus
grands portent sur
leur dos les plus
petits.



Olivier porte son petit frère Vania.



Un été nous
avons installé
notre camp
près du col du
Lautaret, non
loin de la Meije,
cette
montagne avec
ses glaciers, ses
rochers. Vladi,
adulte, en fera
trois fois
l'ascension :
deux fois en été,
puis une fois en
hiver avec
Lucas.





*Vladi
vers
douze
ans*



Au retour de vacances, nous nous arrêtons au Lac des Settons. Paloma, Olivier et Vladi ont fait un bateau un peu spécial avec un tronc d'arbre: ils rament plus avec les pieds qu'avec leurs bâtons



*Olivier donne la main à Vania et Lucas,
accompagné par Laetitia et Paloma*



Vladi porte un peu Lucas

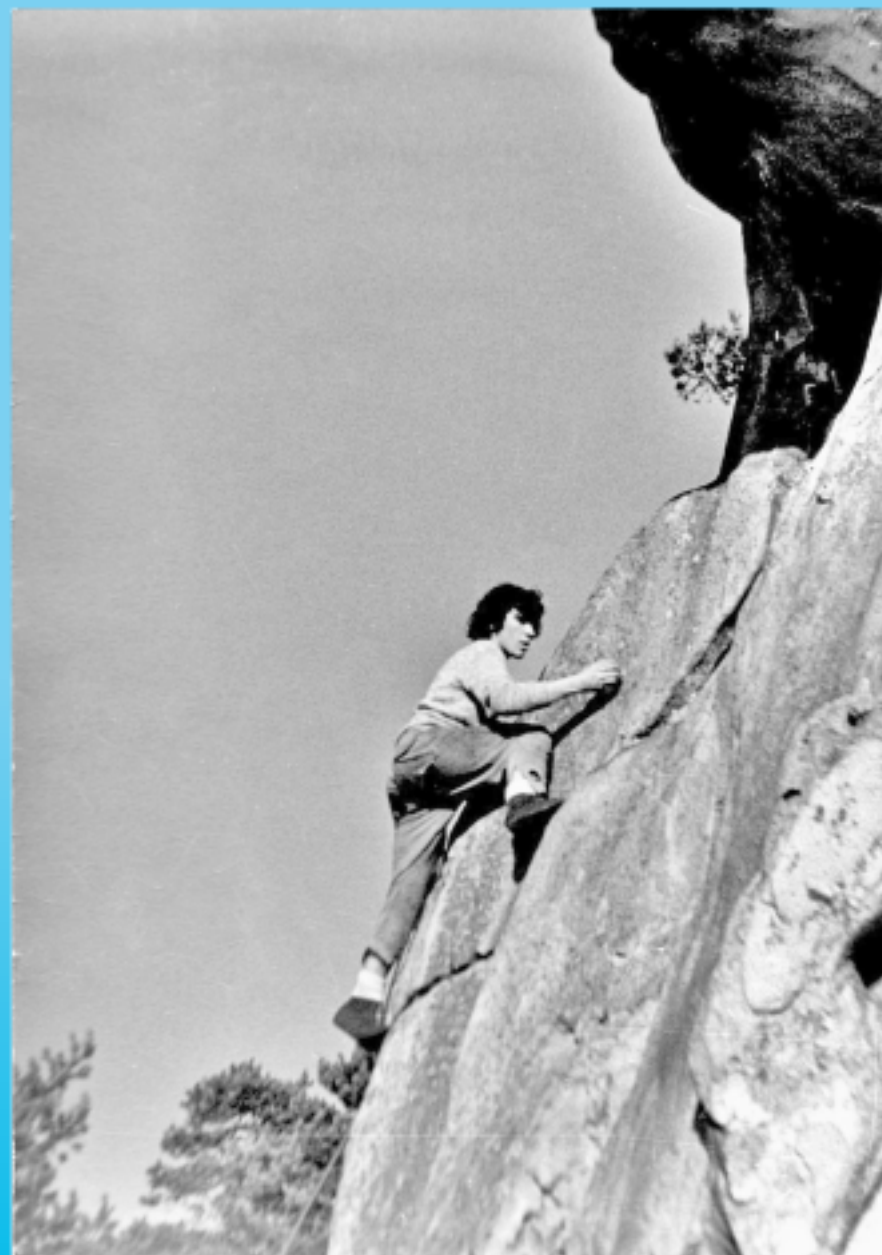
Comme beaucoup d'enfants, Vladi est allé à l'école maternelle, mais pas à la crèche, ce qui était alors très rare.

Puis il est allé à l'école primaire, puis encore au collège d'Orsay, au lycée de Vilgénis et enfin à l'université.

Il a connu beaucoup de gens. Il a eu beaucoup d'amis qui pourront vous parler de ce qu'il faisait et de ce qu'il voulait.

Vladi était le frère aîné de Paloma, Olivier, Frédi, Laetitia, et de ceux qui, longtemps, ont été appelés « les trois petits »: Lucas, Vania, Youri.

Chacun et tous ont imaginé beaucoup de choses intéressantes avec leur grand frère.



Lycéen, Vladi se passionne déjà pour l'escalade où il entraînera ses copains, ses sœurs, ses frères



Puis il a rencontré Claude : ils se sont découverts, ils se sont aimés. Aimés assez fort pour décider d'être heureux ensemble.

Devenu adulte, Vladi est allé à la découverte de la montagne, des rivières, des lacs, de la neige, des rochers, des glaciers, du soleil et du vent : il y était heureux et aimait partager ses plaisirs.



Heureux, ici de se retrouver après une belle escalade réussie !

Vladi était devenu instituteur.

Parce qu'il aimait la vie et les enfants il leur faisait découvrir ce qu'il aimait :
les livres, le bricolage, le judo, les jeux, les histoires.
Il voulait que les enfants soient contents de travailler ensemble dans LEUR classe.

Avec Monsieur
Meignan nous faisons du judo, du bricolage,
il nous racontait des histoires et nous faisait
faire des affiches pour demander des choses
aux parents.



Le judo...



Il souhaitait que les enfants soient intéressés par le travail: il les emmenait dans des boulangeries, des imprimeries, pour comprendre la vie des gens.

Avec sa classe, il allait en forêt, en camping, à la mer, à la neige pour marcher, escalader, nager dans la nature ; pour sentir le bien être d'organiser ensemble, la vie pour tous.



Pour être heureux Vladi pensait que les gens ont besoin de vivre en Paix: il racontait la très belle histoire de « Tistou les pouces verts ».

Surtout, il montrait que pour gagner la paix, il faut apprendre à régler ses propres problèmes, ses chamailleries, en écoutant, en réfléchissant, en discutant tranquillement.



SERRE BUZARD



Alors c'est
devenu
l'affaire de
tous

*Merveilleux projet d'un chalet qu'avec Claude ils ont imaginé,
face aux Queyras, au-dessus de la vallée du Rabiou et de celle de la Durance.*



*Projet minutieusement préparé,
pour ceux qui sauraient
l'apprécier: pour leurs enfants
d'abord,
mais aussi pour tous les enfants
qui partageraient leurs vacances.*

*En même temps que la
construction du chalet,
Claude et Vladi ont mis en
chantier leur premier enfant...
Loïc!*



Vladi et Lucas
sur les échafaudages.



Des longues
journées
de travail
pour monter
les murs
durant l'été.
Le toit sera
posé
en novembre
avant l'hiver.



En deux années, il sera
terminé.
Ainsi Vladi aura appris
la maçonnerie,
la plomberie,
l'installation électrique,
le travail du fer, du bois,
aidé en cela par des amis
de Serre Buzard et
d'ailleurs.

Et déjà il bâtissait
de nouveaux projets:
de maison, de bateau...

Vladi
aux machines
pour habiller le
chalet.





*Serre Buzard devient
le point de départ
de randonnées d'été
et d'hiver.*

*Il encourage les groupes
à parcourir les montagnes.*



*Vladi photographie
un groupe
qu'il accompagne
à ski de
randonnée.*

*Arrivée
de Claude et de Vladi
à un col enneigé.*



Vladi à la
montée



Lucas à la
descente



Vania à la
descente





*Le soir, fatigués,
Vladi et Claude
arrivent
au refuge
où ils préparent
leur dîner.*



*Et ce qui arrive
à tout le monde!*



*Elsa dans un bras
et Loïc dans l'autre,
Vladi assure la luge...*

*Loïc est encore trop petit
pour faire du ski,
autrement
que sur le dos de son Papa.*





Sur le lac de Serre-Ponçon:
de la voile,
du catamaran,
de la planche à voile,
du canoë,
et aussi pleins de jeux
avec les enfants.



Olivier et Lucas avec
Yacine, Elsa et Gabrielle

Vladi est là en canoë, C1,
qu'il a lui-même construit pour descendre des torrents:
il lui arrive d'accompagner des copains.



Vania en Bretagne



Petit Père Loïc regarde Vania qui travaille à la réparation du catamaran.



Avec Claude, ils rêvaient d'emmener leurs enfants en voyage: c'est pour cela qu'ils ont suivi une école de croisières.



Vladi, Claude
et Loïc
semblent si
heureux



Vladi aime très fort,
sa compagne Claude
et leur petit bonhomme

Loïc.

Ils pensent
que ce serait chouette,
pour eux trois,
d'avoir un deuxième
enfant,
un petit frère pour Loïc.
Et ce sera Volodia...



Et puis c'est décidé,
ils iront vivre près des
montagnes
et au printemps naîtra
leur petit Volodia.
Déjà il est une grosse
graine qui pousse
dans le ventre de sa
Maman.

En se promenant on
se cause.

*Et on court, on joue à se cacher:
Maman nous cherchera.*



*Tandis que
Claude porte
Volodia dans son
ventre,
Vladi porte Loïc
sur son dos.
Ils sont heureux
et attendent
le petit frère...*





Celle de son premier bonhomme



Et puis tous ces bonheurs qui se construisaient, tout ce que Vladi faisait pour ceux et celles qu'il aimait, pour les enfants de sa classe, ce qu'il imaginait de faire, d'entreprendre, de découvrir, avec Vous, avec Nous, avec ses Amis, tout ce qui devait faire belle la vie. Et...

D'un coup toute cette vie a été arrêtée.

Un soir, il revenait du judo. Il roulait à vélo: il s'entraînait! Content de sa journée: à l'école ç'avait été la fête du carnaval et les enfants avaient fait des gâteaux dans la classe, avec lui. Sur des échasses, Vladi jouait le diable rouge: un diable que les enfants connaissaient bien! Sur la route, il roulait en pensant qu'il allait retrouver sa Claude avec leur bébé à venir, et aussi le bonhomme Loïc endormi. Demain ce serait Mercredi, un jour pour jouer ensemble.

Et ce ne sera pas.

Un chauffeur ivrogne, qui ramenait en car des ouvriers de leur usine à leurs chez eux, ce chauffeur ne voyait plus clair du tout, tant il avait bu du vin. Il n'a pas aperçu Vladi qui roulait en bordure de la route. Ainsi il a été projeté dans un champ voisin. Dès lors Vladi n'a plus rien senti: il n'a plus rien vu, ni plus rien su. Gravement blessé, sa respiration était courte: il était évanoui. A l'hôpital, les médecins, pendant de longues heures, ont tenté de le soigner. Vladi n'aura pas repris connaissance tant il était abîmé. Son corps s'est éteint, son cœur s'est arrêté. Le souffle de vie l'avait quitté, lui qui était si amoureux de la vie... Son corps était mort.

Les poussières de son corps ont été déposées sur la pente de « Tête de Clotinaïlle » où il aurait aimé se balader avec vous.

Son bonheur de vivre continue et continuera d'être en nous, comme un chant, une force, comme une source que l'on rencontre quand on a beaucoup marché. Tout ce qu'il avait entrepris, tout ce qu'il voulait et espérait pour vous, ses garçons, pour nous aussi qui avons partagé ses espoirs, tout cela est si présent en nous...

C'est comme si l'on sentait qu'il était encore là parmi nous...



Un mois après
la mort de
votre papa,
nous sommes allés
ensemble
à Serre Buzard,
alors que la neige
commençait à fondre
et que le
printemps arrivait...



Le ventre de Claude
est tout rond:
son bébé,
Volodia,
va bientôt arriver.



Et nous serons
tous là
pour l'accueillir,
le fêter!



Petit Père Loïc! Petit Père Volodia!

*Votre papa a voulu votre vie.
Avec Claude ils vous ont offert
la vie.*

*Il la voulait pleine de soleil
et de bonheur.*

*Mais aussi d'efforts,
«en faisant marcher sa tête».*

*Parce que le bonheur,
ça se construit, ça se gagne.
Vladi n'est plus là,
vivant, pour vous y aider.*

*Mais Claude
et tous ceux et toutes celles
qui vous entourent sont là,
pour faire, un peu,
ce que Vladi aurait voulu
pour vous, avec vous!*

*Vous construirez
vos vies et vos bonheurs.*

*Sachez que
Vladi aurait été si heureux
de partager cette joie
avec Claude,
avec nous tous
et avec moi, Chantal,
la maman de Vladi.*



*Le premier bisou de Loïc à Volodia:
les deux fils de Claude et de Vladi.*

*Volodia
lors de sa première colo à 15 mois!*



*Loïc
lors d'une journée partagée avec les copains*



*Autour du
chalet de
Serre Buzard,
des étés durant,
des colos ont
rassemblé des
enfants et
des amis,
nombreux à
partager de
fameuses
aventures!*



CHAPITRE 2

VLADI

UN PÉPINIÉRISTE DE PETITS BONHEURS

Vladi, fils et frère, puis compagnon et père.

Se trouvent ici réunies des traces de sa trop courte vie.

Nous avons tenté de mettre en mots et en images, la pulpe de ces liens, transmis par ce qu'il a fait de son passage parmi nous.

Sont ici évoqués par sa famille, des amis, des souvenirs recueillis après sa disparition, des liens qui ont été appréciés.

Des liens d'un passé proche qui nous interrogent, lors d'événements actuels, comme une invitation à les réinventer dans le lit de nos propres existences.

Ces traces n'ont que trop dormi: nous vous en proposons quelques reflets!

Cette deuxième partie s'adresse à ses fils devenus des hommes dans la trentaine, mais aussi à toutes celles et tous ceux qui l'ont connu, apprécié, aimé, et encore aux jeunes générations attentives et demandeuses de telles rencontres.

SERRE BUZARD

Le rêve de Claude et de Vladi

Au pas à pas réalisé des jours et des nuits

Deux années durant! Avec le plaisir de se dire

Comme nous y sommes heureux!

1984, Vladi était fauché, exclu de ce monde,

Lui le constructeur de bonheurs!

Le chalet accueillerait des amis, des parents, des collègues, des jeunes

Dans la beauté de la vallée de la tumultueuse Durance

Qui depuis des millions d'années creuse son lit

Au cœur de ces mythiques montagnes du Parc des Écrins.

Enfant, Vladi construisait des rêves en cubes de bois.

Il aura adoré les histoires, les plus cocasses comme les plus graves.

Il aura aimé ces textes lui inspirant des pratiques et des réflexions.

Il aura été ce Grand Frère, attentif, d'une nombreuse famille.

C'est dans la nature - infinie - l'air, l'eau, la terre, la neige, la glace

Qu'il osait, qu'il aimait vivre des aventures, avec une joie contagieuse!

Vladi serait devenu conseiller pédagogique.

Il aurait soutenu et accompagné des démarches de découverte,

Des sports de pleine nature, expérimentés avec nous!

Serre Buzard était déjà ce refuge sobre et accueillant

Pour des baladeurs, rompus de fatigues et d'émerveillement.



Le chalet, des années durant, fut envahi de rires juvéniles,

De véritables semailles de vie, telles que Vladi les aurait appréciées.

Refuge, pour nous, pour beaucoup de jeunes, devenus adultes,

Refuge chargé de bonheurs inoubliables,

Comme de malheurs indicibles et si présents!

Ainsi nos visites sont-elles imprégnées d'émotions,

De plaisirs, de larmes, de sourires,

D'une chaleureuse reconnaissance.

Anouk qui n'aura pas eu le temps d'écrire sa propre page blanche,

Au retour de randonnées : « Serre Buzard? Un paradis»!

Un paradis légué par Vladi et Claude à vos jeunes familles d'aujourd'hui.

Sans nul doute, raconterez-vous la belle histoire de Serre Buzard

A celles et ceux qui y partageront des jours heureux.

SIGNES DE VIE

Au cours des deux années qui ont suivi la disparition de Vladi, Claude et moi, Chantal, sommes allées à la rencontre d'amis de Vladi pour recueillir des témoignages, au-delà de nos familles. Nous les avons enregistrées avec l'intention de les présenter à ses fils devenus des adultes. Il y a une douzaine d'années, je leur en avais envoyé des bribes, parmi les plus significatives, sans les avoir retranscrites dans leur totalité.

Aujourd'hui, après une écoute attentive et complète, nous vous présentons ces témoignages repris par thèmes pour en mieux saisir la force, la cohérence. Quelques textes et des entretiens enregistrés plus tardivement ont permis d'enrichir ces évocations.

Des signes de vie :

- L'enfance et l'adolescence
- Lycéen puis étudiant, les activités militantes
- Jeune instituteur et éducateur
- Le bâtisseur de Serre Buzard
- Temps libre et loisirs de plein air
- Claude et de Vladi: un bonheur partagé et des projets
- Sept mars 1984
- Des années après, des bribes de vie.

Ces témoignages ont été recueillis auprès de:

- Alain Gadalía : Vladi l'a connu au lycée d'Orsay (Essonne), ils sont devenus de fidèles amis.
- Claude la compagne de Vladi, et Chantal sa mère, qui ont procédé aux entretiens auprès d'amis de Vladi, entre 1984 et 86.
- Des collègues des Ulis (Essonne): instituteurs en SES (Section d'Education Spécialisée).
- Famille Barret: parents d'élèves de l'école de Mondétour (Essonne).
- Francis et Annie Peyron: des voisins de Serre Buzard (Hautes Alpes), originaires de Saint-Etienne, hameau voisin.
- Gilbert Flament: militant, étudiant et surveillant au lycée de Vilgénis à Massy (Essonne).
- Marinette et Daniel: des artisans et voisins immédiats de Serre Buzard.
- Paloma, une des sœurs de Vladi et Jean-Marc, son compagnon.
- Yves Dorso: un ancien élève de CM1, lors du 1er poste de Vladi à Mitry-Mory (Seine et Marne).

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

NAITRE À UNE AUTRE ÉPOQUE

Chantal:

Vladi est né en 1953 quelques années après la guerre et son cortège de privations, de souffrances, de sacrifices mais aussi d'espérances.

Oui « d'espérances » en des « lendemains qui chantent » !
Ma famille sortait d'années de résistance dans l'esprit du Conseil National de la Résistance. Un renouveau, des perspectives s'offraient à nous, telles, que l'avenir semblait nous appartenir : la création de la Sécurité Sociale, des Allocations Familiales, les progrès de la médecine (en particulier avec la découverte des antibiotiques) nous permettaient de bien supporter le manque de logement. Georges et moi, avec nos deux premiers enfants avons été logés dans une pièce chez mes parents, à Paris. Le travail ne manquait pas, nous vivions « bien » de peu.
C'était l'époque des « Trois glorieuses » et des « Bâisseurs », un tableau peint par Fernand Léger.

Mettre au monde un enfant était encore le lot de souffrances subies par les femmes. Vladi a été le 500ème bébé né à la Polyclinique des Bluets, à Paris, selon la méthode de « l'accouchement sans douleur » développée par le Docteur Fernand Lamaze. Après l'apport de connaissances sur l'anatomie de la femme et la physiologie de la grossesse et de l'accouchement, il nous apprenait à gérer nos corps, notre détente, nos accouchements par des exercices respiratoires, et par un accompagnement humain formé à cette pratique.

Cette expérience fut l'occasion de « m'assurer » personnellement : je découvrais et testais une certaine maîtrise qui me permettait - a contrario du déterminisme ancestral : « Tu enfanteras dans la douleur » - de ne pas subir des souffrances, mais de donner la vie avec bonheur ! Et Vladi est bien né, à la polyclinique des métallos,

rue Jean Pierre Timbaud (syndicaliste, résistant, fusillé).

Vladi est venu au monde comme tout être humain ! A la clé : des espoirs fous !

Expérience fabuleuse ! Femme, mère, et sujet capable de dépasser d'anciennes soumissions ! C'était une forme active de résistance, une dignité reconnue. Une ambiance « heureuse » pour accueillir Vladi à une époque où l'on « manquait » de tout ce qui paraît aujourd'hui d'évidentes nécessités.





L'époque nous poussait, les progrès étaient sensibles: nous avions confiance en l'avenir, nous allions de l'avant !



Malgré les violences sociales, coloniales et autres qui nous alarmaient, que nous dénoncions, y compris en prenant des coups et en faisant des petits tours involontaires aux commissariats de police !

Vladi a eu une enfance heureuse avec des parents aimants.

Son adolescence a été difficile.



L'ENFANCE

Vladi était mon GRAND frère.

Paloma:

De grande taille, non, sa taille était moyenne.

Grand, parce qu'il était mon aîné, certes, mais de 15mois 1/2 seulement.

Grand, parce que j'étais sa (première) petite sœur et qu'il me paraissait si grand.

Mon regard d'enfant me rendait admirative de ce qu'il savait, de ce qu'il était capable de faire : il m'impressionnait.

Il devait avoir une attitude protectrice car je me sentais en sécurité en sa présence.

Je n'ai pas de souvenir de la période où nous vivions à Paris, chez les parents de Chantal, Papou et Moucha. Les deux aînés de la famille y sont nés.



Ensuite, nous avons habité entre 1956 et 1962 à Chaville.

C'était dans le département de la Seine et Oise [78] qui a, par la suite été divisé pour créer les différents départements de la couronne parisienne. Chaville est maintenant dans les Hauts de Seine [92]. Nous vivions dans un appartement, au quatrième et dernier étage



d'un immeuble faisant partie d'une petite résidence.

L'appartement se trouvait à une extrémité du bâtiment et nous n'avions pour voisins immédiats que ceux qui habitaient juste en-dessous : ils se plaignaient du bruit que nous faisions !

Il y avait un parc arboré, une dalle de jeux, un bac à sable.

Nous jouions souvent dehors.

Le lait stérilisé en brique n'existait pas. Nous nous approvisionnions tous les jours en lait frais cru à l'épicerie, une petite boutique qui était aussi une crèmerie, à proximité de chez nous. Avec Vladi, nous étions « de service » à tour de rôle. Nous le transportions dans un pot à lait. Chantal nous indiquait chaque fois la quantité de lait à acheter et, de peur de l'oublier, pendant tout le trajet je me la répétais dans la tête : « 3 litres de lait, 3 litres de lait, 3 litres de lait... » jusqu'à ce que je puisse enfin délivrer ce message au laitier ! Le lait était stocké dans un grand bac métallique sur le comptoir et, à l'aide d'une louche-doseuse d'un litre qui me paraissait démesurée, le laitier remplissait le pot à lait. Pour rentrer à la maison, il fallait remonter la rue et le pot à lait me semblait bien lourd.

Ce lait cru devait être bouilli avant d'être consommé. Mais le lait a la fâcheuse tendance à se sauver à l'ébullition. Pour éviter ce problème, on utilisait un sauve-lait, sorte de rondelle épaisse en verre, qui placée dans la casserole, évitait ce problème et produisait un bruit caractéristique, en claquant sur le fond de la casserole.



Nous n'étions pas loin de Versailles et quand nous avons eu notre première voiture, une Marly, nous allions souvent dans le parc du château.

Vladi avait eu pour son anniversaire – je ne me souviens pas lequel – un très beau voilier. Sa coque était en bois massif peint en vert, il avait une quille qui était pourvue à sa base d'un lest de plomb qui le stabilisait. Les voiles en coton blanc étaient orientables et il avait un gouvernail. Je le trouvais lourd et massif.

Vladi était très fier et heureux de pouvoir faire naviguer son bateau sur les plans d'eau du parc du château. Il en prenait un soin méticuleux et cherchant toujours à comprendre « comment ça marche », à force de tentatives, il avait fini par réussir à maîtriser à peu près sa trajectoire.



Il était visiblement satisfait d'arriver à lui faire traverser un plan d'eau mais il restait discret, manifestant peu ses sentiments. Il avait l'esprit toujours occupé à réfléchir sur ce qu'il pourrait améliorer.

Cette recherche constante d'amélioration, de perfectionnement était un trait fort de son caractère dont il ne s'est jamais départi.

Il y avait eu des hivers très rigoureux. Les étangs de Ville d'Avray, près de Chaville, étaient gelés et nous y allions faire du patin à glace. Nous étions chaudement habillés avec des pulls et des moufles de laine tricotés par Chantal. Le laçage des chaussures des

patins qui montaient très haut sur la cheville était fastidieux. C'était le dimanche et les patineurs y étaient nombreux : nous nous faufilions entre les jambes de toutes ces grandes personnes. Vladi se débrouillait bien et prenait plaisir à glisser sur cette glace fascinante. L'étang était entouré d'arbres qui pliaient sous une neige alourdie par le soleil. Par endroit, il y avait des trous dans la glace qui n'était pas entièrement gelée. Ils étaient protégés par des fils attachés sur des piquets mais nous étions effrayés par la vision de ces trous d'eau noire. Nous rentrions fatigués, mouillés, frigorifiés, les joues rougies par le froid mais marqués par ces moments (50 ans après ils sont encore dans ma mémoire !).

Certains étés, nous étions partis en vacances à Quiberon. Nous profitions des plaisirs de la plage et de la mer. Nous y avons eu nos premières leçons de natation.



Les garçons portaient souvent des culottes de cuir: d'origine autrichienne, c'étaient des shorts en cuir épais, munis de bretelles doublées de feutre et d'une bavette décorée par une broderie.

Ils étaient extrêmement résistants, presque inusables.

Le cuir finissait par être lustré au niveau des fesses.

Le problème était qu'ils n'étaient pas lavables !

Donc ils finissaient par être malodorants, surtout lorsqu'il y avait des « pipis dans la culotte » ce qui arrivait à certains, soit par oubli, soit à force de se tordre de rire !

Dans ce cas, le cuir durcissait, devenait irritant et finissait par se fendre: il fallait se résoudre à les jeter, ce qui contrariait Chantal car ils coûtaient très cher.

Plus tard, Vladi était déjà plus grand puisque nous habitions à La Troche, à Orsay, il s'était lancé dans une collection de timbres. Ce n'était pas véritablement une passion, mais il la faisait avec intérêt et sérieux. Il paraissait d'autant plus sérieux qu'il portait, à ce moment-là, des lunettes.

La collection de timbres était un moyen de « voyager ». A cette époque, voyager hors de France était rare, très cher et réservé à une élite fortunée. La représentation que nous avions du reste du monde était romanesque, imaginaire et empreinte d'une certaine crainte de l'inconnu. Le terme, « les étrangers », était à prendre au sens premier, même s'il n'y avait pas de connotation négative, les mœurs de « ces gens » nous semblaient surprenantes. L'immigration était encore faible et le mélange des cultures quasi inexistant. Il y avait, d'un côté, « notre » pays, la France qui nous semblait très grande. Partir en vacances loin de la région parisienne était compliqué, aventureux, cher et donc peu fréquent. Et d'un autre côté, il y avait les autres pays, si loin, bien délimités par leurs frontières qu'il fallait franchir : l'idée de partir « à l'étranger » représentait une aventure à la fois excitante et inquiétante, pratiquement inaccessible.

Vladi a toujours été un garçon d'un grand sérieux, il était appliqué et surtout extrêmement volontaire, déterminé.

Quand un projet lui tenait à cœur, il s'y investissait corps et âme, avec passion et n'avait de cesse de travailler à son aboutissement. Le manque de sommeil, le sur-entraînement ne l'arrêtaient pas.

Je pense qu'il avait un tempérament anxieux. Cette manière de s'investir dans l'action devait l'aider à maîtriser cette anxiété. Il transpirait beaucoup des mains : cette transpiration excessive peut être causée par le stress, l'émotion. Cela le gênait souvent dans ses activités, dans ses relations sociales : difficile de serrer la main pour saluer quelqu'un lorsqu'on a les mains dégoulinantes !

Lorsqu'il écrivait, la transpiration de ses mains tachait la feuille et l'encre bavait. A l'école, nous écrivions avec un porte-plume que l'on trempait dans un encrier en verre calé dans un trou prévu à cet effet sur le pupitre. L'instituteur, puis dans les grandes classes des élèves remplissaient régulièrement les encriers à l'aide d'une grande bouteille d'encre violette pourvue d'un bec verseur. La grande difficulté était de ne pas faire de taches sur nos cahiers, ni sur le bureau. Il fallait attendre que l'encre sèche pour tourner la page ou fermer le cahier. Nous utilisions des buvards pour sécher l'écriture plus rapidement, ou éponger les taches, mais il fallait que le geste soit précis : au moindre « dérapage » c'était la bavure tant redoutée ! Cela demandait beaucoup de soin et les instituteurs en tenaient compte pour les notes.

Faire une collection de timbres était un moyen de mieux connaître « l'étranger », les autres pays du monde, de les situer. Vladi aimait admirer, toucher ces timbres qui venaient de « là-bas » : ça lui permettait de rêver un peu. Trouver des timbres de « l'étranger » n'était pas facile : peu nombreux étaient les français qui avaient une correspondance avec des étrangers. Ces timbres étaient précieux et Vladi les manipulait avec beaucoup de précaution. Pour les décoller de l'enveloppe, il les faisait tremper dans un bol d'eau tiède, les décollait précautionneusement, les faisait sécher bien à plat entre deux buvards. Puis il les disposait dans ses albums, les triant par pays.

Les timbres français montraient souvent des métiers, ou des personnages célèbres historiquement ou politiquement : il les triait par thèmes ou selon leur chronologie.

Comme il était minutieux et patient, il y passait du temps.

Comme tous les aînés de famille, c'est lui qui « ouvrait la voie » et il le faisait avec beaucoup de sérieux. Je crois qu'il sentait cette responsabilité et qu'il l'assumait.



Malgré l'application de Vladi pour le travail scolaire, sa transpiration excessive des mains, le rendait maladroit pour tenir son porte-plume et dès qu'il passait sa main sur le cahier, même si l'encre avait séché, il faisait des bavures.

Il vivait assez mal cette difficulté et les paumes de ses mains étaient souvent abîmées, desséchées, ridées.

Chantal dit d'ailleurs que Vladi, tout petit bout de 3 ou 4 mois, feutraît déjà les chaussons de laine qu'elle lui avait tricotés, tant il suait des pieds.

Chantal nous confectionnait nombre des vêtements que nous portions. Elle achetait, souvent en série, un grand lot de laine ou de tissus. Nous étions fréquemment habillés de la même manière. C'était une façon de compléter un peu les ressources de la famille.

Comme tous les enfants, nous nous disputions.

Certains d'entre nous, du fait de leur position dans la fratrie, avaient un net besoin d'affirmer leur singularité. Ce qui se traduisait par un comportement très taquin. Ces disputes dégénéraient parfois en bagarres. En grandissant, et devant l'opposition de notre mère à ces violences, les garçons, notamment Vladi et Olivier, avaient trouvé une méthode subtile leur permettant de « régler leurs comptes » sans en venir aux mains. À chaque dispute, ils se promettaient un nombre de « coups de pieds au cul » proportionnel à la gravité du désaccord. Ils en tenaient une comptabilité précise. Au dos d'un poster représentant des prises de judo, classées par couleur de ceintures, ils notaient scrupuleusement le nombre de coups de pied au cul que chacun devait administrer à l'autre. Mais, comme au bout du compte les uns annulaient les autres, ils devenaient fictifs. Les garçons étaient quittes, « l'amour-propre » sauvé, sans passer à l'acte !

LES VACANCES EN FAMILLE

Extraits d'un entretien enregistré au mois de Mai 2012 entre Chantal et Paloma :

Les vacances étaient des périodes familiales particulièrement dynamiques.

Dès que l'on a eu une voiture et une caravane, on explorait, nous ne restions pas longtemps au même endroit. Les enfants appréciaient beaucoup les changements de lieux. Ces changements étaient prévus et préparés.

Paloma:

Nous allions dans les terrains de camping GCU (Groupement des Campeurs Universitaires). Les vacances étaient longues. Nous partions un mois et demi, pas les deux mois des vacances scolaires.

Chantal:

Oui, parce que nous ne partions que lorsque les travaux d'entretien étaient faits.

Paloma:

Ah, oui !!! Il fallait refaire toutes les peintures, etc...rapidement pour pouvoir partir !

Chantal:

Et on en profitait vraiment ! On rentrait complètement sans le sou. Une fois, après avoir fait le dernier plein d'essence, j'avais oublié le porte-monnaie sur le toit de la voiture. Nous sommes rentrés sans un sou ! Mais ça n'a pas été dramatique. Je n'ai pas de souvenir, ni de surcharge, ni de drame. Il y avait une sorte d'équilibre qui se faisait entre les uns et les autres, qui amortissait les problèmes.

Il y avait toujours une période à la mer et une autre à la montagne.

Paloma:

En général, nous commençons par la mer et finissons par la montagne. Tu disais que la mer nous ramollissait alors que la

montagne nous vivifiait ! Pendant nos ballades en montagne, les plus petits étaient portés avec un système de siège bricolé.

Chantal :

Quand nous étions à Pralognan, j'attendais Vania pour le mois d'octobre. Nous ne campions pas dans le camp GCU, mais près d'une fontaine, en camping sauvage. C'était possible à ce moment-là.

Vous grimpez dans les pierriers, vous faisiez de « l'alpinisme » dans les pentes avec des bâtons qui étaient des « piolets ».



Paloma:

Et tu avais eu des soucis avec ta grossesse. Le médecin était venu à la caravane, il avait dit qu'il fallait que tu restes couchée. Ça avait été vraiment un gros problème.

Chantal:

Oui, j'avais des contractions et c'était beaucoup trop tôt, mais finalement il est né à terme comme les autres. C'est le seul petit problème que j'ai pu avoir pendant les grossesses. C'est juste Vania qui commençait à dire : « Moi, je ne suis pas pareil ».

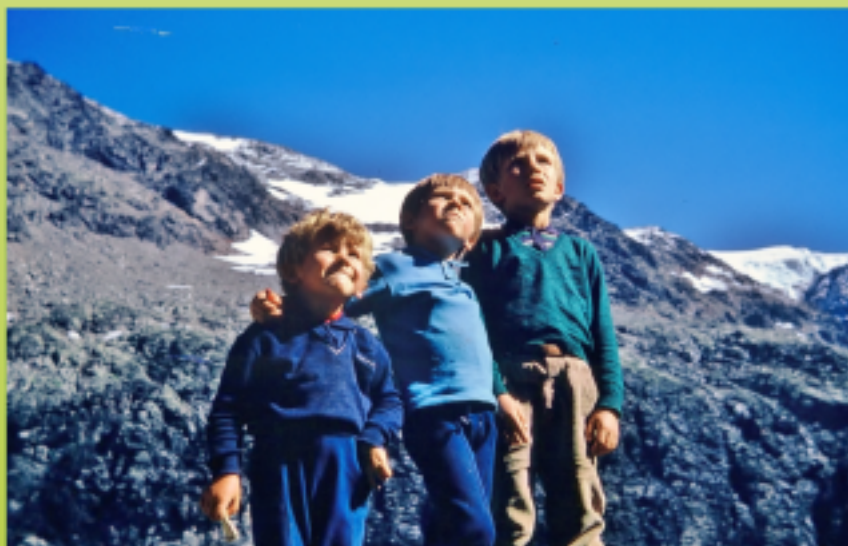
Le médecin de Pralognan était un médecin de montagne. Il nous avait raconté des histoires très intéressantes. Il allait à ski, soigner les gens chez eux. Il nous a raconté que dans une ferme lointaine, un

bébé était né à 6 mois de grossesse, environ, et l'enfant avait été sauvé, placé dans une boîte avec du coton, près du feu, soigné, il est devenu un homme parfaitement fort et sain. En plein hiver, en altitude, il arrivait lui, en dehors de toutes les techniques modernes à sauver des situations difficiles .

Donc, mes petits soucis étaient peu de chose.

Quand nous sommes allés au refuge des Ecrins (Georges ne partait plus avec nous) Youri était né, c'était Olivier qui portait Vania. Lucas avait marché. Ce qui avait compliqué les choses, cette fois-là, c'est qu'Olivier qui avait jugé nécessaire de monter des oranges, estimant que cela manquerait là-haut, nous en avait fait transporter un sac à dos entier !!!

Il y avait une complicité entre Vania et Olivier. Il faut dire qu'Olivier était très attentif aux petits, très présent dans les détails de la vie. Les vacances étaient de grandes périodes où nous vivions dans la nature et beaucoup à la montagne. On comprend pourquoi le virus ait atteint les uns et les autres, en profondeur, de manière irréversible.



Lors d'un séjour au camp GCU d'Ugine, des randonnées alpines et des courses étaient proposées et sérieusement accompagnées. C'est à cette occasion que Vladi et les aînés ont pu goûter aux joies de la haute montagne..

VLADI Promenade au Blanc (en solitaire)

29

Dans la voiture, les autres dorment. Il est cinq heures.
 Je me lève doucement. Le Blama se retourne, Sophie grogne
 que' il est frais l'air du matin. Le herbe est trempée
 par la rosée. Papa ronfle bruyamment. Je décide
 d'aller me promener sur la chaîne de petits monts qui
 s'élève au dessus de la vallée. Le village se repose
 encore égaré par quelques carrioles tirées par des
 petits ânes et montées par des fermières qui vont
 rendre leur lait à la fromagerie. Je sors du village
 Je me dirige allégrement vers large chemin qui
 s'élève au flanc de la montagne. Ensuite je coupe
 à travers les pâturages par un sentier à peine tracé
 dont je m'éloigne souvent. Le soleil illumine déjà
 haut des sommets. Les cloches des troupeaux tintent de
 tous les côtés. Tout en bas un fermier traîne ses vaches
 et au dessus de moi s'alligne une rangée d'arbres. Le sommet !!
 L'ourlet en deux je me fraise un passage dans les
 brousses mais à la lisière je m'aperçois avec déception
 qu'il y a encore plusieurs autres vallées du même genre
 à franchir. Je suis de l'ombre. La crête est formée
 d'un plateau de 20 m de large et qui s'étend
 tout le long de la chaîne. Au d'ici vue est assez belle
 et au fond la vallée le village est tout sombre.
 La rive serpente formant toutes sortes de petits lacs.

Durant ces longues vacances, nous
 tenions des « Cahiers de bord » dans
 lesquels nous racontions nos activités.

En voici un extrait, réalisé par Vladi :
 d'autres sont reproduits en annexe.

En 1965, à l'âge de 12 ans



Mais le plateau auis est beau Resquantiès et est
 margerites de tontons d'or et d'autres fleurs poussent
 Un peu plus loin un troupeau de moutons et quelques
 chèvres sont enfermés dans un enclos. Ils se lèvent tous à
 mon approche croyant sans doute que je vais leur ouvrir la
 porte. Je descend, ramassant des dolé des aligotales. Je croise
 un faucheur. Je voyais de la grande soude, piéde joints
 Quand j'arrive au camp les cubies dorment encore
 Je les attire en tambourinant les doigts sur les tables pour
 les réveiller. Les soûles touchent maintenant les traits des sapins
 du camp. Quelle belle matinée!



L'ADOLESCENCE

Alain G. : Vladi, le copain de quartier et de lycée.

Je ne saurais donner une date exacte de notre rencontre: 1963?

J'ai l'impression que cela s'est fait progressivement.

Ce sera d'ailleurs une caractéristique de notre relation: un lien qui a parfois été interrompu mais qui s'est renforcé avec le temps.

Il me semble que nous nous sommes trouvés à travers nos parents et leurs activités militantes communes. Notamment les ventes de livres pour enfants organisées par l'association de parents d'élèves des écoles d'Orsay (ventes qui se tenaient à l'école maternelle du Guichet) où Chantal était investie comme ma mère, à l'époque.

Il m'arrivait d'aller prendre le goûter à la Troche chez ce qui était déjà pour tous « les Meignan ».

Souvenirs vagues d'une maison en constante évolution, pleine de livres pour enfants, pas de BD mais des contes et des histoires belles et pleines de sens, des gâteaux délicieux pour le quatr'heure avec une boisson. Probablement des jeux de société où, naturellement, j'ai dû sympathiser avec mon contemporain, Vladi.

Nos routes se sont croisées sur le chemin du lycée. Plus exactement sur le chemin du retour où, comme tous les écoliers du monde, je crois, nous aimions bavarder interminablement quand nos horaires de sortie coïncidaient.

J'étais impressionné par certaines de ses activités comme l'apiculture, le judo ou ses vacances en montagne. Par contre je n'ai jamais rien su des difficultés qu'il pouvait rencontrer chez lui, notamment du fait de ce qui allait devenir la maladie de son père.

Avec mes yeux d'enfant, tout ce qui se faisait chez « les Meignan » était original et formidable.

Chantal :

A propos d'une activité menée par Vladi: l'apiculture. Ce sont nos vieux amis les Bébin, qui avaient initié Vladi aux soins des ruches. C'est avec un chercheur de l'INRA (Institut de Recherche

Agronomique), qu'il a continué cette exploration qui lui était propre et qui le captivait. Il y a acquis de véritables capacités et un intérêt soutenu, aussi «savant» que pratique.

C'est lors d'une escapade à vélo après une journée passée à l'INRA, qu'avec Paloma ils sont allés vers Bures. Un grave accident devait envoyer Paloma à l'hôpital dans un état comateux. Quant à Vladi traumatisé et se sentant une responsabilité, il m'a retrouvée aux urgences, effondré!

C'est à cette époque, relate Alain, que la passion de Vladi pour la montagne a commencé à poser des problèmes familiaux, vue l'opposition absolue de son père à ce genre d'activité de loisir qu'il considérait contraire et nuisible aux études.

Chantal :

Diverses activités sportives, autres que celles pratiquées pendant les vacances égayaient les journées plus studieuses.

D'abord, le judo a drainé les enfants de la famille, pour la bonne raison que seuls les deux premiers payaient une cotisation. A vrai dire, cet argument a convaincu la mère de famille d'inscrire progressivement ses huit enfants.

Et puis, « faire du rocher », on dirait maintenant « grimper », était devenu une pratique très appréciée. Les lycéens faisaient volontiers un détour par les viaducs de la vallée dont les pierres de meulière entamaient sérieusement les doigts.

Dans notre quartier, la Troche, une ancienne carrière de grès permettait des échappées pour s'entraîner.

Les sorties à « Bleu », ce splendide parc naturel, se faisaient en famille et avec les copains du club et du lycée. Faut-il souligner que la précarité du matériel utilisé n'entamait en rien notre formidable plaisir ?

Avec la FSGT, un fois par an, les équipes se disputaient 24 heures durant, nuit et jour, un parcours d'escalade. Course de relais qui permettait de se ravitailler et de se reposer quelque peu, avant de repartir grâce à une ambiance aussi encourageante qu'amicale.

Alain se souvient que Vladi n'était pas vraiment heureux au lycée d'Orsay. Sans doute le milieu social le rebutait-il. Au lycée technique de Vilgénis, l'ambiance et les camarades lui auraient permis une bien meilleure implication.

Chantal :

Son point faible - l'anglais - persistait après un voyage en Angleterre: Vladi avait été reçu chez des militaires retraités qui le confinaient dans leur maison. Ce fut un passage malheureux pour lui, au point qu'il en a nourri une aversion contagieuse léguée à ses frères et sœurs.

Par contre il se passionnait pour les cours d'économie. Durant les vacances il étudiait avec une attention soutenue de gros livres, tout en les surlignant.

De même la philo et l'histoire retenaient toutes ses attentions.

Alain évoque des attitudes de Vladi :

Vladi était capable de fournir des efforts intenses, avec la volonté d'aller jusqu'au bout de ce qu'il entreprenait.

En montagne, il déployait une rigueur dans la préparation du parcours et à propos de la sécurité.

Avec ceux qu'il accompagnait, il se montrait d'une grande patience, il établissait des liens de confiance qui permettaient à chacun de se surpasser avec aisance, il respirait la tranquillité, il aimait faire partager du bonheur, de la joie dans l'effort réussi, abouti.

Sa capacité d'entraînement était un encouragement, une véritable présence, sachant se mettre à la portée de chacun.



Chantal :

Sa jeunesse, alourdie de difficultés familiales importantes, lui a appris à se préserver et à profiter au mieux de toutes les chances et de toutes les possibilités accessibles. Sous un air bourru, mettant comme une distance entre lui et l'événement, il tentait de contourner, en douceur le poids de trop lourds impératifs, interdits, obstacles, urgences. De façon toujours responsable.

Il en est résulté une boulimie d'activités qu'il souhaitait mener pour son plaisir, ce temps à ne plus perdre, à rattraper!

Son service militaire, il l'a vécu comme une épreuve, un gâchis, une perte de temps, avec des brimades et des difficultés sans cesse renouvelées, en partie à cause de ses activités militantes.

Lors de ses permissions, il retrouvait Claude dans la caravane à Orsay.

Ils partageaient des projets forts, prenant en compte la diversité de leurs intérêts différents.

Extraits d'un entretien entre Chantal et Paloma :

Chantal:

Chez nous on recevait beaucoup de gens de passage. C'est même assez étonnant, parce que je n'arrive pas à me souvenir pourquoi, ni comment ils venaient. Les gens extérieurs à la maison disaient qu'ils trouvaient l'ambiance agréable, particulière. Par exemple, un sud-américain avait donné des instruments de musique aux enfants et chacun jouait un peu à sa façon.

Pourtant, dès notre installation à Orsay, la situation a commencé lentement à se dégrader. Ce n'est qu'après la naissance de Youri que j'ai cherché activement une solution. J'ai effectivement repris du travail lorsque Youri a eu 2 ans, ainsi il pouvait être admis à l'école maternelle.

Pendant les périodes précédentes, notamment à Chaville, j'avais toujours eu des petits boulots. A la suite de mes études de psychologie, j'avais gardé des liens avec mes anciens profs. Ils m'envoyaient des enfants pour un accompagnement familial un peu particulier. Un tandem avec ces profs m'a permis d'avoir une activité professionnelle réduite mais réelle néanmoins, si ce n'est que les salaires étaient versés sur un compte au nom de Georges, chef de famille, les femmes mariées n'ayant pas alors le droit d'avoir un compte personnel.

Vladi, dans sa position d'ainé de grande famille : je ne sais pas si ça a été positif pour son développement. Au niveau des prises de responsabilité, certainement, c'était dans l'ordre des choses.

Souvent, quand de grands enfants à l'heure actuelle prennent des responsabilités, on le souligne comme quelque chose d'un peu exceptionnel.

A ce moment-là pour Vladi, Paloma et Olivier, les trois grands, c'était ordinaire, ça coulait de source.

Paloma:

Avec une grande famille comme ça, la question ne se posait pas, on n'avait pas le choix.

Chantal:

Est-ce que c'était pesant ?

Paloma:

Je n'ai pas particulièrement le souvenir que c'était pesant, sauf peut-être quand j'étais une grande adolescente, où j'aspirais à autre chose que d'être avec la « marmaille », et de devoir m'occuper d'eux. A ce moment-là, j'ai trouvé que ça devenait un peu trop contraignant.

Nous étions 10 à la maison et il était difficile de trouver des moments de calme et d'intimité, un coin vraiment à soi.

Lorsque tu as repris du travail, le matin et en soirée, il n'y avait plus de présence adulte à la maison, et nous n'étions pas du tout habitués à être seuls...

Chantal :

Et là, les trois grands, vous étiez de fait les adultes pour les trois petits.

Paloma:

Nous étions encore des enfants, à peine entrés dans l'adolescence. Ça avait été un peu lourd, difficile. Vladi et Olivier ont-ils partagé un même sentiment ? Je ne sais pas du tout comment, eux, ont pu vivre cette situation.

J'avais aussi du mal à imaginer que les vacances pouvaient se réduire à quelques semaines en été, et non pas les deux mois pendant lesquelles nous avions l'habitude de partir.

Chantal :

Je n'avais pas autant de vacances que vous. Et vous aviez des activités que vous souhaitiez développer. Un été, je vous avais installés, Olivier et toi avec les petits, dans un camp GCU près de La Baule.

Paloma :

Olivier faisait un stage de judo et j'étais avec lui parce que tu nous avais confié Lucas, Vania et Youri, pendant que toi tu travaillais. Je m'occupais des trois petits pendant qu'Olivier était à son stage.

Chantal:

C'est vrai que vous portiez de vraies responsabilités, importantes.

Paloma:

Ce qui a été le plus traumatisant, déstructurant, c'est la dégradation du climat familial consécutive à la maladie de notre père.

A propos des « difficultés » familiales et personnelles de Vladi

Lors de divers entretiens, il est fait allusion aux « difficultés » de Vladi durant son adolescence. Certes, il assumait ses responsabilités d'aîné mais pendant cette période, ses relations avec son père se sont dégradées. Il exigeait de son fils des réussites scolaires absolues dans un objectif de « promotion sociale » et sans doute pour combler ce à quoi lui-même aspirait. Ainsi Vladi devait en plus de sa scolarité faire des devoirs supplémentaires durant les week-ends et les vacances.

« Votre Père », extrait de « Cairns », document écrit en 2010 pour mes enfants :

Georges Meignan: père de Vladi, Paloma, Olivier, Frédi, Laetitia, Lucas, Vania, Youri.

« Peu de temps après la naissance de Lucas, de premiers signes d'impatience et de fatigues du père ont progressivement modifié les qualités des relations au sein de la famille, lesquelles se sont dégradées, engendrant des fixations, des difficultés de tous ordres sans que nous en comprenions les raisons profondes. Georges n'allait pas bien et il n'était pas question pour lui de voir un médecin. Il voulait dépasser par lui-même ses fatigues. Plus il travaillait pour se prouver qu'il ferait surface comme il l'entendait, plus il devenait difficile à vivre au quotidien pour chacun. Plus il « s'abîmait » et plus la vie familiale devenait difficile, pour chacun selon sa place et ses responsabilités.

J'alertais nos familles de ces dégradations qui m'inquiétaient de plus en plus, pressentant des dérapages que nous ne pourrions plus contrôler. Personne n'a alors mesuré ce qui se passait. Georges a fini par accepter de consulter un cardiologue (pourquoi un cardiologue ?) qui ne lui a rien trouvé, ce qui l'a encouragé à redoubler son sur-travail dans des conditions aggravées par des choix professionnels ambitieux, mais si peu raisonnables. Coûte que coûte, il voulait enseigner la philosophie et non plus les mathématiques.

Devenant irascible, insomniaque, il était de plus en plus exigeant vis-à-vis de lui-même et des autres, en particulier de son fils aîné Vladi. Celui-ci se trouvait à son insu au cœur de toutes les attentions et exigences du père qui laissait dans l'ombre de ses fatigues ses autres enfants. Quoique supportant, non sans mal, les obligations paternelles, Vladi sut se montrer toujours attentif et responsable auprès de ses frères et sœurs et de moi aussi, en toutes circonstances. Les troubles du père s'accroissaient, inquiétants : Georges se perdait, se trompait, dérapait, devenait violent à mon égard, mais se mobilisait encore au plan professionnel, pour tenir ! Au-delà du possible, du raisonnable !

Il n'était plus le Georges de nos années heureuses ! Désespérée, mais décidée je postulais sur divers postes. C'est à la même époque qu'il ne put cacher ses déceptions professionnelles. Abasourdi, sans plus pouvoir accepter les mains tendues, il s'écroulait sous nos yeux jusqu'au jour où les veines de son cerveau ont craqué. Emmené à l'hôpital, il délirait voyant des couleurs fondre sur lui : première hémiplégie, soins intensifs. Il ne nous reconnaissait plus, ne me nommait plus. Première phase d'années lourdes de souffrances avec des éclaircies et de graves rechutes, vingt années durant. Avec des périodes de conscience voilée, d'autres en traversée de tunnels, il était devenu inaccessible.

Auprès des enfants, grands et petits, j'expliquais les situations telles qu'elles se présentaient, les incitant à respecter, sinon à aimer, cet homme, leur père avec lequel ils ne pouvaient plus tisser les relations que légitimement ils auraient souhaité. Vous vous êtes toujours montrés respectueux, patients, douloureusement. Même quand il ne vous reconnaissait pas lors de visites. Rencontres, essais divers ont eu lieu, sans le résultat espéré. Et je crains que ces 25 années aient effacé ou terni ce qu'il a été, ce qu'il aurait pu être pour vous, pour moi. Car ce n'était pas toujours aisé d'éviter le pire quand il signait sans s'en rendre compte, des chèques avec un ou deux zéros de trop ! Et quand l'un d'entre vous se voyait dans la nécessité de vider son frigo de mets depuis longtemps périmés ou de ranger et nettoyer son logis. Pas facile non plus de l'écarter quand il se montrait agacé, voire furieux, sans raison apparente. Navré, il est arrivé à Vladi de s'évanouir sur le bord de la route, en rentrant d'une visite qu'il avait faite à son père ! L'accompagner ainsi devenait une épreuve !

Je ne sais pas combien ni comment leur père a souffert. Trop souvent il était « en absence » et ne nous reconnaissait pas. Nous l'avons accompagné, que pouvions faire de plus dans les conditions de vie « acrobatiques » qui ont été si longtemps les nôtres ? Je ne sais pas. Ça me fait mal à lui, pour lui, bien au-delà de notre séparation qui a lentement effrité puis effacé en moi le meilleur que nous avons vécu ensemble.»

 Pour terminer ce rappel, je voudrais souligner l'importance de la présence attentive et active des « trois grands » Vladi, Paloma, Olivier chacun s'impliquant à sa façon. En particulier Vladi l'aîné, le plus mûr, a accompagné et soutenu ses frères et sœurs et moi-même durant les années difficiles vécues en présence de leur père et après son éloignement, alors que chacun construisait sa vie et que ma profession retenait beaucoup de mes énergies !



LYCÉEN PUIS ÉTUDIANT, LES ACTIVITÉS MILITANTES

VLADI, LE CAMARADE, PAR ALAIN G.

Au lycée d'Orsay :

J'ai rejoint la Jeunesse Communiste au printemps 1967 (coup d'état des colonels grecs, guerre du Vietnam, réforme de l'éducation nationale...). La jeunesse lycéenne commençait déjà à frémir politiquement (à travers les foyers socio-culturels, diverses initiatives au niveau des classes...).

Un cercle de JC [Jeunesse Communiste] existait dans notre lycée et avait été, notamment, à l'origine d'une grande inscription qui barrait l'une de ses façades « Non au plan Fouchet ! » [un ministre de De Gaulle qui avait lancé une réforme de l'Éducation Nationale, comme tant d'autres après]. Vladi était un des premiers vers qui je me suis tourné pour qu'il nous rejoigne, étant certain qu'il partageait ces idées. À mon étonnement, il s'y est refusé pendant plusieurs mois au motif, tout à fait louable, qu'il devait faire davantage pour son travail scolaire. Résultat de pressions de son père?

À la rentrée de septembre 1967, me voilà « secrétaire de cercle » et il fallait constituer un « bureau » selon les règles de l'organisation. Peut-être après quelques nouvelles résistances, Vladi a accepté d'en faire partie à la tâche la plus ingrate, celle de trésorier. Il était le militant sur lequel on pouvait le mieux compter. D'autant plus que plus d'une fois Chantal et son combi Volkswagen nous ont secondés dans des campagnes d'affichage ou pour nous transporter à des réunions/rassemblements divers. Toutefois, je ne me souviens plus si elle avait été complice de l'affichage qui a précédé le 26 novembre 1967 [grande initiative sur le Vietnam où nous avons pénétré nuitamment et collé quelques affiches dans l'enceinte du lycée [ce qui, à l'époque était, quand même rare].

Mais l'activité militante était surtout classique: vente du mensuel [de la Jeunesse Communiste] « Nous les garçons et les filles »,

diffusion du journal du cercle « Trois minutes de vérité » où Vladi a dû rédiger un article sur le règlement des cotisations. Tâches dont Vladi s'acquittait avec un certain succès. Il avait été rejoint à la JC par deux de ses camarades de classe (dont un certain Tetry qui le suivra à Massy [au lycée de Vilgénis]).

Je n'ai pas de souvenir précis sur Vladi pendant les événements de Mai-Juin 1968. J'ai gardé le cahier de secrétariat de la JC de cette année-là et peu d'activité propre de la JC y apparaissent en dehors de la préparation des élections de juin et de la future fête de l'Huma.

Nous étions tous acteurs [y compris avec nos professeurs] de la grève du lycée, des commissions et des discussions. Nous nous retrouvions pour les manifs [pas sur les barricades] à Orsay ou à Paris. Vladi était plein de confiance dans l'orientation qui était celle du PCF et n'a jamais manifesté de sympathie pour ceux que nous nommions « les gauchistes », contrairement à quelques sympathisants (et même certains militants) de la JC. Il me semble m'être ouvert à cette époque de mes doutes, vis-à-vis de cette ligne politique et de ne pas avoir rencontré d'écho de sa part.

Une anecdote post-68 (fin 1969 ?) me revient. Je ne me souviens plus à quelle occasion, la JC du lycée a décidé d'organiser une prise de parole pendant une récréation, depuis le premier étage du lycée. Nous étions trois pour cette opération incertaine: Vladi, Yves (Petit Jean) et moi. À peine avions-nous commencé, le censeur du lycée [M. C.] entra dans la salle où nous nous étions installés. Malgré nos efforts (physiques) pour continuer notre prise de parole, le censeur réussit à nous en empêcher. Dans cette tentative comme lors d'autres initiatives un peu risquées, Vladi avait montré qu'il s'engageait entièrement et tenait bon dans l'adversité; cela n'a pas dû arranger sa cote auprès de la direction du lycée.

Le lycée technique et la fac de Droit :

Puis, il y eut son départ pour le lycée technique de Massy (rentrée 1970).

Je me souviens y être intervenu sur le conflit du Moyen-Orient. J'avais eu l'occasion d'aller en Israël à plusieurs reprises et en avais ramené un petit film super 8. Nous avons préparé cela à la Troche avant de le présenter au foyer du lycée de Vilgénis. Vladi manifestait de l'intérêt pour ces questions internationales et avait une grande confiance pour ce que je pouvais dire. A l'époque si l'on parlait déjà pas mal de conflit «israélo-arabe», la cause palestinienne était méconnue et le choix de Vladi et de Gilbert (Flament) d'intervenir sur ce sujet en lycée était audacieux.

Nos chemins scolaires puis universitaires se sont éloignés et notre relation s'est trouvée mise un peu entre parenthèse. Je le voyais aux manifs et à certaines initiatives comme la projection du film «La bataille des 10 millions» (Chris Marker) au cœur de l'université d'Assas, jusque-là contrôlée par les nazillons du GUD. Ces gens empêchaient impunément toute forme d'expression autre que la leur et a fortiori communiste. L'UEC (Union des Etudiants Communistes) avait voulu marquer un temps d'arrêt à cette dictature. Une fois, la projection du film avait été empêchée, il s'agissait cette fois qu'elle ait bien lieu. Pour cela, l'UEC avait demandé à toutes implantations d'envoyer du renfort aux camarades d'Assas pour assurer la projection. Vladi était responsable du service d'ordre et sans doute occupé à bloquer les troupes du GUD qui ne lésinaient pas sur l'utilisation de divers «outils». Là encore, il fallait du courage pour affronter ces nervis. Je n'ai fait que l'entrevoir ce soir-là mais le film a bel et bien été projeté.

Foisonnement de projets.

Cette tranquille assurance ne l'amenait nullement à se satisfaire de la situation présente mais de s'efforcer d'aller toujours plus loin. Il avait pris du champ par rapport à l'activité militante communiste, sans la renier pour autant. D'une part il avait, là aussi, muri. Ainsi il éprouvait, auparavant, un plaisir visible à monter des opérations un peu risquées: je me souviens de son rire et de son regard lumineux à l'idée de jouer un bon tour au système. Cependant il a dû estimer que son engagement fort n'avait pas eu les résultats escomptés: manque

d'efficacité, déception ou incompréhension de certaines positions de cette période allant de la rupture du programme commun à l'arrivée de la Gauche au gouvernement. Sans doute ne voulait-il plus sacrifier son épanouissement pour une activité qui a été souvent assez ingrate pour lui?

Par contre, il devait sentir qu'il obtenait de bons résultats pédagogiques avec ses élèves, avec ses frères et sœurs, avec son fils Loïc, avec Claude, sa compagne, et avec ses amis.

Vladi s'est donc investi beaucoup dans l'éducation nouvelle avec le Groupe Français d'Education Nouvelle (GFEN). La remise en cause du Programme Commun (accord entre le PCF et le parti socialiste) l'amenait à beaucoup s'interroger. A sa façon il était entré dans une phase de mutation quant aux stratégies et aux pratiques à transformer.

Sa famille s'agrandissait après Loïc, Volodia était attendu. La mutation en Rhône-Alpes se faisait, le chalet de Serre-Buzard prenait forme. Il y avait même un projet de bateau avec voyage autour du monde qui traînait.»

GILBERT F. :

Gilbert était étudiant, surveillant et responsable du syndicat lycéen alors que Vladi était lycéen et militait davantage à la JC, au lycée de Vilgénis à Massy.

Ils se sont beaucoup côtoyés dans leurs activités militantes et à la fac d'Assas.

De rudes discussions les amenaient à confronter leurs idées avant de formuler des propositions d'actions.

« Vladi surprenait par son rire éclatant, souligne Gilbert, son sourire jovial, sa gaité, qui n'altéraient en rien ses déterminations. Il cherchait toujours à mieux comprendre et à s'expliquer. Les souvenirs les plus forts ont toujours eu comme support des moments d'actions et de réflexions intenses et très engageantes.» Gilbert se souvient bien de « cette volonté de Vladi de chercher à convaincre, sans se départir de son souci constant de mieux comprendre ses interlocuteurs. Jamais il n'affichait le moindre dédain. Sa gentillesse était bien connue, ainsi que son profond respect des gens. C'était un

pacifiste assez fort pour, certes se défendre, sans hargne, même lorsqu'il était concrètement malmené. Sa maîtrise, son sang-froid lui conférait un courage qui parfois étonnait. Vladi ne reniait pas ses idées. Ses prises de position, il les étayait de façon méticuleuse, ce qui l'amenait à ne s'engager que dans des actions réfléchies.»

Chantal:

Lors de son bac, il n'a pas craint de développer ses idées propres, démontrées de façon rigoureuse malgré les risques encourus...ce qui doit lui avoir permis d'obtenir de bonnes notes, inattendues!

Gilbert:

« Défendre ses idées et tenter de responsabiliser le plus possible, malgré les conditions très éprouvantes de la fac d'Assas, cela restait un objectif à atteindre. Cette faculté était le fief de l'extrême droite. Les études elles-mêmes le décevaient, ne lui apportaient que peu de connaissances, et par suite fort peu de réflexions constructives. Par contre les activités militantes dans un contexte particulièrement hostile ont peu à peu dévoré son temps et ses énergies.

Quand il s'engageait dans une action, il la menait jusqu'au bout, de façon déterminée, mais toujours de façon pacifiste. Il s'adressait aux gens avec un tact, une réserve, une tranquillité qui forçaient l'attention.

Lors d'une distribution de tracts, à la volée dans un amphi, il fut malmené par des nervis venus freiner les avancées d'idées de progrès sociaux. Vladi n'était en rien bagarreur. Quand il recevait des coups il cherchait à les esquiver plutôt que de répondre violemment.

En 1973, lors de l'avènement du dictateur Pinochet, la JC était intervenue avec l'intention d'occuper l'Ambassade du Chili. Dès avant des cars de police protégeaient l'édifice qui reçut bon nombre de pots de peinture tandis que les policiers ramassaient les jeunes dans leurs fourgons.

Une autre action fameuse et douloureuse fut engagée lors de l'assassinat de six basques à Burgos. Le pacifisme de Vladi ne pouvait pas ne pas s'exprimer activement face à de telles pratiques criminelles.»

Les problèmes de liberté et de solidarités internationales lui tenaient particulièrement à cœur.

Chantal :

Au lycée, les relations avec les enseignants militants étaient fructueuses. Mais avec les responsables du parti communiste des tensions étaient nombreuses. Sans doute y avait-il de la méfiance quant aux mouvements de jeunesse. Pourtant le souci majeur des copains de Vladi était de se faire comprendre sans jamais rien imposer, alors qu'il leur était dicté de freiner certaines actions. Ce qui a creusé des failles dès cette époque, elles iront en s'aggravant!

Devenu enseignant plus tard, Vladi militera surtout au GFEN (Groupement français d'éducation nouvelle) où il se sentait plus efficace, plus en cohérence avec ses expériences et ses réflexions.

Gilbert estime que la maturité de Vladi avait été forgée par ses longues démarches au cœur des problèmes familiaux qu'il avait dû et su assumer.

JEUNE INSTITUTEUR ET ÉDUCATEUR

RENCONTRE ENTRE LES COLLÈGUES DE VLADI,
CLAUDE ET CHANTAL

« C'était quelqu'un d'agréable, un peu sauvage, passionné néanmoins de partages.

Nous avons apprécié son caractère égal, souple. Il y a eu toujours une bonne entente entre nous, surtout quand nous avions des projets communs ou complémentaires.

Nos collaborations ont été fugitives mais bien fondées. Ces échanges, vrais et forts, nous les avons appréciés, dans leur diversité! Au cœur de ses démarches, il y avait cette volonté «d'y arriver». Il pensait que chacun est «capable» de beaucoup, quand les conditions favorables sont réunies. Trop de possibilités sont étouffées. Tout lui semblait possible, en tentant de faire mieux et plus! »

«A la SES, il a vécu une expérience très dure pour lui. Un enfant de sa classe était un cas particulièrement délicat, vu l'importance de ses problèmes accumulés. Vladi voulait coûte que coûte lui permettre de vivre ici. Il a fait tout ce qu'il pouvait pour lui, presque aux dépens des autres: il lui a fallu se rendre à l'évidence, incontournable...

Il n'est pas toujours suffisant de vouloir! Cet échec, il n'a pas pu l'éviter. Il en a été très malheureux, très soucieux, tant pour l'avenir de l'enfant que de son propre devenir d'éducateur. D'où son désir de revenir au primaire, ce lieu où il est encore temps d'éviter l'irréparable, les impasses! Néanmoins il avait là agrandi son champ d'expériences et de réflexions.

Son égalité d'humeur est apparue à ses collègues, comme une façade, car il était clair que cet épisode l'avait bouleversé. Il se posait beaucoup de questions quant aux souffrances endurées par ceux qui lui étaient momentanément confiés à l'école. Sa démarche «du bonheur» présentait des failles dramatiques, malgré ses efforts et sa volonté!

Dans sa classe, il cultivait le travail par projet qui mobilisait tous les élèves. Les enfants les plus démunis ne pouvaient qu'apprécier de s'impliquer dans une telle démarche. Il aspirait à ce que chacun, selon

son histoire, puisse être soi-même. Éviter l'échec devenait une priorité. »

Chantal :

Ses collègues soulignent sa joie, le bien être de Vladi quand, au plein air, en pleine nature avec ses jeunes, il partageait avec eux leurs projets, des progressions, des «assurances » au cœur même de ce groupe, soudé, que sa classe devenait. Sans programme précis dans ce cas.

Son idéal l'amenait à croire aux choses si fortement qu'il s'y identifiait presque. Ainsi, arrivé à St Priest, il avait un travail très spécifique auprès des jeunes immigrés ne parlant que peu le français (et tellement déracinés). Il s'est investi dans une démarche éducative, cherchant à ce que chacun puisse de façon prioritaire «être un peu soi». Au travers de projets concrets, mis en œuvre avec eux, dans la classe, dans l'école, mais aussi dans la société, en particulier par les visites d'ateliers. Des sorties de plein air favorisaient les échanges, les partages, l'esprit d'équipe.

Des repas partagés ont permis entre lui et ses collègues, des rencontres fructueuses !

Collègues :

Assis, en équilibre fragile sur un dossier de chaise, il abordait des sujets philosophiques divers. Sur la nourriture en particulier, sans être végétarien, il appréciait les légumes, les fruits. Puis il parlait volontiers de la maison à construire en montagne, de projets de vacances, de ses façons de faire du stop ou de parcourir de grandes distances à vélo.

Il parlait de sa compagne, de son fils, avec des réserves empreintes de pudeur!

Les vacances? Il ne voulait rien en perdre: l'appel de la montagne...
Sa joie de vivre, sa joie d'être, étaient si communicatives...»

Chantal:

Avec ses collègues de la SES, il s'impliquait dans l'équipe. Il appréciait ces apports mutuels qui font que l'on n'est jamais seul dans sa classe.

Il aimait faire connaître ce qu'il aimait! Vladi s'était bien intégré dans l'équipe: il s'exprimait sans arrière-pensée, avec ouverture, confiance, quel que soit l'autorité présente. Son travail professionnel était pour lui une exigence de grand intérêt! D'où son besoin d'assurance, recherchée lors de ses rencontres avec les collègues. Le «Nous tous» lui était une notion incontournable.

« Pour enseigner il est bon d'avoir vécu, réalisé, expérimenté» pensait-il.

Collègues :

Face à des difficultés il était vrai, très disponible, toujours, sauf, quand il s'agissait, d'une promesse faite à Claude et à Loïc. En fait Vladi était aussi un inquiet, à cause du sens de ses responsabilités, celles qui lui incombaient. Se présenter lui et les siens, n'était en rien de l'égoïsme. L'histoire dramatique de son père et toutes les conséquences qui s'en sont suivies, ont lourdement pesé sur son devenir, sur ses déterminations !

Sa soif de vivre, à fond, tout ce qu'il entreprenait, avait quelque chose d'étonnant de par son intensité ! Il était capable d'efforts monumentaux, tout en se préservant !

Tout comptait pour lui: le sérieux, le plaisir, le faire, les projets....

La misère lui était scrupule...

Il était si heureux d'être Papa une deuxième fois !

En rentrant d'un WE à la montagne, alors que Claude portait ce petit en elle et que Loïc dormait profondément entre les paires de ski, il pensait tout haut, pour lui : « J'ai du mal à croire que l'on puisse vivre ça ! »

Vladi parlait peu de sa famille, par discrétion : parfois il évoquait sa sœur en études d'infirmière, sa compagne, son fils. C'était toujours une occasion pour exprimer son bonheur !

FAMILLE BARRET :

Ces parents participaient aux activités organisées par la classe de leur fils Olivier, qui se souvient d'expériences et de réalisations effectuées par les élèves : «des montages d'électricité, la topographie du secteur de leur école, la fabrique d'une TV en carton qui permettait de faire défiler les images de leurs divers reportages. Réalisations qui passionnaient toute la classe.»

« Par contre des parents lui reprochaient l'absence de devoirs à faire le soir, d'autres des insuffisances en grammaire.»

Chantal :

Les Barret et autres parents qui soutenaient les démarches pédagogiques de Vladi pensaient qu'il s'était formé par lui-même, de par ses expériences et par de nombreuses lectures. Son travail d'instituteur-éducateur lui convenait parfaitement: il évoluait sans cesse. Les matières qui retenaient le plus ses recherches étaient les maths, l'EPS et toute activité d'éveil.

Vladi avait acquis du métier sur fond d'expériences associées à des réflexions volontiers partagées, discutées. Mais il s'étonnait de lenteurs administratives qui freinaient des progressions possibles et nécessaires. C'est pourquoi il s'est engagé à travailler avec le GFEN.

Durant cette année passée à Mondétour, il eut des difficultés avec les collègues et surtout avec la directrice. Par contre, ses relations avec les parents d'élèves lui apportaient beaucoup de réconfort. Ceux-ci lui accordaient une confiance raisonnée. A propos des difficultés de leurs propres gamins, ils s'adressaient volontiers à lui.

Les sorties au plein air, difficilement arrachées à l'administration, voyaient enfants et parents engagés dans de mêmes aventures: jeux d'orientation (avec notion des échelles), balade escalade, et visites diverses d'ateliers (imprimerie, menuiserie, centre sanguin, poste, incinérateur d'ordures, etc...)

A St Priest, dans le Rhône, Vladi s'occupait d'une classe de CLIN (Classe d'Initiation pour Non-francophones) accueillant des enfants

étrangers qui manifestaient des besoins et des manques à combler. C'est en prenant appui sur ces besoins que Vladi développait des démarches sécurisantes pour aborder l'acquisition de connaissances. Sortir de la classe, ensemble, conduisait les jeunes reporters à rendre compte oralement puis par écrit. Et la grammaire «active» n'était plus une denrée plaquée. Les enfants devaient utiliser les règles de grammaire pour rendre leur message compréhensible.

EXTRAITS D'UN ENTRETIEN ENREGISTRÉ ENTRE CHANTAL ET JEAN-MARC EN JUIN 2012

Jean-Marc:

La façon dont Vladi était instituteur auprès de ses élèves ou des enfants dont il avait la charge – parce qu'il les considérait aussi comme des enfants, pas seulement comme des élèves – était en rapport avec un certain nombre de documents qu'il avait pu lire et dont il s'inspirait. Notamment sur l'éducation Freinet, sur l'Éducation Nouvelle et les bouquins de Makarenko, notamment «Poème Pédagogique». Ça a été pour lui fondamental.

Chantal:

Oui, tout à fait ! Pour moi aussi !

Jean-Marc:

Sur ces communautés d'enfants - j'ai retrouvé ça dans un autre livre d'un polonais, Korkzack – qui avaient à gérer leurs vies. À partir de là, il fallait passer par l'expérimentation pour découvrir ce qui fonctionnait ou qui ne fonctionnait pas.

Chantal:

Oui, et avec une forte prise de responsabilité !

Jean-Marc:

Pour Vladi, ça a été fondamental dans sa façon d'être, et dans sa façon d'être enseignant.

Chantal:

J'ai découvert Makarenko, à la clinique, quand j'ai accouché de... Vladi ! Parce qu'il y avait de grandes grèves, il n'y avait pas de

moyens de transport, nous n'avions pas de voiture, je suis restée une quinzaine de jours ! On ne pouvait d'aucune façon rentrer chez soi !

Jean-Marc:

Aujourd'hui, c'est deux jours !!!

Chantal:

Ce n'était pas pour des soins, c'est parce que c'était impossible. Mais aussi, il y avait très peu d'antibiotiques, et pour des raisons d'hygiène, les médecins étaient prudents.

J'ai découvert Makarenko durant cette période. Ça peut paraître étonnant, parce que c'est une période historique tellement différente de la nôtre. Il y avait une misère énorme en Russie. Makarenko ramassait vraiment les enfants dans la rue. Il en avait de plus en plus, des enfants qui volaient comme ils respiraient, tout simplement pour survivre. Il fallait en faire des hommes et des citoyens responsables dans la communauté. Avec ces enfants, il avait une proximité relationnelle très forte, mais en même temps la collectivité était gérée par une organisation, que l'on dirait maintenant, rigide...

Jean-Marc:

Qu'aujourd'hui on jugerait rigide mais qui se justifiait à l'époque.

Chantal:

Tout à fait ! La communauté a dû vivre une vingtaine d'années et ils n'ont eu qu'une ou deux catastrophes, et encore limitées. Tout le reste du temps, les problèmes se trouvaient résolus par les pupilles eux-mêmes, en assemblées. Quand il y avait un problème, on le posait, on en discutait ensemble. Et c'est vrai que Makarenko, ensuite, prenait une décision et infligeait, non pas une punition, mais une conséquence de l'acte délictueux. C'était assez extraordinaire, car il avait des filles et des garçons qui étaient tous des enfants de la rue.

Il a réussi à créer, non seulement une coopérative agricole, mais aussi une véritable usine de production, qui arrivaient à financer la communauté éducative elle-même. Sur le plan scolaire, ils sont allés très loin. Il y avait aussi, à l'intérieur, toute une vie culturelle.

Jean-Marc:

Ça rejoint le mouvement Freinet, avec des différences, parce que le contexte d'un pays à l'autre est très différent.

Chantal:

Tout à fait. Chez Freinet, ils allaient à l'école et retournaient dans leur famille. Alors que chez Makarenko, il n'y avait pas de famille.

Il y avait un côté « militaire » si l'on veut, qui ne serait pas acceptable maintenant, mais qui avait vraiment sa raison d'être à ce moment-là. Ça donnait de l'ordre, de la méthode, des repères, mais les enfants y étaient heureux.

Makarenko m'a énormément apporté, pour l'éducation de mes propres enfants, et pour ce que j'ai pu faire à l'Avenir Social, centre d'accueil d'enfants en grandes difficultés familiales dont j'étais la responsable éducative.

Lors d'une rencontre récente avec des anciens de l'Avenir Social, ces gens maintenant âgés de 50 ans m'ont rappelé, qu'une fois, il y avait eu un problème à l'Avenir Social et qu'on l'avait résolu un peu de cette façon, en assemblée de jeunes. Ils s'en souvenaient comme d'une démarche très responsabilisante pour tout le monde. Parce qu'il s'agissait de prendre une position collective, qui soit juste (voir ci-dessous le témoignage d'Yves Dorso).

Vladi, non seulement a baigné dans ces démarches, mais il avait lu « Poème Pédagogique », le « Livre des Parents », aussi longuement. Il en était imprégné.

Jean-Marc:

Je crois qu'en classe, il transférait un certain nombre de ces idées. Chacun étant à sa place, l'instit dans son rôle, les enfants ayant leur place pleine et entière.

Chantal:

Oui, il cherchait à instruire et éduquer.

Quand il était aux Ullis, il s'était battu comme un fou pour emmener les enfants à Fontainebleau.

Une fois, il en avait perdu un. Il l'a retrouvé, mais il a eu très chaud. Parce qu'il sortait du cadre autorisé. Il était allé aussi dans la vallée de Chevreuse, aux Vaux de Cernay, quand il travaillait aux Ullis. Il avait travaillé à Mondétour, et au collège des Amonts aux Ullis en

SES – Section d'Education Spécialisée -. Il a toujours été dans des classes un peu particulières.

Dans sa classe de Saint Priest, les enfants âgés de 9 à 12 ans avaient besoin d'une perspective professionnelle. Il leur faisait visiter beaucoup d'entreprises, les faisait sortir dans la nature. Il s'est toujours arrangé à obtenir le maximum de liberté possible. Ce n'était pas toujours bien compris de ses collègues. A Mondétour, il s'était fait taper sur les doigts par ses collègues. Il était au premier étage, et quand ce n'était pas son tour de surveiller la récréation, au lieu de faire descendre les enfants tous ensemble, en rang, il les faisait descendre progressivement, quand ils avaient fini, leur permettant ainsi de finir tranquillement ce qu'ils étaient en train de faire.

Ça avait été sanctionné, il fallait accompagner les enfants jusqu'au bout.

Jean-Marc:

Avec mes élèves, encore récemment, il m'est arrivé de prendre un maximum de libertés, y compris en débordant du cadre, parce que sinon, on ne fait plus rien !

Chaque année, Vladi souhaitait partir en séjour extérieur à la classe, ce que l'on appelle maintenant des classes transplantées. Parce qu'il considérait qu'on apprend autant en dehors de la classe, en faisant de nombreuses expérimentations, qu'en restant entre quatre murs.



Chantal:

Il pensait aussi que ça crée des liens dans la classe.

C'est pour ça qu'il souhaitait que ça se fasse en début d'année scolaire.

La classe et les enfants bénéficiaient des répercussions positives pour toute l'année.

Quand Claude et Vladi ont construit Serre-Busard, c'était déjà un peu dans cet esprit. C'était pour leur famille, pour nous tous. Mais aussi pour recevoir des groupes de jeunes ou des collègues, en mini-stages, d'échanges, de réflexion pédagogique.

Quand Vladi a disparu, ça nous a paru tout à fait logique que Serre-Busard devienne un lieu d'éducation, pour dire très vite, d'éducation populaire, adultes et enfants ensemble.

YVES D.

Lors d'une rencontre imprévue, le 15 Novembre 2011 !

C'est la seule année scolaire où j'ai été content, vraiment content d'aller à l'école. J'ai gardé un très bon souvenir des activités que Vladi nous faisait faire. Avec lui, jamais de punition, ni aucune répression, ni cris, ni vexation, ni ennui. Pas de cours théoriques séparés d'activités durant lesquelles des connaissances nous étaient apportées. Si nous réussissions, nous étions fiers, heureux. En cas d'échec on réfléchissait aux raisons théoriques et expérimentales. Nous apprenions à nous poser des questions. Nous apprenions à apprendre. Les activités partagées par la classe (CM1 et CM2) nous apportaient connaissances et valeurs. L'année suivante j'étais en CM2 et ce fût une déception... C'était trop bien avec Vladi !

Les réalisations dont je me souviens: la fabrication d'une fusée avec de la vraie poudre manipulée par lui; une pompe à main avec une bouteille de sirop métallique, des rondins de bois, des clapets; une montgolfière qui a été l'occasion de découvrir tout un pan d'histoire, puis de fabriquer une première montgolfière mal foutue qui a très bien volé et une deuxième très belle pour montrer aux parents qui, elle, s'est écrasée lamentablement. C'était intéressant de comprendre le pourquoi. On a construit une maquette de volcan avec différentes pâtes à modeler pour étudier la structure d'un volcan, après avoir coupé la maquette en deux. C'était génial de voir et de comprendre, après on savait. On a aussi réalisé un paysage lunaire, une vraie ampoule électrique qui marchait ; un télégraphe à partir de jeux de mécano, de fil de cuivre, d'une pile qui nous a permis d'établir des contacts à partir de lieux et d'éloignements variables.

Nous allions faire de l'escalade à Fontainebleau, et du judo avec Olivier chez nous au centre (Maison d'accueil d'enfants en difficultés) et aussi des grands jeux quand il n'y avait pas école. Quand il y avait un problème on en discutait ensemble, sérieusement et ça s'arrangeait.

J'ai maintenant une compagne avec laquelle je m'entends vraiment bien. Elle est hyper organisée parce qu'elle travaille alors que nous avons six enfants de 4 à 17 ans. Nous sommes heureux même quand ce n'est pas facile!

Je disais que Vladi nous apprenait à nous poser des questions. Ça m'a servi et ça me sert toujours. Quand mon patron me dit de changer telle pièce, je m'interroge et lui me dit de le faire comme d'habitude. Moi, je cherche à comprendre pour mieux faire.

Chantal :

Yves m'a promis d'autres souvenirs, qu'il garde dans sa mémoire si précise, si forte! Quarante ans plus tard!

Merveilleuse rencontre après une émotion qui m'a submergée en l'entendant évoquer dès son arrivée, avec une joie contagieuse ces images, ses souvenirs. Il ne savait pas la disparition de son ancien maître d'école. A la mère, il disait simplement des pans de vie qui en avaient changé le cours alors que pour elle, c'était des souvenirs enfouis dans une longue époque de surcharge.

Ainsi ai-je ressenti toute une atmosphère, celle voulue et mise en œuvre dans sa classe par Vladi. J'ai ressenti la force des démarches qui ont marqué Yves si profondément et dont il lui est chaudement reconnaissant. Lui, Yves, avec ses galères (multi traumatismes), avec ses divers BEP et «sa philosophie de vie», mi-citadin, mi-campagnard. Sa présence est émaillée de rires, de chaleur, de chansons, voire de clowneries, «parce que la vie peut être belle et elle le serait si on arrivait à sortir de ce foutu système anti-écolo et anti-humaniste!»

Douceurs et tristesses, réconfort et fierté, regrets infinis et fécondités de démarches partagées, vécues. Une transmission «du sens et des valeurs humaines que Vladi cherchait à partager en particulier quand il travaillait avec des jeunes ...» ajoute Yves, ce grand gaillard rigolard !

FRANCIS ET ANNIE P.

Ils évoquent la démarche pédagogique de l'instituteur: «Faire et vivre en vraie grandeur des expériences concrètes » pour y réfléchir et se prouver qu'on est capable. Tout enfant est capable d'apprendre, s'il a confiance dans ses propres capacités, il faut l'aider à s'en assurer.

Il vivait pleinement ce qu'il faisait, il créait les conditions pour que les enfants découvrent la confiance en eux pour agir et pour apprendre!

« Ce qu'il a vécu avec Youri deux étés durant a été très fort.

Youri avait alors des difficultés, il a énormément appris auprès de Vladi. Ils étaient vraiment là, tous les deux, la main dans la main.

Le petit frère à côté du grand, il donnait tout ce qu'il pouvait, il gobait! Ils avaient besoin l'un de l'autre, ils menaient ensemble la construction. La réussite a été vraiment heureuse pour tous les deux.»

Chantal :

Les difficultés propres de Youri et de Vania, à cette époque, tenaient au fait que la communauté familiale avec tous les aînés se fissurait suite à l'éloignement progressif des grands mais aussi à cause des absences de leur mère retenue par des impératifs professionnels.

Claude :

La mort de Vladi a transformé Youri qui a acquis une grande maturité.

Auprès de Loïc et de Volodia, il est présent, pédagogue, responsable, exigeant, comme l'aurait été Vladi! Un jour où Youri jouait avec les enfants dans la neige, Loïc ronchonait. Youri lui a proposé d'aller ronchonner tout seul plus loin, ou bien de changer d'attitude pour jouer ensemble: accord conclu joyeusement. «Ça m'a fait chaud au cœur...» poursuit Claude. Youri se consacre volontiers aux petits, il agit un peu comme l'aurait fait Vladi.

Et puis, une autre fois, durant six semaines, il a effectué tout seul des travaux d'aménagement de notre cadre de vie et pour cela, il a renoncé à s'absenter cet été-là !»

Francis:

Vladi avait vécu de grandes difficultés durant sa jeunesse avec le sens de ses responsabilités et une maturité certaine, ce qui a beaucoup marqué tous ses frères et sœurs. C'est aussi pourquoi il était convaincu que de se battre pour du bonheur ça valait la peine, pour lui comme pour les autres.

Le malheur n'est souhaitable pour personne, ça ne peut que nuire à une évolution harmonieuse...

Youri a gagné de l'assurance à travailler avec Vladi. Il n'était plus le petit ! Comme Vladi, il fait des choix et il s'y tient, il décide en fonction des autres. De même, Vania pèse, hésite puis décide et lui aussi s'y tient.

Claude :

Cette « ambiance de paix, d'amour, de vie meilleure, réconfortante, exigeante : tout un ensemble!

Réaliser par soi-même avec ténacité, ce fut un objectif de Vladi pour du bonheur.

Mais les événements nous obligent parfois à dépasser des difficultés jugées insurmontables!

Francis:

«DE TELS SIGNES DE VIE,
ÇA DÉPASSE TOUT CE QUE L'ON PEUT VOIR.»

DANIEL ET MARINETTE

Claude :

C'était très sécurisant pour moi d'avoir rencontré Vladi qui savait faire marcher sa tête, ses mains et savait faire partager. Il était très cohérent.

Daniel :

Il était très entreprenant, intelligent pour finir ce qu'il avait commencé. On ne retrouve pas ça chez tous les intellectuels. Lui était intellectuel de par son métier, moi je suis un menuisier!

Chantal :

Un menuisier qui ne travaille pas avec sa tête devient un piètre menuisier et un instic qui ne fait rien de ses mains est un piètre instic. Cet escalier tu ne l'as pas fait avec ta tête, avant de le faire avec tes mains?

Daniel :

Mais ça ne va pas plus loin que mon morceau de bois!
Je suis allé à l'école mais sincèrement j'étais...on a mal su me prendre! C'est pour ça que je dis que Vladi était cohérent, ça vient des événements et de la manière dont on a été pris.

Mon métier je l'ai choisi: je ne me suis jamais posé la question. Quand j'avais onze ans, y'avait un chantier qui attaquait et le charpentier me disait : «Vas me chercher une bouteille d'eau». On les regardait, un jour ils m'ont fait monter avec eux et m'ont donné un petit marteau. Ainsi j'ai commencé à poser les voliges pour les tuiles et j'ai toujours été intéressé par ça.

Gamin, il fallait que je respire, je me trouvais bien dehors sur les toits.



Une année de fonctionnement du Foyer de Pré-adolescents de Logère (73-74)

Au début de l'année scolaire 73-74 la municipalité développe les centres aérés, les décentralise et tente d'en créer une nouvelle branche pour les plus âgés (12-13-14 ans), les "pré ados". A Logère la salle Marceau fut ainsi mise à ma disposition aux heures d'inventaire des centres aérés (Etant moi-même moniteur de centre aéré).

Pendant de l'idée qu'un recrutement par affiches ou autres moyen d'information ne ferait venir que les plus motivés, et n'ayant pas non ailleurs de techniques très développées à proposer, je commence par aller discuter avec des jeunes de la cité HLM de Fourcherolle, et leur propose de créer un Foyer. J'en réunis une dizaine et tente de les orienter vers deux objectifs :

- l'aménagement de leur salle, leur foyer (un endroit où ils se sentent chez eux)
- l'aménagement du site de la Roche Bleue à la Troche.

Pour décorer la salle nous faisons de la filomatique. N'ayant pas l'habitude de travaux manuels, les jeunes ont des difficultés à en comprendre les principes et ce ne sont que les 3^{èmes} ou 4^{èmes} tentatives qui sont finalement exécutées.

Quand à la Troche nous commençons à nettoyer, rassembler les ferrailles, boucher les souterrains, grimper aux rochers etc... Nous construisons des nichoirs. Mais ces deux activités ne sont pas très significatives quand à l'intérêt qu'y portent les jeunes : Elles bénéficient de l'aspect nouveau du foyer. Après quelques séances au cours desquelles cet attrait du nouveau s'estompie leur intérêt faiblit et je pense qu'il faut partir de leurs préoccupations pour pouvoir les amener vers des activités plus intéressantes et plus éducatives. Aussi je lance l'idée de "mobylette cross". L'erreur qui a consisté (malgré de nombreuses précautions tapis etc...) à faire réparer des mobylettes dans la salle devant m'attirer les premiers différends avec la mairie qui me faisait remarquer que la salle n'était pas un lieu destiné aux jeunes, mais une salle de réunions et que les jeunes dits "délinquants" ne devraient ~~pas~~ pas y être admis, ceux-ci devant être pris en charge par l'Etat.

Nous abandonnons alors cette idée ainsi que celle de l'aménagement de la Roche Bleue pour des raisons de lenteurs administratives municipales nous empêchant d'y accéder légalement.

Une autre tentative d'activité échoue, par ma faute, ayant mal évalué les capacités des jeunes : "Galle d'un montage en ombres chinoises".

Enfin je leur propose de faire une fête de fin d'année. Nous la préparons soigneusement (2 ou 3 semaines)

et c'est un premier "moment" important de la vie du foyer. (J'emploie le mot "moment" avec le sens suivant : Une activité importante pour la collectivité, sa forme, la conscience qu'elle a d'elle-même, l'intensité des relations et le bond en avant qu'on peut y franchir). Donc premier succès, mais très relatif - les jeunes fatent, y sont heureux, mais la plus grande partie de la soirée est organisée et réalisée par l'encadrement.

Pendant de la nous nous préparons à demeurer vifs et mieux à la rentrée des vacances de Noël. Mais une bombe éclate : Une descente de police et le ramassage de 4 ou 5 jeunes pour vols (mobylettes, vélos, portefeuilles et tout le trafic qui s'en suit). C'est le scandale et immédiatement se forment et s'opposent de façon brutale et exclusive deux groupes : les dits "normaux" et les dits "délinquants".

Les premiers rejettent, méprisent et refusent de côtoyer, même dans le foyer, les seconds qui eux devant ce rejet humiliaient ont une attitude double : d'une part une certaine révolte contre les premiers (injures, menaces), d'autre part la ~~bonne~~ volonté ouverte de participer ensemble aux activités, le besoin de se raccrocher aux autres. Et pour eux ce n'est pas nouveau - Etant eux mêmes les plus défavorisés, les plus livrés à eux mêmes, abandonnés dans la cour de la cité, tous les soirs l'hiver jusque vers le milieu de la nuit, sans perspectives, on comprend aisément leurs actes, leur révolte et leur volonté de se raccrocher.

Devant cette division et pour ne pas rejeter une moitié des jeunes, je commence par partager le temps de fonctionnement en deux :

Les jeunes dite "normaux" jusqu'à 17h et les autres après. (3)
 Ces derniers ont un très grand besoin du foyer.

Par exemple l'un d'eux ~~venant~~ venant du chantier en plein hiver en motylette, arrive vers 13h, en bleu de travail, sale de ciment et de cambrous, à moitié gelé, fait un saut dans la salle pour vérifier que nous l'attendons court se changer en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et revient dans la salle avec un sandwich pour tout repas. Et j'ai du mal à fermer avant 22 ou 23h.

Dans ces conditions, je propose un nouvel objectif; celui d'une veillée ou l'on inviterait parents et amis.

Chaque groupe la prépare séparément et je fais le maximum pour que cette veillée soit leur affaire,

Pans ces conditions je ~~leur propose un nouvel objectif,~~ celui d'une veillée ~~as~~ qu'ils la préparent et la réalisent eux mêmes, dans le but de rapprocher les deux groupes par une réalisation commune dont ils seraient tous fiers.

Le moment venu, je les oblige presque à faire cette veillée ensemble. Nous réussissons pleinement et cette veillée est un deuxième "moment" important. Derant une cinquantaine de personnes, les jeunes chantent, jouent des sketchs, dansent dans une salle qu'ils ont décorée. Ils en sont fiers et un premier pas est fait entre les groupes avec le même objectif je leur fais faire une expo photos qu'ils développent eux mêmes.

Durant la préparation, comme pendant tout l'hiver et le fonctionnement en deux groupes, je déborde largement de l'horaire des centres aérés (13h30-18h) ce qui m'attire des remarques. De plus je ne peux obtenir la salle (sauf le mercredi et samedi) qu'après des formalités administratives alors que c'est selon les besoins des jeunes que je devrais pouvoir l'utiliser. En fait elle est presque tout le temps vide.

D'autre part pensant que les jeunes doivent nettoyer la salle après l'avoir utilisée j'ai été obligé de me débattre longtemps avant d'obtenir la clé de l'armoire à matériel de nettoyage ainsi que la clé de placards vides afin de ne pas avoir tout le matériel à transporter dans ma voiture.

et immobiliser une pièce chez moi pour l'entreposer, (4)

ceci à chaque séance. Autant de tracasseries inutiles qui auraient pu être évitées! - A cette époque et grâce à une subvention supplémentaire de la mairie nous achetons des tapis de jute et avec des timonos que je prête nous commençons une initiation au jute, attendue et espérée par tous les jeunes depuis longtemps. Cette initiation, prise en charge par mon frère responsable du C.A. Logère est jusqu'à la fin de l'année très appréciée et devient une de nos principales activités.

Nous commençons à bâtir des projets de camping.

Je dois dire que j'attache beaucoup d'importance à ces sorties car elles mettent les jeunes dans une situation active et responsable qui resserre les rangs du groupe et aide considérablement à forger la collectivité surtout si le séjour dure assez pour que des habitudes de vie collective apparaissent. De plus l'éloignement, la coupure avec le contact de la cité ne peut être que positif pour certains. Aussi il me semble très important d'organiser des camps à Pâques et en été. Malgré l'existence de solutions très peu onéreuses (utilisation de Yaux par exemple) je n'ai pu faire admettre le simple examen de cette proposition et nous n'avons pu organiser que des sorties de quelques jours, trop courtes. La fore pendant les vacances de Pâques dans la forêt de Fontainebleau a entièrement répondu aux espoirs que j'y mettais.

C'est le 3ème "moment" de la vie du foyer. On peut dire qu'à la suite de cette sortie la division en groupes disparaît totalement de même que les vols.

J'ouvre ici une parenthèse: Je crois qu'il faut distinguer le vol en tant que tel (motylettes etc.) avec le trafic qu'il alimente du simple chapardage, condamnable bien sûr, de cerises ou de fraises dans les champs, de cartes postales et de bonbons dans les boutiques. On peut d'ailleurs remarquer que ces deux "activités" n'ont pas toujours les mêmes auteurs.

En effet une fois le problème de la "délinquance" réglé (5) j'ai devant moi un groupe ou quelques uns tranchent par leur individualisme et c'est ce qui me préoccupe le plus. Ce sont ces derniers qui se débrouillent le mieux et sont les plus actifs dans les boutiques.

Après la sortie à Blean nous vivons le creux de la vague par absence d'objectifs assez proches. Je suis obligé de m'abstenir pour suivre des stages et je me heurte à un problème assez grave. En effet devant le manque de perspectives de développement possible (statuts, locaux etc...) je n'ai pas voulu continuer à recruter et nous avons continué à fonctionner avec une douzaine de présents et une vingtaine d'inscrits.

Le nombre tout à fait insuffisant a permis à certains, de façon plus ou moins consciente d'exercer une sorte de chantage à mon égard: Au ils obtiennent ce qu'ils veulent ou ils se retirent du groupe et l'empêchant alors par ses très faibles effectifs de réaliser quel que chose. J'ai dans un premier temps tendance à lâcher du lest et le problème ne fait que s'accroître.

La sortie aux Vaux de Bernay et un peu gâchée par cet état d'esprit. Après quoi nous (l'encadrement) reprenons les choses en main en nous imposant davantage, en faisant preuve de plus de directivité tout en organisant des activités plus intéressantes. Nous nous lançons alors vers deux objectifs. D'abord une sortie au bord de la mer.

Nous la préparons tous les soirs après l'école dans la cour de la cité. C'est de plus en plus un projet collectif et elle se passe fort bien. Nous n'avons à regretter que sa brièveté.

Je me heurte à ce moment à des difficultés financières, non pas que les moyens par rapport à nos faibles perspectives soient insuffisants mais une partie de l'argent dont je dispose ne peut être utilisée que par l'intermédiaire de démarches et de paperasseries administratives beaucoup trop longues. Pourtant il n'est pas possible de prévoir de façon précise les coûts longtemps d'avance vu l'évolution du groupe et de ses besoins.

Puis c'est la préparation de la fête de fin d'année (6) Après avoir examiné plusieurs possibilités nous décidons d'organiser une veillée le samedi soir et de participer à la kermesse du quartier le dimanche.

Au programme de la veillée nous avons des chants des danses avec décors filmés, une démonstration de judo et la projection des diapos prises pendant les soirées. Sans compter l'expo. photos. D'autre part nous préparons pour la fête un stand de chambraultout.

Les jeunes s'accrochant et préparent activement cette fin d'année (scolaire). Nous sommes bien partis vers un "moment" et de loin le plus riche de l'année.

C'est alors qu'en plein travail et devant les enfants je reçois la visite d'un maire adjoint que je rencontre pour la première fois, qui m'adresse une série de reproches et finit par me menacer alors que je lui fais part de mon insatisfaction devant les rapports que je pense avoir avec le maire. Ce n'est évidemment pas ce genre de visite-inspection de quelques minutes qui peut améliorer une compréhension réciproque, ni la connaissance des problèmes qui peuvent se poser dans l'animation d'un foyer. Aussi, convaincu de l'impossibilité de faire un travail correct dans les conditions qui me sont faites, après toutes les incompréhensions et tracasseries de l'année, écoeuré par cette visite, je démissionne, conscient du mal que cela fait aux jeunes mais conscient aussi que survenue à ce moment ma démission aura plus de poids et qu'elle servira peut être à faire partir sur de meilleures bases un autre foyer. --

En conclusion je pense qu'il faut souligner, à l'actif de la municipalité la volonté de développer l'animation et les loisirs des jeunes. La création du foyer en est un exemple parmi bien d'autres et il suffit pour s'en convaincre de faire la comparaison avec

la municipalité voisine d'Orsay.

Mais cette bonne volonté ne peut pas remplacer le travail avec la population du quartier dans ce domaine.

En effet il me semble que la plus part des difficultés auraient pu être évitées si l'organe de décision contrôlant le foyer comprenait des représentants de la maison, des représentants des parents des enfants inscrits, des représentants des associations locales et d'un représentant de l'encadrement.

Je dois dire à ce sujet que j'ai eu de bons rapports avec l'APE et plus particulièrement avec M. Basse de l'Amicale des locataires de la cité de Fourchardelles qui m'a aidé et encouragé toute l'année.

Je dois dire aussi qu'il est dommage que les élus ne connaissent pas l'opinion des parents sur le foyer et le rôle qu'il a joué dans la cité.

Ainsi je pense que la création d'un comité de quartier, sans aplanir les difficultés, donnerait en tout cas les moyens de les surmonter.

Post scriptum -

Quelques conclusions sur la vie du foyer.

Il me semble qu'un foyer doit avoir avant tout des buts éducatifs (vie collective) et doit mettre au service de ces objectifs un certain nombre de techniques qui sont de plus enrichissantes par elles-mêmes.

(Judo classe chant sorties camping rattrappe etc...)

Mais pour créer cette collectivité, pour l'affermir il est indispensable que les groupes aient des espoirs, des objectifs qu'il essaie de concrétiser, de réaliser.

Ces objectifs doivent être toujours plus élevés, plus difficiles à atteindre, la collectivité gagnant en force et

(7)

développant la conscience qu'elle a d'elle-même.

(8)

Pour qu'un foyer de pré-adolescents puisse fonctionner il est donc nécessaire qu'il ait un statut propre (différent des C.A.) des moyens financiers, des locaux en conséquence et un collectif d'encadrement disposant de techniques diverses.

À titre d'exemple nous avons été une douzaine, cette année à assurer l'encadrement.

Certains en tant que moniteurs, d'autres de façon bénévole, pour faire du judo, de la danse, jouer de la guitare, faire des travaux manuels, de la photo, des panneaux d'exposition.

Ma présence sur toute l'année assure les liens et une continuité dans le travail, les autres participant de façon périodique.

Sur l'organisation du foyer :

Un accueil auquel on risque de se heurter est l'organisation par l'animateur d'une série d'ateliers ou de services comme un club poterie un club photo etc... ou les jeunes viendraient profiter individuellement de l'activité la consommant et n'en tireraient que l'apport technique. Cette forme d'organisation me semble anti-éducative et opère de plus une sélection culturelle et donc sociale assez rigoureuse.

En effet pour choisir réellement une activité pour décider de participer à un atelier il faut avoir les moyens de faire ce choix et de prendre cette décision. Cela suppose une motivation et donc un certain apport culturel acquis.

Cet apport est inégal, varie suivant les milieux sociaux. Il me semble donc absolument indispensable soit :

- d'organiser le foyer en un (ou des) groupes qui pour réaliser des objectifs communs utilisent diverses techniques

soit - de partager les enfants par techniques (9)
 - mais de les lier très fortement (ce qui est plus difficile)
 en créant des motivations communes et en
 instaurant un système de prises de décisions collectives
 (délégués) Mais cette dernière forme d'organisation
 n'est possible que lorsque les enfants sont ~~en~~ capables
 d'un minimum de prises de responsabilités, ce qui n'est
 pas spontané et difficile à réaliser.

l'important dans la vie d'un tel foyer
 est l'apprentissage de la vie collective ~~au~~ au cours
 de loisirs vécus et choisis ensemble, l'apprentissage
 des prises de responsabilités, d'initiatives et de
 respect mutuel - Le foyer implanté au cœur
 même de la cité (et non en marge) permet
 en outre de resserrer les liens entre
 les générations, entre la population et les jeunes

Le 26 juin 74

Mary

Vlacti Meignan

Moniteur responsable du foyer de Puziados de Lognon

ACADEMIE DE VERSAILLES
INSPECTION ACADÉMIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

BULLETTIN D'INSPECTION

Commission
Directeurs - Maitre - Maitresses
de l'Enseignement

ECOLE MATERNELLE - ELEMENTAIRE à 15 CLASSES
S.E.E. - ETABLISSEMENT SPECIAL

Nom de l'école ou de l'établissement : Le Bouquet
Commune : Les Ulis

Rue n° 07

N. - Mlle - Mlle Reignan
Prénom : Vladimir
Date de naissance : 09.07.1953 Lieu : Paris 11^e
TITRE DE CAPACITE : S.E. M.S. SAC - EDC - E.F.N. - C.A.P. - C.A.S.A. - C.A.S.I. - C.A.S.A.A. - C.A.E.P. - C.A.E.T. -
SITUATION ADMINISTRATIVE : SUPPLÉANT - STAGIAIRE - TITULAIRE
NOMBRE D'ANNÉES DE SERVICE AU 31 DÉCEMBRE DERNIER :
ÉCHELON : 3^e DEPUIS LE : 1/1/1980
POSTE OCCUPÉ : DIRECTEUR - ADJOINT - A.G. - I.H.
SPÉCIALISATION : PSYCHOLOGUE - R.P.P. - R.P.M.
DATE DE LA NOMINATION DANS LE POSTE : 14.09.1979 A T.P. - A J.H.

VISITE du 1.03.1982

DATE DE L'INSPECTION PRÉCÉDENTE : 24.1.74 NOTE : 6,2

Classe ou division prise en charge : C/1
Nombre d'élèves inscrits : 27 PRÉSENTS : 27 FREQUENTATION :

APPRECIATION GÉNÉRALE

Il serait vraiment dommage pour l'école primaire que Monsieur Reignan passe dans un autre secteur d'enseignement (collège).
En effet ce serait enlever à l'école du Bouquet (Les Ulis) un instituteur très compétent, très efficace surtout dans un quartier où les enfants attendent tout de l'école, et où le rôle des instituteurs ne se borne jamais à l'enseignement.
Toutes nos félicitations.

A Brétigny le 1.03.1982

L'INSPECTRICE DÉPARTEMENTALE
L'inspectrice Départementale

M. - Mlle - Mlle

VU ET EN COPIE

le 13 Juin 82

L'INSTITUTEUR

V. Reignan

L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE

Un bilan très positif puisque il souligne la complémentarité de votre action : enseigner et éduquer.
Mes compliments.

NOTE

14

Renseignements portant sur : les travaux des élèves
la préparation de la classe
les séquences observées.

Dehors d'école :

Des absences non justifiées sont signalées (1 d'absence en fév. 1, 3%, en janvier 2, 5%). Le graphique des âges permet de voir que 2 élèves sont nés en 69, 1 en 70, 9 en 71, le reste étant à l'âge normal. Les nationalités représentées sont les suivantes : Portugal (massivement), Algérie, Maroc, autres pays d'Afrique, Chili. (L'école est classée dans une zone III).

Organisation du travail :

D'emblée je dirai que le travail de Monsieur Reignan est excellent, en toutes matières, et qu'il y a une réflexion théorique et pratique d'un excellent niveau, tout particulièrement en mathématiques. La classe est préparée rigoureusement, méthodiquement, en prenant du recul. Aucune matière n'est oubliée (NPS faite par cycles de travail). Un soutien est organisé, une couverture vers l'école maternelle faite. Une petite restriction toutefois : il n'y a peut-être pas assez d'histoires!

Les travaux :

Dans l'ensemble ils sont très corrects, bien organisés par les élèves aux côtés.

La classe :

Elle dispose d'outils (fait assez rare pour être signalé,) de travaux d'élèves affichés, de nombreux documents.

Séquences vues :

La visite se situe à la veille d'un départ en classe transplanteé, dont la préparation semble très satisfaisante. Je vois donc une séquence de mathématiques sous forme d'un jeu réalisé dans la salle polyvalente (la fusée). Les différents rôles sont distribués aux élèves (conducteurs de vol, observateurs ...) On a deviné que ce jeu avait pour objectif le repérage sur un tableau à double entrée : cet apprentissage en situation et un activité semble être efficace car la motivation s'y révèle très forte. La distribution d'une fiche termine cette séquence très bien menée.
Comme mon appréciation est très positive sur le travail de Monsieur Reignan, cela lui est dit lors d'un bref entretien.

H D. Monsieur Reignan sachant très bien définir avec les élèves les règles de la "bonne conduite" en classe, les activités se déroulent dans un climat franc, conduisant les élèves à l'autogestion.

Vladi Maignan
 Groupe Seclaine
 24 rue A. Robin
 69780 St-Pierre de Chandieu

A Louise et aux collègues de l'an dernier

Bien la bonjour à tous.

Que deviennent ceux qui sont restés ? Et les gamins ?

Maria réussit-elle à s'en "sortir" ? Comment s'occupent-ils
 les anciens "élèves" en atelier ? Des nouvelles de Esthi ?

De mon côté ça va plutôt bien. Amalgame d'école correcte.

Je suis "tombré" par hasard sur un poste de "CLIN"
 qui est en fait un CRI (Cours de rattrapage intégré)

En deux mots, je prends pas petits groupes pas tranches d'années
 des enfants d'origine étrangère (immigrés) qui sont arrivés
 depuis peu et ont des difficultés en Français.

Ce boulot m'intéresse, il permet de mener avec les
 enfants des activités "non scolaires" assez motivantes
 et riches y compris au niveau enseignement. Bref,
 ça me plaît et je m'y implique davantage que
 l'an dernier (ce qui, d'ailleurs, n'est pas difficile vu
 la glandeuille que j'ai tirée pendant ~~la~~ la
 2^{ème} moitié de l'année passée.)

En fait je pense que je vais essayer de rester
 encore un an sur ce genre de poste, qui permet,
 vu le faible nombre d'enfants que l'on a en classe,
 de faire des choses que je "hésiterais" à essayer
 avec une classe de 30. Je reviendrai ensuite
 dans la primaire "normal" pour y appliquer (essayer)
 ce que j'aurai appris, si possible avec des CM. Voilà pour le boulot.

Pour le reste c'est tout bon.

Je trouve que nous menons une vie beaucoup plus
 équilibrée par ici. (Nous un ma copine et mon fils)

Week ends montagne, ski, fond, rivières
 le pied ! On va essayer d'approcher Grenoble l'an
 prochain. Que demandez de mieux ?

Le fils commence à aimer la neige, il fait du "ski"
 et se prend des "gambelles"...

Un 2^{ème} gona est en vue pour fin Mai.

(Pour ceux qui ne savent pas, un gona est un même
 Lyonnais)

Je m'arrête là. Et allez vous, SES du moment,
 comment va la santé ?

Amities

Vladi

LE BÂTISSEUR DE SERRE BUZARD

MARINETTE ET DANIEL:

Menées en parallèle, la construction ou la réfection de leurs deux maisons les occupaient à plein temps. Chacun aussi timide que l'autre, ne voulant pas risquer d'importuner son voisin, alors que l'un et l'autre regardaient avec admiration leurs travaux. Parfois Vladi s'enhardissait à demander conseil.

Daniel:

Avec Vladi on ne pouvait que bien s'entendre !

Le soir je le voyais avec ses papiers et son crayon, travailler, tard!

«Je le fais pour nous, mais aussi pour tout le monde! lui disait Vladi. Si on n'en profite pas, d'autres en profiteront.» Il lui fallait de la volonté, des motivations et du courage pour entreprendre cette construction depuis les fondations jusqu'au toit ! Une sacrée ténacité!

Leurs timidités réciproques ont fait que de regrettables retenues les ont empêchés de se côtoyer davantage, «avec la crainte de gêner! Qu'on est bête!» dit Daniel.

Claude :

Quand on est arrivé, on ne savait pas par où commencer notre chantier. Et toi, tout de suite tu as été à l'écoute et ça l'avait beaucoup frappé que tu puisses comme ça, lui prêter ta bétonnière. Pour nous c'était très important, un besoin.

Chantal :

C'est vrai aussi pour le hameau, il n'y a pas eu rejet.

Daniel :

Moi qui suis du bâtiment, c'était dur de le voir arriver sans bétonnière. Je me disais comment il va faire? J'aurai voulu sauter la barrière, quatre cinq fois pour lui dire, qu'est-ce que tu veux... Il faut que j'y aille, je ne peux pas le laisser travailler comme ça! Il était débrouillard, parce que sans être du bâtiment, il est arrivé à faire

cette maison. Parce que en étant intellectuel... le gars, avec de la volonté et de petites connaissances, il est arrivé à faire quelque chose.



Daniel :

On avait une certaine complicité! D'avoir créé quelque chose de soi-même, sans fierté mais avec satisfaction, d'avoir bâti de ses mains. Moi qui travaille toute l'année dans le bâtiment, j'ai construit notre maison et c'est autre chose !

Chantal :

Vladi ne connaissait pas ce travail mais il avait la volonté de le découvrir, pour aussi faire une maison plus importante, c'était leur projet à tous les deux.

Daniel :

Il s'intéressait à tout. Demain il aurait fait un bateau, il nous en avait parlé. Il allait toujours de l'avant. Je le dis, il a fait un truc,



moi tout seul, je l'aurai jamais fait! Il était courageux avec des motivations et de la volonté. Au fur et à mesure qu'on fabrique, on est de plus en plus motivé ...

Claude :

Parfois c'était assez ingrat de piocher en pleine chaleur, et point d'ombre. Ce n'était pas toujours facile de voir les autres partir faire de la montagne, du bateau. Il faisait tellement chaud, on faisait de l'ombre avec un drap et après le repas tout le monde causait et Vladi regardait sa montre, il y allait...

Claude relate l'admiration de Vladi pour l'escalier réalisé par Daniel :

« Tout était très bien fini. Lui voulait un refuge, mais pas une maison finie. »

Daniel :

Ce qu'il a fait Vladi, ce n'est pas pour le flatter, il a fait quelque chose qui lui ressemble ! Ça ne me déplaît pas ce qu'il a fait. Vous dites, c'est brut ! Mais je le revois, sa tête levée – non sans vouloir me lancer des fleurs – à regarder longuement l'escalier.

Claude :

Le bois est un beau matériau !

Daniel :

Pour faire une fenêtre, vous assemblez les pièces, vous voyez les transformations et automatiquement, on devient amoureux de ce que l'on a fait.

Claude :

Vladi était amoureux de la charpente qu'il a posé sur le toit. J'étais revenue à la Toussaint enceinte de Loïc. Ils ont fini sous la neige. Ils y étaient tous. Avec quel plaisir ils sont partis le soir pour reprendre l'école le lendemain matin. Vladi était revenu content : « Tu vas voir cette charpente sur le ciel tout bleu, c'est formidable le toit sur ces murs ! »

Daniel :

Tu vois, il avait donné du sens à ce quelque chose, du plaisir. Ainsi donne-t-on naissance à quelque chose. Je voyais le mauvais temps et je me disais comment ils vont faire ?



On s'est armé de courage pour venir vous dire de dormir à la maison. Vous ne vouliez pas !

Claude :

Surtout, on ne voulait pas vous déranger !

Daniel :

C'était un gars qui pensait aux autres en même temps qu'à lui-même: il avait le goût du travail et du bonheur.

Vladi était le Grand Frère, l'initié, en particulier pour ses jeunes frères; avec les plus âgés, il avait des échanges plus fraternels.

Chantal:

Ces voisins voyaient tant de frères et sœurs, et d'amis venus donner un coup de main. Ils s'étonnaient que ces jeunes, gourmands de force et d'aventures aient encore de l'énergie pour des loisirs de plein air! Ainsi ces voisins «besogneux» comprenaient-ils mieux, les liens entre des activités de travail et celles de loisirs.



Daniel:

Depuis sa disparition il y a un manque profond. On n'ose pas. Lucas et Olivier qui font des stages se préparent à une profession, sans doute récupèrent-ils mieux.

Claude:

A Serre Buzard, Vladi avait établi des contacts profonds, de véritables liens, solides, basés sur des reconnaissances mutuelles.

Nous le sentons bien maintenant ! Et c'est réconfortant pour nous !

MARIUS ET THERESE :

Le texte ci-dessous a été retranscrit, au mot à mot, allégé de répétitions et de considérations hors sujet présent.

Thérèse et Marius parlent en même temps, avé l'açen dé Marseille !!!

« Le soir Francis était venu nous chercher, on était tous réunis, alors on a dit :

- On va aller le chercher là-bas.

Et Vladi nous a répondu :

- Non, on vient pas, on est fatigués.

Et après on a vu qu'ils étaient trempés, mais trempés je te dis que ça !

Il avait plu toute la journée et ils étaient partis, je ne sais où, avé le camion, chercher du sable.

Je ne sais pas combien de voyages ils ont fait : dix voyages ?...

Un jour, il était épuisé, il a manqué le virage.
Il était allé se planter dans ce fond !
Il nous a fait une de ces peurs, mon dieu !

Après on est allé le chercher et Francis a dit :
- Si tu ne viens pas, on se fâche !

Alors ils ont dit :
- On va se changer.

Mais dans la tente l'eau était rentrée et avait mouillé tous les habits.

Alors ils étaient venus trempés comme une soupe !
Ils étaient au coin du feu, pendant que tout le monde s'y dansait. Ils tombaient de sommeil, les pauvres !
Ils s'assoupissaient à la chaleur.

Alors on a dit :
- Ne te gêne pas, va te reposer !

Il a couché chez Francis. On a eu du mal à le convaincre !

Un sauvage, hein !
Non il était très timide.

Des fois, il avait quelque chose à demander à Marius, il tournait autour du pot :
- Dis-moi le ce que tu veux. Voilà, si je l'ai, je te le donne.
Voilà, si tu viens, je te le donne volontiers !

Un soir qu'il était arrivé, il était BLANC, mais blanc !!!

Je n'ai jamais vu une personne si fatiguée !
Je l'ai regardé arriver : il avait les bras ballants, comme ça !

Il était blanc. Il était tout plein de poussière.

J'ai dit :
- Vladi qu'est-ce que tu as, tu es malade ?
- Non.



- Tu es malade, tu as mangé ? Mais qu'est-ce que tu as ? Tu veux boire un coup ?
- Non.

- Tu n'as pas mangé !
Il s'est assis, je lui ai donné à boire.

- C'est la fatigue qui t'a pris ?
- Non, non ! Marius t'aurais pas un fer ?

- Pourquoi un fer ?
- C'est que je suis monté sur l'échelle, elle s'est cassée en deux.

- Tu es tombé de l'échelle ! Je lui dis.

Il me dit :

- Oui !
- Mon dieu seigneur ! Et si tu t'étais tué ! Et t'es tout seul, comme ça, la nuit !

Mais j'ai dit :

- T'es fou !

C'est pour ça que je lui avais donné la corne. Il rigolait, mais rigolait ! Alors je lui dis :

- Prends la corne ! Parce que moi je veux dormir tranquille la nuit. Parce que je te sens que tu travailles la nuit !



Il se reposait pas !
 Il travaillait jour et nuit.
 Il dormait un petit moment.
 Il disait :
 - Je dors quand j'ai sommeil, quand le sommeil me prend. Alors je dors une heure. Quand le sommeil il est passé, je me remets au travail.

[À ce moment, le coucou sonne l'heure].

Toute la nuit on l'entendait taper !

Alors il disait :

- Je ne fais pas trop de bruit ?

- Non... !!!

Chantal évoque une tournée de béton faite avec Vladi, à deux heures du matin, avec des lampes aux quatre coins pour couler la dalle.

Claude:

- Il y avait un linteau qui avait lâché !

Thérèse et Marius :

Et quand il a fait la cheminée et qu'il était venu me chercher.

Il s'arrête et moi j'lui dis :

- Dis-moi ce que tu veux ! Tu me fais languir !
 Parle au moins !

- Je voudrais un coup de main.

- Ah, voilà !

- C'est pour mettre la cheminée.

On est parti tous les deux.

Moi, j'étais en bas.

Lui, il était monté en haut pour la monter seul !

Il ne pouvait pas, c'était lourd ! Il n'arrivait pas, seul, à la mettre droite !

Alors on lui a dit :

- Mais t'es bête, je suis là!

Il est venu me chercher. On est là, on l'a montée peu à peu pour la sortir.

Il a eu un gros mérite !

Il a failli y passer avec son camion, avec ses blocs !

On l'a vu arriver avec un de ces chargements !!!

- Oh, oh, oh, doucement ! on criait.

- Non, nous on entend rien !

[Rires]

Le pauvre !

Une fois Lucas faisait contre poids.

Quel cinéma ils ont fait avec Youri, Lucas !
 Ils nous faisaient frémir, quand ils arrivaient là !

- On est monté pour ramasser tout ça.

Et quand il allait à Mont Dauphin, chercher du sable, qu'il faisait tant de voyages !

Le camion, il est tombé en panne.

Il est venu avec le camion de Guy.

Claude :

Je me souviens, tout le village comptait ses voyages !

Thérèse :

C'était dix heures du soir, et jusqu'à la pointe du jour, on le voyait travailler.

Claude :

Et le soir, quand le camion n'était pas là, je me souviens que vous n'osiez pas venir me voir!

Marius :

Et nous, c'est pas croyable, on le voit pas venir !



C'est qu'on le voyait passer, en bas, sur la route.

- Je suis en panne, qu'il disait ! Mais moi je lui disais :

- Mais téléphone donc !

Lui :

- J'y ai pas pensé, pas eu le temps.

l' voulait pas déranger, surtout pas déranger !

Mais le téléphone c'est utile !

- Tu ne racontes pas des âneries au téléphone ! Ne te gêne pas, ne me laisse pas dans l'angoisse !

Lui, il était tout retourné.

Claude :

C'est qu'il était très réservé.

Je me souviens qu'avec Daniel Lambert, ils étaient tous les deux très réservés.

Ils se proposaient des choses, mais jamais l'un osait demander à l'autre : toujours prêts à aider !

Thérèse et Marius :

Oui il faut s'aider.

Ça m'a fait peine, quand j'ai su qu'il avait disparu, tu vois.

De Vladi, moi j'ai pleuré.

J'ai eu un chagrin, qu'on aurait dit que ...

C'est comme toi, Claude. Ecoute, je t'estime.

C'est pour ça que je te dis que si tu as besoin de quoique ce soit, même si tes enfants, quand ils grandiront, si dieu le veut, et bien on sera là, toujours là.

Tu sais que tu peux compter sur nous parce que Vladi, c'est Vladi.

Pour nous, il est toujours là !

Pour revenir à la corne, et bien elle est cassée !

Ça m'a fait du chagrin parce que je voulais faire sonner ton fils.

Et vlà qu'elle marchait pas, dis !

Je disais à Vladi :

- Si tu tombes, sonne bien fort ! »

Claude :

J'étais à la caravane. Loïc était tout jeune.

J'étais venue pour la peinture. Il faisait très très chaud et il y avait beaucoup de mouches. J'étais restée un peu en bas pendant que Vladi posait la laine de verre.

Thérèse :

Des fois, il nous faisait pas rire, j'vous le cache pas !

Claude :

Le problème c'est que personne ne voulait venir livrer.

Le terrain et les chemins en mauvais état... donc la solution c'était le camion de Robert.

Chantal :

Robert avait donné de sérieux coup de main à Vladi.

Thérèse :

Et Youri tirait.

La volonté qu'il avait, ce Youri !

C'est fantastique

la volonté qu'il avait.

Un petit toujours prêt à tout ! Il secondait son frère, il n'attendait jamais qu'on lui dise quelque chose.

C'était de lui-même,

de spontané qu'il venait.

Il avait une douzaine d'années.

Après, il était parti en

vacances la première

année... peuchère !

La deuxième année, il avait passé les deux mois.



Claude évoque les chaleurs dans la tente, sans aucune ombre sur le terrain.

Ils avaient la possibilité d'aller faire du bateau, mais ils voulaient continuer pour finir en deux années.

On arrivait à lui faire faire un peu de planche, mais pas souvent.

Je me souviens : on était arrivé, il pleuvait.

J'étais enceinte de Loïc. On a monté la tente alors qu'il pleuvait.

Et je revois Youri et Vladi, allongés dans l'herbe, à prendre des mesures.

On ne savait pas qui prendre pour nous livrer.

J'avoue que je me disais : mais ce n'est pas possible !

Et lui me disait :

- Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, on y arrivera ! Tu vas voir !
Repose-toi !

Parce que j'étais ...

- Ne t'inquiète pas, on va chercher, on va trouver !
Toujours cette volonté de se donner les moyens.

Thérèse :

Il était énormément timide.

Claude:

Plutôt de la réserve.

Thérèse :

Il était réservé, mais il y avait un point de timidité.

Chantal :

Jamais il ne voulait s'imposer d'une quelconque façon.



Thérèse :

Il avait un caractère, euh, j'sais pas... à part. Un caractère comme lui, tu peux chercher, tu ne trouveras pas.

C'était un homme qui cherchait à faire plaisir, faire quelque chose pour son fils !

Il avait la volonté de la faire lui-même sa maison, de ses mains !

Chantal :

Il disait, en temps qu'éducateur, il devait savoir faire les choses et pas seulement de les dire.

Il faut savoir les faire.

Thérèse :

Quelqu'un qui ne le connaissait pas, c'était tout juste s'il disait bonjour.

Mais après, quand il connaissait, c'était un ami, on le sentait entier.

Claude :

Je me souviens, quand il faisait ses transports de sable.

Il rencontre Noël Peyron qui lui dit :

- Est-ce que tu ne pourrais pas me prendre un chargement de sable, parce que mon tracteur est en panne.

Et Vladi, ni une ni deux, il en a versé tout le camion de sable !

Thérèse :

Il était dur à la tâche, pour faire ce qu'il a fait !



Claude :

Il avait fait tous les plans de la maison.
Il était content de tout concevoir et de faire de ses mains jusqu'à la fin.

SERRE BUZARD POUR LUI C'ÉTAIT DU BONHEUR !

Thérèse :

Des fois, je lui disais :
- Où tu vas ?
- Je vais monter à la montagne.
- Vas pas te casser là-haut, oh, eh !

Mais lui :

- Mais non, j'ai l'habitude !

Dès fois, il faisait du canoë. Je lui disais :

- Tu peux pas trouver des endroits plats, plutôt que là-haut, c'est plein de rochers !

Il riait !

- Y' en a qui chercherait de l'eau plate et toi, tu vas te rompre le cou !

Il riait !

C'était le jour où il y avait des delta-planes, qu'il était là ! Oh, peuchère ! Et moi :

- Reste là !

Claude souligne l'importance du plein air pour Vladi. Certainement il a été un moteur en cela pour tous.

Marius relate son étonnement de voir Chantal monter à vélo de Fond Fourane à Serre Buzard, avec du pain dans les sacoches...

Thérèse :

Elle est gonflée la dame, de monter à vélo, tu te rends compte !
Vous aviez un turban autour de la tête et un short !

Chantal :

Vladi m'a énormément apporté au niveau du plein air.
Comme gamine j'avais eu l'occasion de courir la montagne.
J'en ai gardé le goût. Tous mes enfants aussi, surtout Vladi !

A propos du choix du terrain de Serre Buzard, Claude explique leurs recherches :

C'était soit faire un bateau, soit faire la maison. Un abri, un refuge pour les amis, la famille, pour nous, pour notre petit garçon, que nous voulions mettre en route ...

Chantal :

Il nous disait de venir l'aider un peu, oui, mais pas trop durant nos vacances.

Chantal raconte le toit monté sous la neige.

Claude :

Vladi me disait toujours, que pour lui, dans la construction de Serre Buzard, le moment le plus intense, de joie et de bonheur qu'il a vécu, c'est quand il a fait la charpente et qu'elle était montée.

A La Toussaint (84), on va venir avec une douzaine de petits enfants.

On était déjà sept ou huit, en 83, avec Youri, puis Lucas.

Thérèse :

A Pâques, il y a eu le feu.

Qu'est-ce qu'on a couru !

Je vois le feu en bas...mais le feu, il montait !

Je vois une fumée noire, mais noire !

On arrive au fond, le feu était aux genévriers...

Faut appeler les pompiers !

Et puis le maire, il est arrivé, mais ils ne pouvaient pas passer, y'avait la neige au milieu !

Ils ont arrêté le feu sans eau !

Ça m'a rendu malade: la peur que j'ai eue !

Ça m'a fait un coup de sang, tu sais...je me suis paniquée !

Marius était parti pour éteindre.

Moi, j'appelle les pompiers, ils ne répondaient pas.

Puis le petit me dit :

- Mon père, il est pas là.

J'lui dis :

- Il y a le feu !

Je vois «Pompiers» sur le Botin : on va téléphoner à ceux-là.

J'appelle, j'entends :

«Gendarmerie d'Embrun !».

- Mon dieu, c'est pas vous que je veux, y'a le feu !

J'étais seule avec ma petiotoune. Mon dieu, que j'étais paniquée...

- Mais madame, si vous ne me dites pas où vous êtes, je ne saurai jamais venir vous chercher !

- Mais je suis à Serre Buzard ! Venez vite parce que tout flambe, un rideau de fumée !

Claude :

Je me souviens de ce feu.

Je n'étais pas là, j'étais partie faire du ski.

Youri était avec sa jambe cassée sur la terrasse.

Il avait eu très peur.

Quand je suis rentrée dans la maison, j'ai vu le maire et des gens que je ne connaissais pas: ils étaient tous autour de la table en train de se rafraîchir, et moi, je ne comprenais pas.

Je leur dis en blaguant : «On ne s'en fait pas, on prend du bon temps !». Alors Vladi me regarde et me demande: « Tu as passé une bonne journée ? » «He bien oui, c'était bien ».

Et lui : « Et bien nous, on vient d'éteindre le feu ! » Je me suis trouvée un peu bête !

Ils avaient éteint le feu avec des pelles !

Youri était bloqué et il y avait aussi une amie avec une jambe plâtrée.

Claude :

Je me sens chez moi.

Au début, j'ai eu peur de revenir, peur par tout le manque.



Thérèse :

Lui, jusqu'au jour où il partait, il travaillait jusqu'au dernier jour.

On le voyait, avec ce survêtement troué vert, ses cheveux, cette barbe !

Je lui disais :

- Tu ressembles au bon dieu, au Jésus!

Marius :

Tu te rappelles quand ton père (le père de Claude) était venu boire l'apéritif.

Vladi était content : lui, il ne buvait pas.

- Tu nous offres à boire, pourquoi tu ne veux pas boire?

Dès fois il buvait un petit sirop mais pas un pastis.

Voulez-vous un peu de framboise ? » nous propose Thérèse.

Chantal:

Dès le début, je me suis sentie extrêmement bien à Serre Buzard. J'ai toujours dit à Vladi, c'est là que je me sens le plus tranquille. J'ai tellement besoin d'espace, mais c'est vrai pour tout le monde !

Serre-Buzard est devenu pour énormément de gens, à cause de ce qu'on y a vécu, je n'aime pas le mot magique, mais presque magique.

Je me rappelle Nina (Boulehout) qui m'a dit :

« Une fois, je passais en voiture en bas de Serre-Buzard, je suis montée, j'ai tourné autour, je me suis rappelée, je me suis promenée, je me suis allongée dans l'herbe, je me suis remémoré tout ça. »

Je lui ai dit :

« Mais pourquoi tu n'as pas téléphoné, on t'aurait dit où étaient les



clés, etc... ».

Elle n'avait pas osé mais elle ne pouvait pas passer là sans s'y arrêter.

Et pour Anouk, c'était le point d'ancrage, pour partir en montagne.

De fait, c'est devenu le point d'ancrage.

ANNIE ET FRANCIS :

Francis évoque d'abord l'embarras des bergères du pays qui font paître leurs troupeaux sur les pentes de Clotinaille.

Les cendres de Vladi y ont été dispersées.

Sa mère dit ne plus oser mener son troupeau sur Clotinaille. Embarras et surprise à cause des coutumes. Les bergères s'interrogeaient : « Ne va-t-on pas profaner les cendres de Vladi? »

Chacun, chacune est amené à réfléchir à ses propres morts enterrés dans le petit cimetière de Saint Marcellin.

Francis :

Ce qui m'a fait chaud au cœur, c'est que ce soit ta mère (Moucha) qui ait eu l'idée de répandre les cendres de Vladi sur la montagne qu'il aimait. J'ai trouvé ça très chouette.

Claude :

Il m'a fallu du temps pour imaginer que Vladi n'était pas dans un endroit précis, quelque part sur les pentes de Clotinaille. C'est un symbole, la montagne, l'espace et tout ce qui est autour. Il y avait là comme une Paix ! Quand j'ai pu dépasser mes difficultés, j'ai été

fière ! Ces bois, ces pierres, c'est lui partout ! Cela a été sa volonté !
De savoir qu'il n'est pas dans une tombe, sous une pierre, ça me donne le
sentiment qu'il m'accompagne partout, qu'il n'est pas enfermé.

Francis :

La mort de Vladi a été un choc dans le pays, tant il faisait partie du pays.
En parler avec les parents de Francis? Avec toute leur gentillesse, ils
auraient des choses à dire, ils aimaient beaucoup Vladi. Ils disaient de lui:
«Un parisien, un intellectuel, pas un manuel qui a construit sa maison!» Et
puis sa générosité et son respect des uns et des autres l'ont fait aimer,
apprécier. Il savait la discrétion nécessaire pour ne pas choquer les gens en
contrevenant à leurs coutumes. Il prenait les conseils et recherchait dans les
livres. Il voulait aussi aider par ici, par-là, participer à la vie du hameau, en
donnant la main. Vladi aimait Serre Buzard! Cette maison, il l'a faite de
ses mains. Il avait plein d'idées, il aimait parler avec chacun et écouter. La
vie de chacun l'intéressait, et c'est ça qui lui a permis d'aussi bien s'intégrer
au pays.

Annie:

Cette maison là-haut, ça nous est une angoisse quand elle est fermée. Mais
c'est un soulagement de pouvoir en parler avec vous !



«Ici on se sent chez nous» pense Claude qui poursuit:

Vladi aimait rendre service aux autres. Il reconnaissait le travail effectué et ce que ça représente. Aussi vos travaux, il les respectait.
Ses relations avec les gens du village étaient fortes, authentiques.

Le présent ne lui suffisait pas, il avait besoin de l'histoire, pour faire mieux comprendre à ses enfants le sens de la vie, des efforts motivés.

Le cadre de la montagne l'enchantait: c'était une aspiration profonde très partagée.
Deux étés ont été consacrés à la construction du chalet, qu'il voulait limitée dans le temps.
Ce devait devenir un refuge, ouvert aux amis, nombreux.

QUELQUES EXTRAITS DU « LIVRE DE SERRE BUZARD »

Ce livre, initié en août 1999 et refermé en août 2009, était à la
disposition de tous ceux qui ont séjourné dans le chalet.

Il contient des traces de passages, de séjours, avec des recettes
expérimentées, des randos proposées, des reflets de sympas
rigolades, de listes de travaux à engager, de visites conseillées,

d'anecdotes gaies ou tristes, de regrets douloureux comme la vie en
est parsemée.

Sans photos mais avec des dessins d'enfants. Et moult
interpellations, comme des passerelles amicales! J'ai choisi d'éviter
les signatures sauf une: celle de Claude! Chacun s'y reconnaîtra!

Livre ouvert après une quinzaine d'années durant lesquelles l'association Le Rabiou organisait des colos d'été et d'automne avec des enfants et des jeunes de nos familles, ceux de proches, d'amis et d'enfants du Secours Populaire. Colos qui pourraient remplir un autre livre de souvenirs si forts, si joyeux ! Ces colos ont dû être arrêtées, interdites par JSL (Jeunesse Sports et Loisirs) à cause des installations insuffisantes au regard des règles de sécurité.

Enfants devenus grands, adultes devenus plus âgés, amis et coopérants de cette époque passée, y sont donc revenus avec grand plaisir.

23 août 1999 : « Si vous souhaitez rencontrer l'ophtalmo d'Embrun - très gentil et très compétent - il vous suffit d'aller au lac de Serre Ponçon, de vous y baigner et de vous balancer à la tronche des boules de vase granuleuse, gravillonneuses, gluantes, cassées: visez l'œil de votre ami! Pour tout renseignement s'adresser à Anouk et Kolia, acteurs principaux.»

«Au retour d'une balade au clair de lune sur le plateau, nous avons pensé qu'on était vraiment amoureux de Serre Buzard ». Suit une longue liste de 18 propositions et projets pour l'été suivant.

4 mars 2000 : « On a fait une grande balade dans la montagne et on est revenu dans la nuit sous les étoiles, en glissades sur le cul sur la croûte gelée. Avec la neige fraîche d'hier on a fait une Sorcière Karaba et un cheval... »

24 mars 2000 : « On a renoncé au Dôme des Ecrins à cause des brises de pentes (sic la météo) à plus de 120km/heure qui ont, pendant la nuit, formé des plaques à vent et rendu trop dangereuse l'ascension.»

1er mai 2000 : « Le portique édifié il y a dix ans par Vania a des difficultés de pieds qu'il faudra amputer avant de les appareiller. Pour sauver ce grand navire voyageur de rêves lointains et de délires. Avis aux compétents en chirurgie du bois. Merci à eux.»

Août 2000 : «Séjour à tiroirs... dont le fauchage du champ à l'aide de Francis et de son antiquité : une moto faucheuse de 47 ans !...» Puis des racontars d'expéditions montagnardes : «Guillaume se casse les

tendons de la cheville...les rescapés montent au refuge du Sélé...certains tentent la voie d'escalade «On est pas là pour se faire engueuler» et à la treizième longueur sur quinze on rebrousse chemin, l'orage gronde et le premier rappel coince...

Pour d'autres : «Rando aventure pour nos jeunes citadins lors d'un bivouac pêche sans adulte...»

26 octobre 2000: «Faire rentrer 6 stères de bois, vérifier le gaz, l'eau...cueillir du cynorhodon.» « Les parisiens moyens auraient aimé brasser la neige des sommets et éventuellement les cailloux. Comment aller en refuge en basket quand il y a 1.20m de neige à 3000m. ? D'où la proposition d'achat commun de raquettes qui resteraient à Serre Buzard.»

12 juillet 2001 : « Fenaïson joyeuse, joies des retrouvailles. Anouk et Aurélien pétillants du bonheur d'un bivouac au sommet de Clotinaïlle avant de monter à Aile froide... A 22h. nous échangeons des messages lumineux, pré codés au milieu des rires. Et nous les imaginons attentifs, amusés, «Tout va bien, bonne nuit, dormez bien!»

Août 2001: « Séjour «Tistou les pouces verts» partagé par 15 à 28 convives. Avec des réalisations fameuses: peintures, captures de bestioles et nombreuses nuits sous les étoiles. »

Juillet 2004: «Test du site de parapente: c'est excellent... On a goûté au Couleau et au Rabiou... Beaucoup d'émotion mais aussi du plaisir à être ensemble, en partage à Serre Buzard.»

« Quelques décisions sont prises pour financer de gros travaux d'entretien, avec des locations possibles, et la prévision de chantiers collectifs. »

5-8 mai 2005: « Rencontres familiales à l'occasion d'un anniversaire de l'Aïeule. Et le CD reportage s'est envolé des pages suivantes! »

7-8 mai 2006: «Avec des potes! Ça fait vraiment plaisir de revenir et de faire découvrir... Un beau paysage, de bons amis, que de bons moments ! »

27 avril 2007 : « Cela fait trois jours que nous nous sommes retrouvées à Serre Buzard, Chantal et moi (Claude). Notre émotion est palpable comme à chaque fois et nous le savons... Tout est serein, l'herbe est bien verte, les iris sont en fleurs, les couleurs chantent, les moutons ne sont pas loin. J'aime ce lieu, cette vue, ce calme. Le vent joue avec les feuilles et nous caresse.

Je pense à vous mes fils, chacun dans votre vie mais tellement présents dans ce petit coin. Vous me tenez la main. Nous sommes porteurs de cet « héritage » que nous a laissé Vladi. Nous en prenons soin et nous sommes dans cet élan de poursuivre et d'apporter chacun notre pierre, afin que Serre Buzard continue et soit pour tous, pour les petits à venir, un espace de vie, de retrouvailles. Merci à vous tous d'y poser votre empreinte dans le bonheur mais aussi, je le sais, dans l'émotion.

Nous avons branché un tuyau d'arrosage auprès du tremble pour l'encourager à pousser, à se développer. C'est plus qu'un simple geste, c'est un accompagnement avec toi, Anouk ! » Claude.

Mai 2008 : « Il paraît que le paradis existe sur terre. C'est probablement à Serre Buzard. Superbe semaine intense en randonnées, très belles quoique athlétiques pour certains. Et moments agréables à quinze, dans ce chalet... »

30 octobre 2008 : « Vidanges complètes des deux fosses septiques, sous la neige, seule avec deux gamins. J'ai trébuché et laissé tomber une grosse barre de siporex dans le regard de la cuve... »

Mi-novembre 2008 : « Parapente à gogo... Deux belles journées d'automne ensoleillé dont on a bien profité : il faisait doux et les sommets étaient poudrés. Un régal pour les yeux... La pluie nous a aidé à plier bagage sans regret mais avec une grande envie de revenir... »

Fin décembre 2008 et premiers jours de 2009 : « Séjour hivernal avec plein de neige, de soleil, de glace : que du bonheur ! Suit tout un programme d'activités. Et « petit rituel de Nouvel An » avec : gros apéro, gratin de gnocchi et mousse au chocolat. Puis digestion

en luge et bataille de boules de neige avec les voisins marseillais... Un temps parfait pour résoudre très vite les déprimés parisiennes. »

14-21 février 2009 : « On a retrouvé le petit paradis de Serre Buzard à notre grand bonheur. De très bonnes conditions: ça nous a permis de profiter au maximum. Ski aux Orres... recherches ARVA... Je suis définitivement tombé amoureux du vallon sauvage de Monétier qui me fera rêver longtemps encore... On aura trouvé durant ce séjour un doux ami dit « le chien » que l'on pensait abandonné. Il a disparu un beau matin, dommage, je l'aimais bien, il nous attendait le soir et le matin, il nous accompagnait! Bref c'est mieux comme ça, assez de tendresse canine, nous voilà, le ménage fait, prêts à partir vers des régions bien grises... Ce fut encore un très très beau séjour dans cette région merveilleuse des Hautes Alpes au point où l'on se met à penser fortement d'essayer d'y habiter... Signé: un soleil !

Juillet 2009 : « Fenaison effectuée par quatre générations !

Beaucoup de vent : C'est reconstituant ! »



TEMPS LIBRE ET LOISIRS DE PLEIN AIR

DES COLLÈGUES :

La passion de Vladi pour la montagne, la mer, le plein air est soulignée par tous avec un sourire complice. Ce qui étonne le plus c'est qu'il ait été si battant pour construire autant avec ses mains qu'avec sa tête et surtout avec un tel plaisir. Chaque construction était porteuse d'un projet qui devait aboutir quoi qu'il arrive ; comme ce chalet de Serre Buzard, ce refuge ouvert à tous !

« Et oui, tu peux faire la Meije » disait-il à un collègue, bon skieur...
La Meije ??? Sa vision éblouie accompagnait Vladi. Il « l'avait faite » avec Olivier en été, puis en hiver avec Lucas, qui pourrait lui en parler.

Les collègues de Vladi soulignent son souci de sécurité tout autant que celui de la pédagogie : pour enseigner, disait-il, il est souhaitable de savoir faire, pour mieux comprendre afin de mieux soutenir des découvertes et des apprentissages. Il était enseignant et éducateur tout en un.

Pour les siens, il semblait capable d'efforts monumentaux pour faire aboutir leurs projets.

ALAIN G.:

La « coïncidence yougoslave »
Nos relations ne s'étaient pas suffisamment distendues pour que j'ignore son évolution : je savais qu'il s'était orienté vers l'enseignement et qu'il vivait désormais avec Claude. Une circonstance étonnante nous permit de nous retrouver. C'était pendant les vacances de l'été 1978, j'étais en vacances en Yougoslavie, un pays que j'aimais particulièrement, avec ma copine. Nous nous étions arrêtés à l'auberge de jeunesse de Šibenik. Le matin, encore allongé sur le lit du haut, j'entends un dialogue impliquant mon voisin du dessous. Le dialogue était en français et la voix a rapidement été identifiée. C'était bien Vladi et Claude qui étaient venus depuis Trieste sur ce littoral dalmate à vélo (ou en tandem ?) et se trouvaient bloqués pour des questions techniques. Là encore Vladi m'a étonné : non seulement je le trouvais à l'étranger alors que je pensais qu'il passait la plupart de ses vacances dans les

Alpes, en France, mais encore il voyageait à vélo tandis que je le croyais entièrement dédié à l'escalade et à la randonnée en montagne.

Rando à ski

La « coïncidence yougoslave » ne pouvait être due qu'au hasard et nous devions nous revoir. Ce que nous avons fait. Cette fois ce fut l'attrait partagé pour les activités de pleine nature qui nous rapprocha. Cela faisait des années que je rêvais de me mettre au ski de randonnée. Je ne pouvais tomber mieux. Nous avons convenu de réaliser une première randonnée commune en février 1979. Nous n'avions pas trop des 6 mois qui nous en séparait pour s'y préparer. Nous nous sommes donc revus assidûment notamment dans l'appartement des Ullis. Je me souviens de l'avertissement qui ornait la porte d'entrée priant le visiteur d'ôter ses chaussures, grôles, godasses, pompes... Et aussi de la musique de la guitare à Dadi. Vladi ne voulait rien laisser au hasard : préparation physique, étude



détaillée des trajets sur les cartes IGN au 1/25 000^e, calcul des dénivelés,.... Habitué, par formation universitaire, à travailler sur carte, j'étais impressionné (une fois encore) par son habileté à lire les cartes alpines.

La préparation des rations alimentaires pour obtenir le meilleur rapport calories / poids n'était pas moins minutieuse. Vladi pouvait aussi nous conseiller sur le choix des équipements de qualité (duvet de chez « Isard », un artisan de Montreuil, skis et matériel associé d'un magasin spécialisé près du square Montholon.

Sa participation active au club « montagne » FSGT de Saint Geneviève des Bois n'y était sans doute pas pour rien. Vladi était d'ailleurs très critique vis-à-vis du Club Alpin Français (CAF) et de leur état d'esprit élitiste. Au point de choisir plutôt des refuges qui n'étaient pas gérés par le CAF.

La randonnée - ma première - était si bien préparée que les difficultés météo (neige abondante à certains moments) ont été largement réduites. Le respect des horaires (départ à la nuit), le repérage régulier (d'autant plus fréquent que la visibilité se trouvait réduite) ont assuré le maximum de sécurité. Le plus grand risque que nous ayons couru, dans cette aventure à ski, fut au retour quand nous tombions de sommeil l'un et l'autre au volant.

Les conseils de Vladi n'étaient nullement lourds, pédants ou insistants : il avait cette autorité naturelle et cette patience pédagogique qui rassurait et puis Vladi accompagnait quand il y avait un passage difficile. Très vite, nous voyions dans les faits la pertinence de ses avis et les suivions de bon cœur.

Un autre trait fort de Vladi était sa curiosité scientifique insatiable : les formes de cristallisation de la neige, les grands ciels étoilés

comme la formation des chaînes de montagnes alpines. Ses questions logiques me laissaient parfois sans réponse satisfaisante.

Autres activités de plein-air

C'est une des caractéristiques du nouveau Vladi que j'ai redécouvert après 8 ans de relatif éloignement.

Un Vladi plus sûr de lui, libéré du contexte du lycée, sans doute ayant dépassé des problèmes familiaux, mûri et épanoui par une activité professionnelle qui le passionnait et une relation avec Claude fonctionnant bien, osant toutes formes d'activités physiques de plein-air. J'ai vite su qu'il se consacrait, en dehors de la « montagne » proprement dite, au kayak, à la nage en eaux vives et à la voile. Il s'y était mis sans avoir suivi le moindre stage. Claude et lui m'avaient raconté comment ils avaient loué un voilier à Hyères et qu'ils avaient navigué 3 ou 4 jours autour des îles du Levant. La seule formation de Vladi devait être la lecture d'un manuel de l'école de voile des Glénants.

Nous sommes à plusieurs reprises allés « grimper à Fontainebleau ». Ma maladresse et mes craintes étaient la plupart du temps vaincues par ses conseils précis, patients et confiants. Il parvenait ainsi, comme pour la randonnée, à force d'un subtil mélange d'attention à l'autre, de connaissance technique et de confiance, à produire le dépassement.

Ce fut également le cas lorsque nous avons descendu ensemble, à la nage avec palmes, la Durance entre la vague du Rabiou et le lac de Serre-Ponçon. J'en suis revenu couvert de bleus mais enchanté par cette nouvelle expérience.

DANIEL ET MARINETTE

À propos des pratiques du plein air qu'eux-mêmes ne pratiquaient pas.

Daniel :

Emmener des jeunes inexpérimentés en escalade, permettait de leur donner confiance en eux-mêmes par des découvertes concrètes.

Et quelles satisfactions quand ils atteignent le sommet d'une falaise!

Il avait fait faire 30 mètres d'à pic (la Voie du Miroir) à Serge qui était revenu fatigué mais heureux !

Claude:

Cette démarche qu'il avait pour le plein air, c'était aussi un peu la démarche qu'il avait en classe, « On est capable d'y goûter, d'apprendre » en montagne.

Daniel:

Francis et lui étaient très complémentaires, Francis, l'habitué, avec sa parfaite connaissance des massifs avoisinants. Vladi, lui, était un « fonceur calculé », tandis que l'un comme l'autre avaient une connaissance des risques à éviter, la météo étant surveillée de près. Ils étaient complémentaires avec une approche différente de la montagne. Ils racontent la montagne de façon différente !

Avec ses frères et ses amis il partait en course tous tranquilles: Vladi était là avec ses préparations minutieuses. Il proposait, assurait, accompagnait.

C'était vraiment le Grand Frère, surtout pour les plus jeunes. Avec les aînés, ses relations étaient plus dans l'échange fraternel. Olivier et Lucas plus jeunes, ne sont pas aussi assurés, mais ils le deviennent. Il leur reste à acquérir des expériences !

Ses frères et sœurs n'ont pas encore les mêmes connaissances de la montagne que Vladi. Pour eux Vladi ressemblait à un idéal, c'était le grand frère et ils avaient toute confiance en lui. Il représentait une assurance, une exigence, une sécurité.

Chantal:

Je me souviens avec quelle ténacité, il voulait m'entraîner en montagne, moi sa mère déjà âgée – on ne commence pas à cet âge ! – il voulait me convaincre des plaisirs que l'on peut avoir. « Ce serait dommage qu'elle n'en profite pas ! » disait-il! Pourtant je l'ai embêté, j'avais peur, vous aussi du reste. Mais il prenait plaisir à nous entraîner. Et on revenait très contentes! Sans lui on n'aurait jamais découvert ça, il nous donnait confiance ...

Claude:

Quand on partait faire une course en montagne on partait tranquille, il nous laissait chercher notre itinéraire, mais il était là, en cas de problème on savait qu'il était là ! Vladi préparait avec eux les courses de ses jeunes frères. Il leur manque maintenant. Lucas et Olivier eux récupèrent de par les stages qu'ils font pour leur future profession: ils ont eu la chance de pouvoir s'entraîner plus jeunes.

Daniel se souvient des voyages que Vladi entreprenait de la région parisienne à Serre Buzard, où il venait avec tant de plaisir. C'est avec un de ses frères qu'il est allé à vélo à Chambéry un soir, pour en revenir au petit matin, avec la pièce qui lui manquait.

Leur temps libre, à Claude et à Vladi, ils voulaient le vivre intensément. Se faire plaisir à faire des choses ensemble: c'était aussi du temps pour se retrouver.

SOUVENIRS ÉVOQUÉS PAR JEAN-MARC, CHANTAL ET PALOMA :

Pendant l'hiver, nous faisons des randos avec Vladi. Parce que pendant l'été, ils construisaient le chalet.

Avec Vladi et Claude, nous avons fait une rando à skis en Vésubie, pendant une semaine.

Chantal:

Et Claude avait eu des lèvres énormes, tellement elles avaient été brûlées par le soleil !

Paloma:

Elle avait fait un œdème, une allergie au soleil.

Jean-Marc:

N'ayant pu faire l'itinéraire prévu en raison du mauvais temps, nous n'avons randonné à skis que 5/6 jours. Nous avons ainsi fait une boucle! En partant de l'Argentière la Bessée, puis Freyssinières, nous étions montés et avons rejoint les sommets d'Orcières Merlette. Pour finir, nous étions revenus à Serre Busard par le col du Couleau.

Chantal:

La fin avait été très pénible : il avait fallu porter les skis, marcher avec les grosses chaussures de ski...alors que le soleil tapait déjà bien !

Jean-Marc:

...depuis la cascade de la Pisse, nous avons marché à pied sur le chemin.

L'un de nous avait fini en chaussettes !!!

Chantal:

Mais Vladi était rassurant, quand on avait les jetons ! Je l'ai fait marcher sur la tête, honnêtement, parce que lorsque j'avais les jetons, aussi bien à skis qu'en escalade, il me poussait : « Si, si tu peux y arriver en tête, tu vas y arriver ! ». Mouais....

Jean-Marc:

Une des premières rando à skis que j'ai faite (la toute première, c'était avec Paloma, une toute petite balade au col de l'Eychauda, au-dessus de Monetier les Bains) avec Vladi, un week-end, nous étions allés à Courchevel, nous étions partis vers les lacs Merlet...

Chantal:

Et nous étions arrivés le soir, à un refuge où nous devions dormir. On ne le trouvait pas parce qu'il était enfoui sous la neige.

Jean-Marc:

Il avait fallu creuser pour pouvoir y rentrer.

Chantal:

Et quand on a fini par réussir à y entrer, on a trouvé du bois dans le poêle, des bougies et la boîte d'allumettes sur la table : il n'y avait plus qu'à craquer l'allumette ! J'ai trouvé cet accueil tellement remarquable. Tu n'y étais pas, Paloma ?



Paloma:

Non, j'étais enceinte !

Chantal:

Depuis la région parisienne, nous avons fait tout le trajet en voiture, avec la Coccinelle. Aller et retour pendant le week-end seul, c'était un peu fou !

Jean-Marc:

C'était une des premières rando à skis.

Nous avons loué des skis de rando.

Comme fixation, sur les côtés ils avaient des étriers, ce qui était très dangereux parce que ça bloque complètement le pied, il n'était pas possible de déchausser latéralement.

Evidemment, il n'y avait pas d'ARVA et dès qu'il y avait une zone avalancheuse, par exemple, une combe dans laquelle il y avait un risque de coulée, Vladi passait devant, nous faisait attendre et laissait trainer derrière lui, environ 25 mètres de cordelette rouge. Au cas où il aurait déclenché une avalanche, il y avait une chance qu'une partie de la cordelette rouge reste visible, ce qui aurait permis de le retrouver dans l'avalanche.



On n'y connaissait pas grand-chose, mais il avait bouquiné là-dessus et il s'inspirait de l'expérience des autres.

Ce week-end-là, Vladi avait été furieux. On parlait de Courchevel par une vallée et, dans la station, Giscard d'Estaing, le président de la république du moment skiait. On avait eu quelques difficultés à pouvoir s'échapper...et donc c'était déjà compliqué!!!

Vladi, furieux disait : « Mais enfin, la montagne appartient à tout le monde !!! »

Chantal:

Nous étions partis en peau de phoque, dès le bas de la station, au milieu des remontées mécaniques.

Jean-Marc:

Un été, en septembre, avec Paloma, nous étions partis avec lui à Monétier les bains.

Paloma:

Nous n'étions pas restés longtemps avec lui, nous étions allés à Venise, en stop.

Jean-Marc:

Il faisait mauvais temps. Lui était resté tout seul. Il était monté faire des randos dans les Cerces, en passant de refuge en refuge. On l'avait rejoint à notre retour de Venise.

Quand il nous avait raconté ce qu'il avait fait seul, dans la vallée de la Clarée et dans les Cerces, avec des endroits où il y avait entre 30 et 50 centimètres de neige fraîche, nous avons trouvé cela pas très prudent. Lui, disait que ça ne présentait pas de grands risques.

Chantal:

Oui, ce n'était pas bien, ça... Il avait une telle soif, une telle boulimie de sports dans la nature et dans la montagne...

Jean-Marc:

Après il avait rejoint son copain, Michel Chauve, dans les Dolomites.



Chantal:

L'année suivante, ça a été terrible, Michel est mort en montagne, il a reçu une pierre qui s'était détachée dans un couloir étroit. J'avoue qu'à ce moment-là, j'avais été terrorisée !

Et Vladi très malheureux : ses réflexions et recherches quant à la sécurité en montagne datent de cette épreuve à laquelle il avait échappé.

Quelques années ont passé:

Jean-Marc:

Nous étions partis à quatre - Olivier, Vania, Youri et moi-même - grimper près des tenailles de Montbrison, au-dessus de l'Argentière. Olivier s'était tapé le tibia sur un rocher, il était entaillé presque jusqu'à l'os et il est à moitié tombé dans les pommes.

Il était devant avec Youri. Je suis monté rapidement pour les rejoindre et quand je suis arrivé là-haut, Youri est à son tour plus ou moins tombé dans les pommes...

Chantal:

Ah, mais ces deux-là sont champions, pour ça!

Jean-Marc:

Donc j'ai dit à Vania de ne pas bouger, je me suis assuré, j'ai sorti une gourde d'eau et j'ai arrosé un peu les deux pour qu'ils reviennent à eux. Vania, qui était resté en bas, ne comprenait pas pourquoi les cordées de devant n'avançaient plus! Il n'avait même pas pu s'engager dans la voie ! Finalement, on est tous redescendus en rappel, c'était plus prudent.



Claude suivie par des compagnons
de cordée et par Vladi



Vania assure Vladi



Il est intéressant de savoir que Moucha (grand-mère maternelle de Vladi) était au Club Alpin Français. On a retrouvé sa carte d'adhérente. Elle a fait quelques balades à ski dans les années 1920. Déjà, elle avait le goût de la montagne.



Après, pendant la guerre, avec elle, nous avions des skis en bois pour nous déplacer vers les fermes de montagne à la recherche de ravitaillement pour les clandestins de passage chez nous.

Il faisait très froid et la burle élevait des con gères de deux ou trois mètres qu'il fallait contourner, avec nos galoches et nos skis en bois ! Notre mère était notre seule initiatrice dans cette période où les « sports d'hiver » n'étaient qu'histoires insolites.

La Gabelle d'Argentan
le 15/11/1915
Société des Montagnards
Arnaud-Christine de
Champagnat -

CLAUDE ET VLADI: UN BONHEUR PARTAGÉ ET DES PROJETS

AU COURS D'UN ÉCHANGE AVEC FRANCIS, CLAUDE ÉVOQUE SES JEUNES GARÇONS :



Claude:

Durant mon accouchement, (pour la naissance de Volodia) Vladi était là présent du début jusqu'à la fin, il était vivant en moi, c'était quelque chose d'extraordinaire.

Mon accouchement a été une réussite, mon enfant est bien né, grâce à ceux qui m'entouraient.

C'était la volonté de Vladi, que ce soit une réussite: je l'ai vécu avec Vladi comme on aurait vécu une épreuve sportive, avec des efforts physiques parfois intenses.

C'est inimaginable, la force que j'ai ressentie en moi pour que notre enfant naisse bien, et Volodia est bien né!

En fait, c'est comme si Vladi m'accompagnait partout.

Claude à propos de Loïc :

Il est trop jeune pour comprendre: il nous fait confiance par des retenues lorsqu'il questionne.

Il sait que son papa a été tué, mais on ne lui a pas dit où il est maintenant... Questions retenues de Loïc...



Est-ce pour lui-même une sécurité?

« Il n'est plus vivant, mon papa, je ne peux plus le voir, il ne peut plus faire de ski... »

Loïc parle volontiers de Vladi, toujours en termes positifs... Il a des souvenirs forts. C'est Vladi qui l'amenait à l'école, ils déjeunaient et allaient à la bibliothèque ensemble « avec son garçon! » Son Papa lui racontait des histoires!

« Moi, je ne suis pas triste » disait Loïc, parce que parler de son Papa, c'est évoquer des souvenirs heureux.

Un soir, Claude et Loïc sont en tête à tête pour dîner: « Tu es triste Maman? » Il sent les choses intensément et les verbalise. On lui a dit qu'on est content de faire des choses heureuses avec lui, malgré notre tristesse.

Loïc se montre attentionné envers sa Maman et son petit frère. En promenade il lui demande « Ça va Maman ? Je te donne la main ? »

Il veut la protéger, l'aider, avec de touchantes attentions. En l'absence du père, cherche-t-il à le remplacer aussi, auprès de la mère?



Un jour, Loïc "perd" de vue sa Maman! Et la panique l'envahit.

Au retour de Claude, Loïc éclate en sanglots:

« Je veux mon Papa, où est mon Papa? » Et le soir au coucher, une grande peur l'étreint: « T'es pas morte Maman » en serrant Claude.

Il est indispensable qu'il puisse dire ce qu'il a sur le cœur.



La venue de ce petit frère, est quelque chose de très important: pour lui, « c'est Son petit frère! » et ça se passe très bien.

Je crois qu'on a fait aussi un choix en étant tous à l'écoute.

On fait très attention d'être disponible pour Loïc. J'ai choisi de ne pas allaiter Volodia pour être là quand Loïc en a besoin. Parce qu'il a des manques auxquels il me faut pallier. Ainsi je fais en sorte d'être disponible pour les deux. Volodia, pour le moment, il ne lui manque rien, le problème du père se posera plus tard.



Loïc est très gentil avec Volodia, il vient souvent le voir, il est attentif ! Et nous essayons tous d'être très présent auprès de lui, très exigeant comme l'aurait été Vladi.

On parle de Vladi et il en parle aussi. On ne cherche pas à taire les souvenirs, au contraire. Notre démarche d'aller voir ceux qui l'ont connu, c'est pour que plus tard, ils aient des références. Loïc s'identifiait beaucoup à Vladi, et pour un petit bonhomme de trois ans, ne plus avoir ce référent c'est très complexe pour lui.

Loïc aurait cherché, semble-t-il, à remplacer Vladi auprès de son petit frère.

On lui a expliqué que « lui, comme Volodia, seraient toujours les garçons de Vladi et de Claude ».





Chantal :

A Orsay, nous vivons une vie communautaire, Claude et ses garçons en bas de la maison de La Troche, nous autres en haut, avec de vraies indépendances. On a le choix : selon les attentes, les demandes, on ajuste ! Il y a toujours quelqu'un de disponible !
Après l'épreuve de la disparition de Vladi, jamais plus rien ne sera comme avant...
Il nous arrive de rire, pourtant la rupture est complète, c'est terrible...

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter, c'est le contraire. C'est comme si j'avais des raisons de faire davantage et mieux. Avec plus de distance, plus d'insistance. Les efforts ne me coûtent pas autant qu'avant. Ça permet de relativiser tant et tant d'évènements, au plan personnel comme au plan professionnel ! Je dois beaucoup à Vladi : il m'a appris le goût des loisirs actifs alors que les nécessités m'écrasaient quelque peu, appris à reprendre mon souffle pour mieux agir. Maintenant les autres, ses frères et sœurs sont là pour prendre le relais.

Vladi a impulsé une démarche d'efforts heureux en particulier dans les activités de plein-air, ils lui en savent gré !
Cet été, Serre-Busard sera plein de gamins, pour y partager de petits bonheurs !

Claude :

Au-delà des photos, ces paroles sont importantes pour eux. Plus tard on y retrouvera un peu de la force et de la cohérence que Vladi manifestait.

Des collègues :

Son Loïc, aura-t-il des souvenirs de son père ? Vladi était un repère, avec ses défauts et ses qualités, toujours disponible pour offrir du possible, en rien figé. «Pour moi, dit l'un, sa soif de vivre à fond, de vouloir profiter de tout et tout comptait : c'était quelque peu déroutant !

...IL ÉTAIT UN PÈRE HEUREUX DE L'ÊTRE. »



DANIEL ET MARINETTE, EN CONVERSATION AVEC CLAUDE ET CHANTAL À CŒUR OUVERT :

Daniel :

C'est dur d'en parler, c'était un gars généreux, c'est dommage que l'on ne l'ait pas connu plus tôt!

Claude :

Vladi avait beaucoup d'estime pour vous, il ne savait pas trop comment le montrer, ça passe par des petites choses.

Daniel :

On a maintenant plein de regrets ...

Chantal :

Et quels regrets ! J'avais l'impression que mes enfants seraient éternels...

Claude :

Ça a été très dur pour nous d'arriver dans ces pierres, dans ces murs, avec cette montagne...mais c'est tellement important que mes enfants soient heureux dans cette maison.

On était très heureux à Serre Buzard. A la Toussaint, on était tous les deux, il y avait de la neige. Il partait de bonne heure vers Clotinaïlle, il revenait vers 10 heures, content d'avoir fait ce qu'il venait de faire et il me disait : « Ma Claude, qu'est-ce qu'on est heureux ici, qu'est-ce qu'on est bien. » Il était heureux d'avoir fait son tour en montagne, il était heureux de me voir moi, d'être là tranquillement avec mon bébé dans le ventre, sur la terrasse, de voir son fils qui jouait dans la neige !

Notre grande joie, c'est qu'en venant dans le Rhône on se rapprochait des Alpes, on espérait se rapprocher de Grenoble, des grandes montagnes. On avait des projets, des tas de projets. On avait dans nos mains ce qu'il fallait pour construire de nos mains quelque chose de solide à tous les niveaux, professionnel, familial.

Daniel :

Vous étiez si liés !

Chantal :

Avec cette volonté d'être heureux pour soi et pour les autres! Pour savoir ce que les gens souhaitent, il faut connaître le goût du bonheur. Quand on ne connaît que la pénibilité du travail, il est difficile de comprendre les aspirations de ceux qui cherchent à vivre quelque chose de plus...des loisirs.

Claude :

Pour moi, tu vois il y a quelque chose de très très important : c'est que je ne veux plus passer à côté des petites choses qui font qu'on a envie de se voir, de discuter, ça fait plaisir. Eh bien, il ne faut pas se les refuser, il faut vraiment prendre le temps de goûter au bonheur. Parce que j'y ai goûté au bonheur, j'ai eu un bonheur d'être avec lui, d'avoir créé avec lui. Je crois que ce sont ces toute petites choses - pas énormes - mais, tout ça assemblé, on arrive à...



C'est toute une façon de concevoir la vie de façon intense, il ne faut pas laisser passer les choses.

Je comprends mieux sa façon de faire. Par exemple, quand il partait faire du canoë ou de la montagne, de l'escalade, il se faisait plaisir. J'avais parfois du mal à comprendre son élan de vouloir vivre au maximum. Parfois je me disais mais mince, ça m'affolait.

Et je me rends compte maintenant, que finalement je suis sortie d'un petit cocon familial. Je n'ai pas eu à me bagarrer, à lutter, tout m'arrivait sur un plateau doré.

Ce goût du bonheur, ce goût de faire des choses, de les vivre à fond, c'est lui qui me l'a donné. Parce qu'il avait dû vivre des choses pas faciles, il a fallu qu'il se batte, qu'il résolve des tas de problèmes.

Et c'est cette volonté de s'en sortir, cette volonté de vivre, qui fait, ce que j'appelais, une boulimie d'activités. Il voulait tout à la fois, mais pas n'importe comment non plus, en vivant à fond une activité, comme son travail. Ça me donnait le vertige. Il voulait sentir le bonheur qu'il voulait me faire passer.



Chantal :

C'est vrai que durant son enfance, il a pu goûter à des choses fortes et en même temps en être privé. Il ne voulait vraiment pas que la vie ne soit que « le dur travail » vécu par moi pour qu'on s'en tire. Et aussi de voir son père malade, suite à des surmenages ! Vladi ne voulait pas vivre qu'en travaillant : il voulait construire du bonheur. Je lui dois beaucoup: je me battais pour le bonheur de mes enfants. Je me battais tellement, que je finissais par avoir des œillères: je tournais au maximum de ce que je pouvais faire.

Notre génération à force de travail a réussi à vivre mieux, plus confortablement. Mais la pierre angulaire de ces améliorations c'était le travail, le travail nécessaire. Or la nouvelle génération nous montre que le travail est nécessaire, mais que ce n'est pas suffisant. Les loisirs, ces temps pour soi, il faut pouvoir les bien vivre. Vladi de par son expérience personnelle l'avait compris et il le vivait très fort ! Vladi a été le premier à impulser cette démarche.

Claude :

Je crois que ce qui était très chouette de ce que l'on vivait ensemble,

c'est que nous avions un travail qui nous plaisait énormément. Dans lequel on se rencontrait, on avait un terrain d'entente au niveau éducatif, professionnel, on se complétait. Il m'apportait énormément, il m'aidait.

Chantal :

Tu lui apportais aussi beaucoup.

Claude :

Oui, il m'a aidé à me consolider. Ce temps libre de vacances que l'on avait, nous permettait de le vivre avec intensité, en s'en donnant les moyens. On louant un bateau en mer, en faisant du ski: on se faisait plaisir à faire des choses ensemble. Ça, c'est très important !

Marinette :

Tout le monde ne l'a pas, ce temps !

Claude :

Nous pouvions faire des choses différentes, l'un et l'autre, nous n'avions pas les mêmes besoins. Et on se retrouvait mieux encore, parce qu'on avait pu vivre des choses différentes et d'autres ensemble.

Chantal :

Tu disais Claude, que Vladi t'a beaucoup apporté mais je crois que tu lui as aussi énormément apporté. Vladi avait eu à se battre, mais il ne savait pas trop s'exprimer, il ne savait pas dire les choses telles qu'il les ressentait. Il était davantage capable « de faire que de dire ». Il savait faire passer ce qu'il vivait concrètement avec les gens, au travers de réalisations. Tu lui as apporté une progression !

Claude :

Je me rappelle que tu m'aies dit d'être très vigilante, vu nos différences: « Vos différences vous ont enrichis, mais aussi créé de sérieuses difficultés. »

Bien sûr, il a fallu faire avec ces différences, les accepter et puis mieux se retrouver en faisant des concessions. C'est sûr que le bonheur n'est pas tombé tout cuit. Quand on s'est connu on était très différent. Lui était très foncé, aussi bourru, je pouvais le regretter

mais c'était sa vie qui l'avait fait comme ça! Moi je lui donnais une image... et puis souvent je le charriais en lui disant tu es bien l'ours des cavernes !

Je crois vraiment que le bonheur se construit!

Chantal :

Vladi était tellement heureux de construire son bonheur avec toi, Claude: il en devenait hésitant, incertain parfois? Je craignais que Claude passe à la moulinette, quand il vous emmenait dans des courses au-delà de votre niveau. Ce n'était pas pour vous embêter mais pour partager avec vous quelque chose de fort...

Daniel :

Tout ça prouve une complicité.

Claude :

Ce n'était pas évident, mais on avait la volonté de construire ensemble. C'est comme dans tout couple. On se donne les moyens de dépasser les difficultés, si l'on est capable d'en parler, d'en discuter et de trouver une solution ensemble.

Chantal :

Tu l'as aidé à parler, toi tu parlais plus facilement. De fait, j'ai toujours parlé avec toi plus spontanément qu'avec Vladi. Tu l'as beaucoup aidé à parler.

J'étais rentrée de chez vous en février 84, ravie. Je me disais, ça y est, ils ont acquis une maturité, un équilibre. Vous en aviez conscience. Vladi disait « On connaît un certain bonheur et on en est presque gêné par rapport aux autres ! »

Claude :

Je me souviens que Vladi, à St-Pierre, me disait : «Ma Claude, on a réussi beaucoup de choses, on va faire un bateau, on arrivera tôt ou tard à aller à Grenoble pour construire, on a un fils chouette, on en a un deuxième en route ! »

Il m'a dit avant cet accident stupide : « Je suis heureux, est ce que c'est possible? » Il sentait son bonheur. On doit être privilégiés! On avait tous les deux un travail épanouissant, on entreprenait.

Lorsque Vladi étudiait pour devenir conseiller pédagogique sportif, il

s'en donnait les moyens, il m'a toujours sidérée. Il avait une ténacité au travail, quand il se donnait un objectif : «A telle date, il faut que je réussisse mon examen». Le soir, il travaillait jusqu'à minuit/une heure avec son magnétophone, ses bouquins. Il révisait et parfois il critiquait. Je me souviens, j'étais allongée, je bouquinais dans mon coin et il me lisait une phrase avec laquelle il n'était pas d'accord: on en discutait et il me demandait ce que j'en pensais. C'était toujours un travail très intelligent.

Chantal :

Un travail en profondeur, parce que je vois ses frères et sœurs qui sont en train de passer des épreuves semblables. Ils ont retrouvé les documents sur lesquels Vladi travaillait ces derniers temps. Ils les ont récupérés et ils sont stupéfaits de voir comment il travaillait. Il était très organisé.

Claude :

Son calepin était rempli de choses à faire jusqu'à cet été. Ça me faisait sourire et je lui disais : « Enfin, bon sang ! Si jamais je te chipe ton calepin, qu'est-ce que tu feras ? ». On en rigolait parce qu'il était devenu méticuleux et pourtant, quand on s'est connu, son bazar dans son armoire !!!

Quand il avait des désaccords à propos de ce qu'il lisait sur le sport, il avait besoin d'en parler avec Lucas, ou Olivier, ou Laetitia.

Chantal :

Vladi avait une expérience de dix ans d'enseignement. Il avait ainsi un apport certain pour les autres, surtout en pédagogie. Il souhaitait que nous ayons d'avantage d'échanges pour bénéficier de nos expériences et de nos réflexions, vu les contenus de ma propre profession.

Il nous disait toujours : « C'est si peu de choses ». Mais en allant dans sa classe, on a vu comment il menait son travail, c'était parfaitement réfléchi. Evidemment, ça paraît insignifiant, comme les petits bonheurs du quotidien, mais ...

Claude :

J'ai toujours été étonnée de voir tout ce qu'il mettait en route et qu'il arrivait à faire...

Il était très rigoureux avec Loïc: il aimait beaucoup son garçon.



Il était très attentif et exigeant, plus que moi, plus clair que moi aussi. Je me souviens à table, Loïc tâta le terrain pour savoir ce qu'il devait manger ou laisser de côté. Pour Vladi c'était clair, net, ou tu manges ce qui est sur ton assiette ou tu sors de table et je mets ton assiette au frigo pour que tu le manges tout à l'heure.

C'était très sécurisant pour Loïc d'avoir de telles exigences. Vladi ne disait pas n'importe quoi à Loïc. Ce qu'il lui disait, c'était réfléchi. Il le mettait en garde contre les conséquences que ses attitudes pouvaient avoir, en fonction du choix de Loïc de faire ou de ne pas faire. Vladi allait jusqu'au bout. Je crois qu'il avait tout à fait raison, parce que Loïc savait où il en était.

Vladi le considérait à part entière en lui expliquant les choses, le pourquoi, le comment, jamais il le bêtifiait. Des exigences bien comprises, pas une autorité absolue...



Ils faisaient beaucoup de choses ensemble. Vladi prenait Loïc sur ses épaules, il l'emmenait chercher le bois pour faire le garage. Loïc savait pourquoi ils allaient acheter le bois et pour quoi faire: ils en avaient discuté avant. Loïc voulait un ascenseur... des choses précises !

Loïc a vécu une expérience très riche avec Vladi et comme nous réfléchissions à la pédagogie pour nos élèves, on réfléchissait à la pédagogie pour notre gosse. Ça nous importait qu'il ait une personnalité bien construite, épanouie, et qu'il puisse vivre des choses heureuses, c'était notre souci. Avec Vladi, il vivait des choses très fortes.

Ce n'est pas facile maintenant pour moi.

Chantal :

Loïc a tendance à demander toujours plus à Claude, et en même temps elle a tendance à être doublement exigeante, pour être sûre de ne pas faillir en ce qui lui paraît le plus juste.

Claude :

Ce qui est aussi très salutaire, c'est que je puisse vivre dans une communauté, où l'on tient compte de tous les éléments qui posent problème, ce qui fait que je ne me trouve pas toute seule face à Loïc, parce que seule ça doit être terrible !



Chantal :

J'ai élevé mes huit enfants, mais je pense qu'il est plus difficile d'élever seule un ou deux enfants que huit. Parce qu'il y a alors une communauté qui s'autogère.

Quand Claude a besoin d'un relais elle sait où le trouver.

Daniel :

Loïc, il a le reflet de son père : à 3 ans $\frac{1}{2}$, on comprend beaucoup de choses.

Chantal :

On ne peut pas imaginer ce que Vladi aurait fait dans diverses circonstances. C'est à nous d'inventer des solutions en cohérence. On ne peut en aucun cas le remplacer. On peut aménager, compenser en fonction de ce que Claude souhaite.

On dit que personne n'est irremplaçable. Je ne le pense pas. On est, chacun et tous, irremplaçables.

Vladi est irremplaçable, s'il était là nos vies seraient différentes.

On ne peut pas imaginer ce qu'il aurait fait. Il avait une personnalité, chacun a sa personnalité, chacun est une personne unique!

Faire le deuil de Vladi ? souffle Claude, Vladi fait partie de moi. J'ai envie de vivre, de construire du bonheur. Je veux connaître d'autres bonheurs, parce qu'il m'a fait goûter le bonheur. C'est une volonté.

Avant de se quitter, Daniel :

De toute manière, quoique vous ayez besoin, tu m'appelles :

pour faire la tranchée ...

Monique De Dominici:

J'étais amie avec Chantal et mes deux enfants avaient à peu près le même âge que ses aînés.

Peu après qu'ils aient quitté la maison, j'ai su que Vladi et Claude cherchaient une chambre.

C'est ainsi qu'ils ont passé quelques mois dans ma maison à Orsay, au début de la grossesse de Claude.

À l'époque je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer de jeunes couples désireux de créer une famille sans tomber dans les pièges du mariage. Non seulement en cas de séparation comme je le pensais, mais surtout pour se mettre en situation d'inventer leur vie chaque jour, pour être plus créatifs dans la relation, de poser les problèmes ensemble au fur et à mesure qu'ils se présenteraient et ainsi d'éviter de tomber dans la routine des rôles convenus « puisque de toutes façons nous sommes mariés » ! ...

Alors qu'à l'époque cette façon de concevoir la vie en couple était nouvelle et pas du tout banalisée comme elle l'est aujourd'hui. J'ai beaucoup admiré leur maturité, leur sagesse, ils avaient tout ce qu'il fallait pour réussir ...

SEPT MARS 1984

Ce jour-là Vladi avait joué le diable rouge lors du carnaval dans son école.
A vélo, il était allé s'entraîner au judo. Il rentrait embrasser les siens, puis préparer une nouvelle journée...

*Ce sont ses frères et sœurs, à ski
dans le soleil, le vent et la neige
qui ont dispersé les cendres de Vladi
aux flancs de la montagne
qui surplombe la vallée de la Durance et les vagues du Rabiou
et dont la cime blanche domine le hameau de Serre Buzard
tandis que nous jouions avec les enfants
devant le chalet construit de ses mains
pour être le point d'ancrage du bonheur
qu'il voulait bâtir, avec les siens
et avec tous ceux qui savaient le partager.*



*Vladi a été victime d'un chauffeur en état d'ivresse
le 7 mars 1984 à l'âge de 30 ans.*

*C'est à plus de justice et aux respects des différences
c'est à un mieux vivre, inventé au pas à pas
qu'il œuvrait quotidiennement
avec opiniâtreté et discrétion
auprès des enfants de l'école qui apprenaient de lui le goût de l'effort heureux
auprès de ses amis avec lesquels il partageait les plaisirs et la rudesse de la pleine nature
auprès des camarades dont il partageait les exigences et les luttes.
auprès de ceux qu'il affectionnait
avec une tendresse et une espérance particulières.*

Nous, ce sont :

*Claude, sa compagne ; Loïc son petit gars ;
Volodia qui viendra au monde au mois de Mai*

*Chantal qui a tant été soutenue par lui
Paloma, Jean-Marc, Yacine, Djamilia, Natacha
Olivier, Dominique, Elsa, Nadjeida
Fred, Christine
Laetitia, Lucas, Vania, Youri.*

*Avec le soutien et l'affection de
Moucha, Papou et les familles de leurs enfants
Louissette, Roger et les familles de leurs enfants
Georges, ses frères et sœurs et leurs familles.*

*Avec l'amitié et la solidarité
de tous ses Camarades et Amis(es)*

Les Familles :

*Meignan
31, rue de la Corniche
91400 ORSAY*

*Labot
14, rue St-Exupéry
91 VAUHALLAN*

*C'est cette œuvre de chaque jour
entreprise dans la joie de vivre
que nous continuerons, avec vous,
forts d'une détermination égale à notre peine
forts d'une inoubliable reconnaissance
pour cette volonté et cet espoir de bonheur
dont sa vie est, pour nous, le témoignage vivant.*

Quelques extraits de lettres écrites à la demande de l'avocat de la famille de Vladi, pour le procès du chauffeur de car, qui l'a tué.
 Le chauffeur conduisait avec une alcoolémie à 2,40 gr. Celui-ci était connu pour être un alcoolique chronique.
 « Ça devait arriver », ont dit des passagers habituels de ce trajet !!!
 Son permis de conduire lui a été retiré pour 18 mois, seulement !

Monique, une des sœurs de Claude :

...Rien ne peut réparer la disparition de Vladi, parce que la vie n'a pas de prix. Et Vladi avait su donner à la sienne une dimension peu commune. Avec Claude sa compagne, son petit père Loïc et dans l'attente d'un deuxième enfant, il bâtissait son bonheur jour après jour patiemment, avec la même force et la même énergie qu'il menait son combat pour la vie, celle qui doit conduire à l'épanouissement de la personne humaine. Son engagement sincère, son sens aigu des responsabilités familiales et professionnelles, son militantisme jamais outrancier de par sa tolérance, en faisait un lutteur soucieux du respect d'autrui, de la défense des droits de l'homme, du droit au travail, combattant concrètement et avec pédagogie pour l'égalité des chances à l'école et pour une meilleure justice sociale...

Hélène (Moucha), grand-mère maternelle de Vladi :

Très douloureusement indignée de la disparition de l'aîné de mes petits-enfants, par la négligence et l'irresponsabilité de trop d'hommes...Vladi est une grande perte pour la Société et pour sa famille. Il était un excellent éducateur et pédagogue, tant dans sa profession exemplaire, que parmi ses amis. Et surtout un soutien, un guide, un exemple, auprès de ses frères et sœurs en l'absence de leur père malade. Marchant la main dans la main avec sa mère dont il partageait les soucis, il laisse celle-ci blessée au plus profond d'elle-même. Derrière Vladi, une jeune veuve frappée en plein bonheur. Seule pour élever deux jeunes enfants, dont le dernier est entré dans la vie quand son père perdait la sienne, il ne l'aura jamais connu !
 Pas de drame plus complet, plus douloureux !

Louissette, la mère de Claude :

...Le jour où Loïc et Volodia seront en âge de comprendre, ils éprouveront certainement une grande fierté mais aussi une grande amertume et révolte quant aux causes de l'accident...Vladi a payé de sa vie. C'est une faute impardonnable... Nous avons tous une part de responsabilité: il est grand temps de prendre conscience...afin que les assassins de la route n'existent plus ! Cela devient un fléau... Ce message sera mon témoignage le jour du procès. La vie sacrifiée d'un homme n'a pas de prix.

Christophe et Cornélie, deux jeunes amis passionnés de plein air :

C'est sans doute dans l'espoir de retrouver un peu Vladi que nous sommes partis seuls faire une randonnée à ski... Si c'était inconscient au départ, cela s'est avéré de plus en plus évident... Chaque sensation qu'il savait si bien apprécier et nous faire partager nous évoquait sa présence.

Vladi et Claude, c'était aussi des projets de voyage sur un voilier dont nous discutons des journées entières... Vladi profitait pleinement de la vie au travers d'activités de plein air vécues avec passion et réflexions, avec un refus obstiné du risque inutile et une volonté extraordinaire de faire partager... Vladi restera pour nous le symbole de la passion de vivre.

«Dédette» une proche grand-mère :

C'était l'aîné, le premier maillon d'une chaîne de solidarité et d'amour. Il se respectait, il respectait les autres. C'était son regard à la fois si tendre, honnête et un peu naïf...

J'ai découvert avec étonnement un homme aussi à l'aise sur un rocher, que dans une rivière, devant une pâte à tarte ou avec un enfant à qui

il donnait le biberon.

J'ai découvert comment il laissait à ses frères et sœurs plus jeunes, à ses amis, la possibilité de s'exprimer sans faire peser sur eux son expérience.

Mais comment aussi il était toujours prêt à aider à la réalisation de ce qu'ils avaient entrepris.

Pour moi, Vladi c'est un regard échangé avec Claude à Serre Buzard, au milieu des autres. Ils étaient tous les deux d'une grande tendresse...

Vladi, c'était celui qui, au milieu de tout le monde, taillait du bois pour faire des jouets aux enfants... Je sentais qu'il m'acceptait comme j'étais, et j'avais l'impression de faire sortir ce qu'il y avait de mieux en moi, je pouvais être vraie.

Il faisait un tout avec sa famille, tout en étant lui-même.

Dans ses yeux il y avait de l'espoir : il aimait la vie et nous la faisait aimer.

Fatima, une lycéenne amie de Vladi et de ses proches :

C'est auprès de toi [Chantal], de Vladi que j'ai appris ce qu'était l'amitié sans frontière, moi l'étrangère, la solidarité construite pied à pied, la dignité gagnée par l'effort.

Paradoxalement j'ai appris à aimer mon pays, mon peuple, auprès de vous... Moi qui étais une émigrée algérienne dans un environnement où l'on est souvent rejeté, méprisé.

J'ai appris à être fière de ce que j'étais, à défendre mon droit à la dignité et à la différence.

Vladi était tout entier de ce combat avec sa sensibilité.

A mobylette il avait eu un accident : il s'était fait renverser, mais avant de perdre connaissance il avait eu le temps de voir que c'était un nord-africain qui conduisait. Vladi a dit: «Ce n'est pas de sa faute, c'est de la mienne », tellement il savait... que les gens condamneraient le chauffeur à cause de sa tête !

La dernière fois que je l'ai rencontré, nous avons discuté de méthodes pédagogiques de l'enseignement des mathématiques et de l'expérience qu'il tentait auprès d'enfants d'émigrés : il savait trop bien, que pour ces enfants marginalisés, il s'agissait d'un gage pour leur avenir...

Louise, que Vladi a connue au lycée de Vilgénis :

Nous étions délégués de classe et délégués au conseil d'administration. Vladi était de ceux pour qui le travail scolaire ne représentait pas toute la vie. Il y avait aussi tout ce qui peut l'enrichir à partir de choix personnels: la musique, le théâtre, le sport, les rencontres, les discussions, les échanges avec les autres...

Le père de Louise :

Ce que tu demandes est simple et difficile. Simple: Vladi est ce garçon solide et direct, le camarade de mes aînés. Difficile d'exprimer son courage, sa croyance dans les vertus du travail, la manière directe d'attaquer les problèmes que la vie lui présentait. D'harmoniser ses idées et sa façon de vivre, d'entraîner les autres vers un mieux de l'existence.

Le courage et la réflexion, je crois, dirigeaient ses actes.

Alain G. :

C'est la première fois que Vladi me fait de la peine. Il a toujours été pour moi, source de joies intenses et de réconfort...

Titus, un ado de grimpe :

Vladi, le plus posé, le plus réfléchi de tous ses frères, mais non sans joie de vivre. Un homme réservé dans l'accueil de personnes nouvelles.

Quelques heures de test, on n'a pas envie d'échouer ! Lorsqu'on est chez lui quelques jours, on éprouve le besoin de vivre à sa façon: sincèrement, simplement, naturellement.

Jean marc C., un autre ado de grimpe :

A Saffres, 16 ans, sur les falaises du dijonnais, une main me pousse au cul pour m'apprendre à me passer d'elle!... Il débarque à la maison, pompes de montagne aux pieds, pour prendre sa leçon de guitare... Un gros morceau de mon adolescence !

BRIBES DE VIE

Après et maintenant...

*A ces jeunes générations, sont audibles les échos de ces passés, sont lisibles ces empreintes tracées !
Voici donc, quelques traces de leurs pas de France, de Norvège, d'Espagne, d'ailleurs en de brèves rencontres.*

















UNE NOUVELLE ANNONCÉE!

Lettre envoyée par Loïc, en décembre 2010, après de « petites » corrections orthographiques :
on dira que l'usage du norvégien fait perdre l'orthographe du français !!!

« Salutation du Nord! (ce n'est pas le grand nord mais tout est relatif).

Alors, voilà! C'est en route: ça c'est la version courte...pour les vifs d'esprit (je sais qu'il y en a).

Pour la version plus détaillée: depuis qu'on est en Norvège et que je me suis fait greffer un marteau et une visseuse à chaque bras, on n'arrête pas de bricoler. Les maisons en bois ça ne demande que ça! Si en plus on y ajoute tous les projets de construction qui se suivent et s'entassent dans ma tête, on n'arrête pas!

Pour info, je suis plus dans les structures et la fonctionnalité, contrairement à Oda qui est plus souvent dans les finitions. Du coup on se complète bien, on se donne des coups de main: ça marche bien!

Quand on bricole on ne fait pas toujours ce que l'on sait faire. Parfois, on se lance dans des projets les plus divers: c'est ça que j'aime dans la bricole! Parfois c'est tout simple ou très compliqué: il y en a pour tous les niveaux.

Ce coup-ci, on s'est lancé dans un truc de dingue, alors que l'on pourrait croire que c'est réservé seulement aux Pros mais on s'est dit « Soyons fou !!! » ce qui arrive de temps en temps. On tente et on verra! Ça peut paraître prétentieux de se lancer dans des projets de Pros, sans expérience, mais il est si bon d'explorer l'inconnu et de faire nos propres expériences: alors on n'a pas résisté!

Bien entendu, il faudra bien comparer le résultat avec celui des Pros. A propos des Pros, je me demande d'ailleurs s'il existe des professionnels en la matière ou je ne confonds pas avec autre

chose?

De toute façon ce n'est pas une affaire de comparaison mais de CREATIVITE ...

Du bricolage à l'Art, il n'y a qu'un pas...comme qui dirait quelqu'un!





On peut toujours comparer, mais ce n'est pas la question. Créativité est le MOT qui revient sans cesse!
 Donc, projet très simple et très complexe, selon la façon de le voir, parce que je ne comprends pas tout, le pourquoi, le comment !!!
 Cependant, on n'est pas les premiers à se lancer là-dedans, non plus! Faut croire qu'on n'est pas si créatif que ça... car beaucoup de gens sur terre ont déjà testé! Et même des gens qui ne bricolent jamais! Ce qui nous rassure drôlement!



Du reste, c'est Oda qui s'en charge, comme de beaucoup d'autres choses d'ailleurs! Je peux dire que pour un bricoleur, c'est très frustrant de voir les autres bricoler, assembler, développer quand on ne participe pas vraiment, comme on le voudrait tout au long du projet. J'ai parfois l'impression que c'est elle qui fait tout!

En fait, je suis « involvé » dans le suivi: on appelle ça « service qualité ». De temps à autre je pèse, je mesure, on vérifie que tout est comme prévu. Sans trop savoir ce qui est prévu! Comme ce n'est pas trop mon domaine, je sous traite à des gens plus compétents et...d'une grande Sagesse!

C'est ce que l'on dit. Mais au fait, qu'est-ce qu'ils y connaissent en bricolage: faudra vérifier!
 J'ai l'impression de tricoter pendant que Oda se régale dans la phase de construction. On m'a « involvé » lors de la conception initiale, mais pourquoi suis-je privé du reste de la construction?

Encore une injustice dans ce monde! Du coup je tricote auprès du feu, ce qui n'est pas facile quand on a un marteau et une visseuse à la place des mains...mais je me débrouille, tout en modifiant notre chez nous.

A tous ceux qui n'auraient toujours pas compris de quoi il s'agit, faites donc travailler votre imagination. Mais pas trop fort non plus au risque de vous tordre le cerceau à froid: ça peut faire très mal! Pour info, pour éviter toute foulure cérébrale suivez-moi: ne jamais réfléchir avant midi et quand ça commence, y aller molo, molo!!!

Bon, maintenant je m'adresse à la PRO (avant tout ma cousine expérimentée) NATACHA....

- Tu me confirmes qu'il est normal, qu'à un moment de notre existence, la tête soit presque aussi grosse que le bidon? Si oui, pourquoi ne la garde-t-on pas ainsi toute la vie? Ça permettrait d'y mettre plus d'idées!

- Pourquoi une professionnelle m'a regardé avec désespoir, lors d'une échographie, où j'ai bondi en disant: « Oh! C'est un garçon, avec un pénis énorme! », tout en me disant qu'on appelle ça un cordon ombilical. En fait elle a bien ri quand elle a compris que je déconnaissais! C'est vrai qu'il ne faut pas faire quelques blagues lors d'un accouchement, juste mettre de côté son humour (je parle du père).

• Faut-il un matos spécial pour faire des photos du fœtus...celles que je vois dans les bouquins sont époustouflantes! Ou bien me conseilles-tu d'attendre encore quelques mois?

• Pour info, en Norvège on n'appelle pas ça « sage-femme » mais « faiseur de mère » ce qui est plus facile à comprendre pour moi. Lors d'une prochaine réforme, ils vous changeront probablement le nom de votre profession.

• J'ai l'impression que les nouveau-nés pleurent juste après la naissance. Je soupçonne un système d'éclairage inapproprié. Certes, on fait mieux que les néons comme lumière d'ambiance! Peut-on amener des bougies pour éviter le traumatisme?

• Je connais des gens qui ont eu besoin de ventouse pour sortir le bébé. N'avez-vous jamais envisagé d'autres solutions, comme par exemple, presser sur le ventre, surtout quand le Papa est lourd?

Bref...j'en ai d'autres comme ça, mais vu que les Pros me regardent de travers quand je pose des questions...et en plus sur internet on trouve de tout et n'importe quoi...Je préfère donc m'adresser à TOI !»

ET NOLWENN A SALLIÉ ODA ET LOÏC - AU PRINTEMPS 2012 -
AVEC DE VRAIS PLEURS ...
PARCE QUE SON PÈRE AVAIT OUBLIÉ LES BOUGIES !







WYNES 20
13

CHAPITRE TROIS

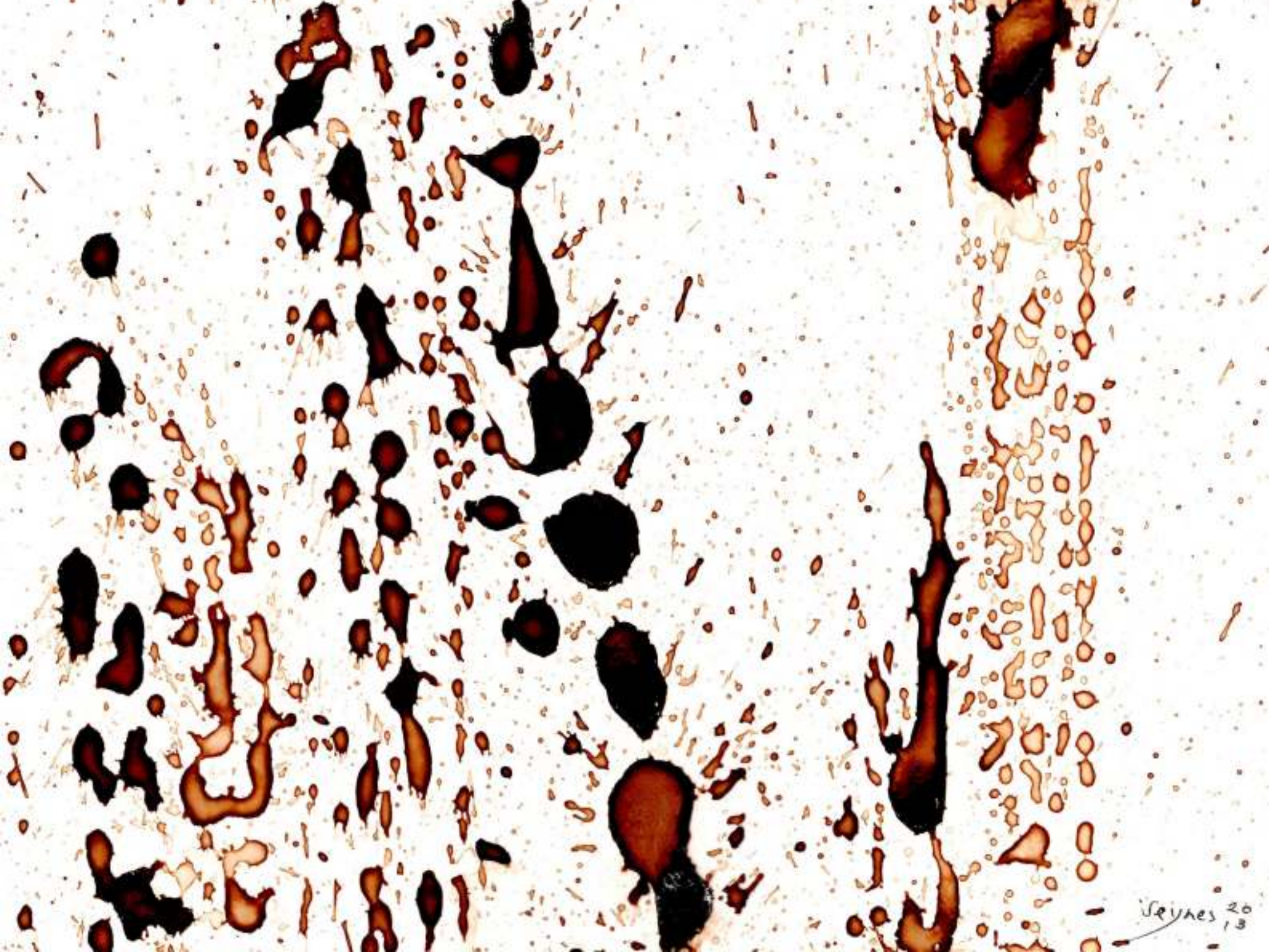
EMPREINTES ET TRANSMISSIONS

« Parmi nous »

Vladi trente et un an,
 Vania vingt-cinq ans,
 Anouk quinze ans.
 Si jeunes disparus de nos vies d'ici et de maintenant !

Si les silences ensablent lentement leurs souvenirs,
 Les jeunes générations s'étonnent d'inattendues proximités.
 Ces grands gars - ces inconnus - aimés de leurs aînés,
 Ces absents, ont vécu un hier,
 Un proche passé pour nous qui tissons nos vies.
 Dans leurs traces, furtivement, on se reconnaît. Surpris.
 Si près, si loin, si différents, si présents dans ces petits riens.
 Nos aspirations, sont irradiées des semblables valeurs
 Conjuguées pas à pas, parmi les événements
 Et les choix qui fondent nos différences.

Ces semblables valeurs, ne sont-elles pas le sel et la saveur de nos existences ?
 Ne sommes-nous pas, peu ou prou, habités de leur vitalité ?



Seines 20
13

I - EMPREINTES ET DISPARITIONS

Ce travail de Mémoire, nous avons peiné à l'entreprendre tant les émotions, les regrets affleuraient dans nos propos. Il a fallu les volontés conjuguées d'un face à face exigeant, qui devint au fil des conversations, constructif, gai, profond aussi, touchant de près les fibres essentielles de nos affections, de nos personnalités.

Talonnées par un sentiment d'oubli, certes inexorable, de ceux que nous avons aimés, nous avons abordé ces entretiens avec l'espoir d'y saisir quelques souffles de vie.

Loin d'un quelconque modèle et encore moins d'un hommage qui les figeraient.

Nous avons voulu, simplement, modestement, dénicher du souffle, juste perceptible, là, à notre portée, coloré, savoureux et tellement « disant » !

Quand la disparition est là, réelle :

D'abord la disparition, la perte, le vide, la douleur, et cette absence de vibrations de ces petits riens quotidiens qui font la saveur de nos existences.

C'est l'époque de l'émergence fulgurante de souvenirs qui vrillent nos si fragiles présents, où l'on se défait peu à peu, dans « son » silence avec le risque de s'y enliser...

Puis le temps sédimente ce qui furent des bonheurs et ensable nos regrets.

Respiration lente, étroite, mais aussi mise en mots, en images, tout en lenteur: on s'y cramponne contre l'oubli.

L'intolérable oubli de ces repères, uniques, comme l'est chaque être humain, unique parmi d'innombrables êtres semblables et si différents.

De cette unicité vacillante comme l'oubli, jaillit du souffle.

Comme une douceur salvatrice, quoique douloureuse, des souffles se révèlent, une force qui surprend, impérieuse, parfois en turbulences, en ouragans - passagers - souvent en brises caressantes, reconstituantes... Savoir les accueillir... en soi...

Des traces, des images, des sonorités, des effluves de relations tronquées émergent et s'installent en nous avec une timide quiétude troublée d'inévitables douleurs...

Et les fils que l'on croyait rompus, murmurent, se colorent, nous vivifient...

Certains enfouissent en eux ces fils rompus.
D'autres cherchent à en cultiver le sens.
Chacun comme il peut !

CONVERSATION À DEUX VOIX

Retranscription d'un entretien entre Chantal et Paloma, enregistré en mai 2012, qui a permis d'ouvrir la voie, les voix pour la rédaction de ce livre. C'est à cette occasion, que chacune de nous a pu enrichir ce dialogue, préciser sa pensée.

Chantal :

Ces entretiens vont peut-être ouvrir une porte que l'on n'arrivait pas à ouvrir jusqu'à présent: comment parler de Vladi, de Vania, d'Anouk, devenus « hors du temps », comment parler de leurs disparitions !

Pour Anouk, il y a eu quelques progrès : s'est établie une volonté partagée d'en parler, entre nous tous, qui n'existait pas à propos de Vladi et de Vania, ce dont j'ai personnellement souffert. Je comprenais la peine portée par chacun(e) qui ne voulant pas aggraver la mienne, évitait l'évocation de quelques souvenirs.

En fait, c'est le contraire qui se passe.

Quand on est seul avec sa tristesse, elle est d'une profondeur...infiniment douloureuse....

Paloma:

En parler est difficile, parce que l'on craint en faisant émerger l'émotion, de faire mal aux uns et aux autres. Voir l'autre souffrir accentue par empathie sa propre souffrance.

Mais l'expression d'un ressenti douloureux est nécessaire, indispensable. La souffrance psychique qui n'est pas verbalisée est une plaie profonde, mal soignée, qui ne cicatrise pas et finit par s'enkyster. Soigner une telle plaie laisse une cicatrice visible, sensible, fragile, à laquelle il faut être attentif, mais qui permet de continuer à avancer. Les plaies psychiques ont besoin de reconnaissance, de soins, d'attention particulière. Le premier pas est de pouvoir exprimer cette douleur et d'être entendu.

Et il est aussi nécessaire que les gens sachent où l'on en est, sachent comment on vit les choses. Ça permet ensuite d'établir

une relation plus facile.

Chantal :

Lors d'un entretien, il y a une rencontre, un support, alors que lorsque l'on est devant sa page blanche, on est tout seul et là, on se débat entre sa propre souffrance et l'être que l'on voudrait évoquer.

Paloma:

Avoir un interlocuteur laisse le temps de faire des pauses, de prendre du recul.

Quand l'émotion remonte de manière intense, ces moments peuvent être difficiles, mais il est possible de prendre appui sur l'autre, c'est un relais, comme une respiration qui facilite l'expression et libère la parole.

Chantal :

Seule avec son porte-plume, l'émotion nous fait céder : on s'en va faire un tour et c'est fini, il est difficile de reprendre le travail.

Je ressens la curiosité des jeunes générations. Elles voudraient savoir qui ont été les absents dont on parle à mi-mot. Ils se rendent bien compte qu'on y est très attaché, qu'ils sont importants pour nous. Mais ils les confondent entre eux et ils n'en parlent qu'à propos des causes de leur mort.

Paloma:

Bien sûr, leurs évocations sont toujours liées à la mort, parce qu'ils ne les connaissent que morts, ils ne les ont pas connus vivants.

Chantal :

On n'a pas su les intégrer suffisamment à nos vies, en parlant. Il s'est passé quelque chose de très intéressant de la part de Leïla, qui a entendu ce que parfois on évoquait à propos d'Anouk, sans qu'elle l'ait connu. Elle ressent profondément l'affection, l'intérêt et la douleur qui entourent ce grand frère absent. Et c'est elle qui a eu l'initiative de dire, un 20 Mai :

c'est l'anniversaire d'Anouk, il faudrait qu'on le lui fête. Pour nous ce fut la surprise : nous avons été un peu médusés et puis on a embrayé fort, non sans embarras.

Elle nous a véritablement poussés. Frédi a eu la bonne idée de projeter des diapos où Anouk est là, parmi tous les autres, vivant, faisant des blagues, des bêtises. Et ce fut vraiment joyeux, cette part de vie vécue en partage par Leïla et Yoska, ce qui donne une toute autre tonalité au souvenir d'Anouk. Jusque-là Anouk, c'était « celui qui était tombé de la montagne ». Et maintenant c'est un garçon comme eux, qui jouait et avec lequel ils auraient pu jouer. Finalement, nous étions nombreux, contents.

Je ressens, non pas un devoir de mémoire, c'est un grand mot, mais la nécessité de donner de la pulpe, de la vie à des souvenirs que l'on a nous-mêmes tronqués, que l'on a trop souvent réduits à la suite d'une disparition brutale, douloureuse...

Si nous arrivions à entamer quelque conversation entre nous, et avec d'autres, nous aurions une trace vivante. Et j'avoue que par rapport à mon âge et à ma disparition, ça me serait un bienfait.

Parfois, j'ai l'impression, dans ma solitude, que mes fils m'habitent d'une certaine façon, et quand je mourrai, ils vont disparaître à nouveau.

Ce travail de transmission de la vie... reste à faire !

Paloma:

C'est bien sûr toi la mère qui a eu le temps de partage avec eux le plus long, toi qui détiens le plus grand nombre de souvenirs, la plus grande connaissance de Vladi et de Vania.

Chantal :

Je les ai élevés, je les ai accompagnés...Vous, ses frères et sœurs, vous avez beaucoup partagé avec eux...

Paloma:

Nous avons partagé des moments de vie, certes, mais toi, en tant que mère, il y a des choses qui t'appartiennent en propre.

S'il n'y a pas de trace écrite, ou sous une autre forme, je comprends que tu puisses avoir cette impression que ça va se dissoudre avec le temps !

Chantal :

Ça m'est pénible.

Tous mes autres enfants vivent, ont des enfants, la vie se développe tout autour d'eux. Les transmissions se font au travers de la vie et des échanges.

Dans le cas de « mes absents », il y a encore une autre différence.

Vladi a une succession. Et pour moi, en tant que mère, c'est très différent.

Vania n'a pas de succession, c'est terminé. Je n'ai pas un interlocuteur auquel je puisse dire « Ton père.... », rien, c'est le vide. Et c'est bien plus difficile.

Frédi, par rapport à Anouk ressent la même chose. Il me dit :

« Il aurait eu tel âge et peut-être que... » et il reste en interrogations sans réponse...

On attend une suite à la vie que l'on a donnée. Et quand il n'y en a pas, he bien, l'absence est encore plus difficile à assumer.

Paloma:

C'est un peu comme un vide sidéral.

Chantal :

Plus je vais en âge, plus cette différenciation me pèse.

Paloma:

Il y a peut-être aussi un sentiment d'injustice de l'un par rapport à l'autre ?

Chantal :

Pour l'un certes, la vie continue.

Paloma:

Mais pour Vania, il n'y a plus rien, ce n'est pas juste.

Chantal :

Il n'y a plus rien. Ce garçon aurait été apprécié pour sa force toute en délicatesse...

Quand je vois Aurélien, Emmanuel ou d'autres jeunes qui ont maintenant l'âge que Vania avait lors de sa disparition, je me dis que tous ces jeunes auraient été copains avec lui, ils l'auraient apprécié, ils auraient partagé des quantités de choses. Or, il y a disparition, et disparition même au niveau de la mémoire !

Paloma:

Est-ce que parfois tu essaies de calculer leur âge ?

Chantal :

Cela m'arrive, mais de moins en moins. Ils ont l'âge qu'ils avaient...

Paloma:

Parce que d'après ce que tu viens de dire, tu vois Vania à l'âge qu'il avait quand il est mort ?

Chantal :

Évidemment.

Paloma:

Tu dis qu'il aurait pu être copains avec ses neveux ?

Mais maintenant Vania aurait eu à peu près 45 ans. Il y aurait une génération d'écart.

Chantal :

Oui, mais que veux-tu, c'est ainsi.

Les différences de générations ne me gênent guère et puis les morts restent jeunes !

Paloma:

Oui, bien sûr. On a beau essayer, on ne peut pas les imaginer plus âgés.

Chantal :

Ce serait même un manque de respect de les imaginer plus âgés.

C'est comme si nous tissions la vie qu'ils auraient pu avoir.

Paloma:

Oui, alors qu'on ne sait pas du tout, ce qui aurait pu arriver après.

Chantal :

On ne peut même pas l'imaginer... On ne doit pas essayer de l'imaginer...

On est privé d'eux. Le manque est irrémédiable.

Tu vois, j'ai en moi une tristesse profonde.

Il ne s'agit pas seulement de celle de mes fils, ni celle de mon petit-fils.

J'ai été proche d'Anouk. Une semaine avant qu'il meure, on a passé dix jours ensemble, il a assuré mon déménagement. Il lisait beaucoup, je lui donnais des livres dont nous discutions, nous étions très proches.

Tu vois, je « sais » la souffrance, le handicap que leurs absences représentent pour moi. Et ainsi je pense à tous les parents...tu sais, c'est fou ! Dans tous les pays, en Syrie, en Palestine, ailleurs ces violences, ces souffrances je les sais et ça me lamine. Je vis avec une tristesse de fond dont je ne me départis pas. Ça peut paraître étonnant parce que dans ma vie, je ne la laisse pas apparaître. J'ai appris au moment des disparitions, que la douleur perçue fait peur aux autres. Si elle n'est pas soigneusement voilée, on est de plus en plus isolé. Parce qu'elle fait peur, personne n'a envie de la subir. Pour rester en vie, il faut être « en rencontre », enfouir tout ça, complètement, sans laisser apparaître ce qui nous habite ! Des liens se tissent et ainsi on continue à vivre. Ce serait, comment dire, un devoir moral, de bien vivre ? Mes fils étaient dans la vie, ils aimaient la vie, ils fabriquaient de la vie. Je ne peux pas faire autrement que de continuer à vivre le mieux possible, pour ceux qui sont là avec lesquels je partage de-ci de-là des bribes de vie, mais aussi en mémoire de ceux dont nous sommes privés !

Paloma:

Tu arrives à te sentir en accord avec toi-même, du fait d'avoir cette double vie ?

Chantal :

Oui, en quelque sorte j'ai une double vie.

Paloma:

...ta vie personnelle que tu masques en partie, et puis celle que tu montres. Est-ce que tu te reconnais dans cette vie-là, que tu montres, est-ce que c'est toi quand même ?

Chantal :

Oui, parce que c'est en lien avec mon entourage, avec les autres. On se construit par du lien, de la vie, des projets, des échanges enrichissants. Oui, je m'y reconnais.

J'ai vraiment appris à mettre de côté cette tristesse, je dirais même ces tristesses au pluriel, lancinantes, qui m'habitent constamment. C'est lourd.

On devrait pouvoir parler des absents, du passé, mais l'on est plein de retenues, de barrières. Par exemple, avec Aurélien, on n'a jamais pu parler d'Anouk. Et je pense qu'il y a quelque chose d'abominable au fond de lui. Je ne sais pas avec qui il en a parlé. Parmi ceux que je connais, personne - ou presque - n'a réussi à échanger avec lui. Il garde tout ça au fond de lui, ce que je comprends tout à fait : ça lui appartient, mais en même temps c'est trop lourd pour quelqu'un, qui porte seul ses souvenirs brûlants.

Nos attitudes par rapport à ceux qui ont disparu, je les remets en cause franchement. La mort, même accidentelle, fait partie de notre humaine condition. Il nous faut réapprendre à considérer nos absents comme faisant partie de la grande chaîne humaine. Nous ne sommes que de passage, chargés de passés et responsables de futurs. Chez les Inuits, comme tous les peuples vivant dans une nature hostile, la mort est un événement bouleversant mais naturel. Rites et sentiments se mêlent à leurs quotidiens tellement exigeants et la communauté supplée à l'absence.

Paloma:

Bien sûr, la mort, la disparition est universelle, c'est l'inévitable dernier maillon de la vie de tout être humain. Mais son approche, sa représentation sont fortement connotées par la culture : dans certaines cultures traditionnelles, les morts font partie de la vie. Les rites funéraires peuvent être joyeux : on chante, on danse, on fait un repas festif. Dans d'autres, les corps momifiés sont régulièrement extraits de leur niche, de la falaise qui fait office de sépulture : on change leurs vêtements, on leur offre à boire, à manger. Tout cela peut paraître bien surprenant pour nos esprits matérialistes, cartésiens, convaincus que la mort de la matière entraîne la disparition de la pensée, de l'esprit... le néant. Dans notre culture occidentale, la mort est plutôt cachée.

Pourtant, certains trouvent des lieux leur permettant d'éviter l'oubli. Les plus traditionnels sont les cimetières.

Chantal :

Je ne supporte pas les cimetières, ces jardins fermés, où l'on cache les morts dans des boîtes sous des pierres, avec ces fleurs et ces ornements factices.

Paloma:

Oui, toi, tu trouves ça détestable, mais pour les gens qui y vont régulièrement, c'est une manière de garder un lien avec leur mort. Certains, devant la tombe, parlent avec leur mort. C'est leur façon d'établir une continuité. La fête des morts, ça te paraît horrible, mais pour les gens qui y adhèrent, c'est un temps de mémoire. Il existe des rites, par exemple certains croyants donnent une messe au bout de cinq ans en souvenir des leurs...

Chantal :

Oui, sans doute, est-ce une forme de souvenir, de mémoire entretenue.

Paloma:

Ces rites sont des outils qui permettent de ne pas oublier

complètement, de pouvoir en parler, de partager avec ceux que l'on fait venir à cette occasion, d'échanger à propos de la personne disparue.

Chantal :

Oui, ça je le comprends.

Paloma:

Je ne partage pas forcément cette manière de faire, d'évoquer les disparus, parce qu'elle passe souvent (pas toujours !) par le filtre de la religion. J'essaie de comprendre, ce qui, au-delà de la grande difficulté émotionnelle, nous a conduits à ne pas avoir de «support» médiateur nous permettant d'évoquer nos disparus. Car nous n'avons pas trouvé, peut-être pas cherché, un moyen qui nous permette d'en parler.

Chantal :

C'est ce qui se passe à propos de ma sœur, France.

Alain R., son mari, a voulu qu'elle soit enterrée, avec soin et dignité dans un petit cimetière non loin de leur « Colombier ». Chaque fois que je vais le voir, il apprécie de pouvoir établir un lien avec moi parce que c'est un autre lien avec France. Il me parle de l'installation de la tombe, c'est important pour lui. Je ne lui dis pas que pour moi, c'est pénible de penser que le corps qu'avait habité ma sœur est là en décomposition : ma sœur, ce n'est pas ça du tout, et ce reste n'a pas d'intérêt pour moi. Mais en même temps, je comprends tout à fait ce que cela représente pour Alain R. Il prend soin de la tombe de France. C'est sa façon d'exprimer son amour pour elle et sa tristesse.

Paloma:

Sa façon de rester en contact. Il y a un dialogue qui s'établit autour de France.

Chantal :

A mon sens, cela envahit les souvenirs de son vivant...ce que je regrette !

Pour ma mère, je n'étais pas allée sur sa tombe avant l'inhumation de ma sœur. J'ai beaucoup de mal avec les

cimetières. Le point de vue religieux je l'admets bien, surtout si c'est un réconfort! Mais penser que le corps d'un être que j'ai aimé et que j'aime en souvenirs, est en décomposition, là, je le supporte mal...

Quand Vladi est mort, on a été surpris, nous ne pensions pas à la mort. C'était une époque où je vivais à 100% dans la vie. Nous étions matériellement décontenancés, ne sachant pas comment faire. Et c'est ma mère, Hélène/Moucha, elle qui pourtant ne voulait pas être incinérée, qui a proposé cette solution.

Depuis, les corps de Vladi, de Vania, puis d'Anouk, ont été incinérés. Le mien le sera.

C'est aussi une solution écologique vu le grand nombre d'habitants sur notre planète.

Paloma:

Pour certaines personnes, l'idée même que le corps de l'être aimé puisse être brûlé, réduit en cendres est intolérable.

Je pense que ce que l'on fait du corps du disparu importe beaucoup plus pour ceux qui restent, que pour le disparu lui-même qui n'en n'a cure ! Et, effectivement, ce qu'il advient du corps de l'être cher peut adoucir la douleur des uns et aggraver celle des autres.

Je préfère n'y accorder que très peu d'importance, si ce n'est dans le respect des choix exprimés par les uns et les autres.

Jean-Marc :

Pour certains, il est important d'avoir un lieu de mémoire de la personne disparue. Par exemple, pour mon père, je sais précisément à quel endroit, depuis quel rocher, en Vanoise, nous avons répandu ses cendres. Et aussi, en région parisienne, au pied de quel arbre. Pour ma mère, c'est important et pour d'autres, ça peut l'être aussi. Je n'ai pas spécialement envie d'y aller mais je sais que c'est là.

Chantal :

Certains parmi nous regrettent l'absence d'un lieu symbolique représentant l'absent aimé, tant regretté. Ainsi les cousins

d'Anouk ont gravé son nom et ses dates sur «le rocher du loup », ce rocher qui surplombe le chalet de Serre Buzard , où tous ont été heureux lors des colos ou de vacances familiales. Chacun, lors d'un passage ne manque pas d'y monter. Pour un temps d'intimité, mémoriel, un temps irradié de souvenirs chaleureux face à l'immensité de la vallée de la Durance, entourée de sommets, entre brumes et rayons de lumière.

Anouk appréciait tant « ce paradis » ! Devant la maison, un tremble a été planté, en son nom, par son père et un de ses frères. Lieu symbolique d'importance, il est vrai, pour ceux qui l'ont aimé !

Pour Vladi, pour Vania, il n'y a pas vraiment de lieux symboliques : sans doute est-ce un manque ?

Les cendres de Vladi ont été envolées sur les flancs de Tête de Clotinaille. Celles de Vania d'une brèche du Margéraz...

Sans doute cherchons-nous maintenant à combler un manque par d'autres moyens : c'est aussi une raison de ce travail. Nous tentons d'évoquer une mémoire qui nous est chère !

Personnellement, je n'avais plus été confrontée à la mort depuis la résistance. Il y a longtemps ! Pendant la guerre, j'ai côtoyé la mort plusieurs fois. Ces amis, ces connaissances de rencontre sont-ils devenus des disparus, sans trace ?

Par la suite, pour moi, il y a eu la vie, les enfants qui sont nés, qui ont grandi, les petits-enfants et la bataille pour la vie ou la survie parfois !

Paloma:

Tu étais adolescente pendant la résistance ?

Chantal :

Oui. Jeune adolescente.

Paloma:

A cet âge, ce premier rapport avec la mort a dû être traumatisant?

Chantal :

Non. Dans ce contexte-là, non. La mort n'était pas exceptionnelle. Elle était fréquente. On tenait à la vie, énormément, mais il y avait des morts par milliers, partout, et même auprès de nous. En montagne, on savait qu'il ne fallait pas aller n'importe où parce qu'il y avait eu des disparitions. Inexpliquées. Tout cela se transmettait à mots couverts.

Paloma:

Ce n'était pas des membres de ta famille, mais étaient-ce des gens pour lesquels tu avais une affection particulière ?

Chantal :

Des amitiés certaines, je dirais plutôt des proximités, réelles, des fraternités, même sans connaître la personne disparue. Évidemment, il ne s'agissait pas de « mes enfants ». Mais la mort faisait partie de nos vies. Quand l'un ou l'autre disparaissait - parce que l'on en a vu beaucoup disparaître - on était forcément affecté. Nous nous battions pour la vie, mais dans ce contexte de guerre et de résistance au quotidien, la mort était inévitable, voilà. Il fallait tout faire pour minimiser le nombre de morts. Deux amies très proches ont été tuées !

Notre rapport à la mort était tout autre !

Adolescente, j'étais dans l'action, l'action partagée, la mort n'avait pas du tout le même retentissement dans ma vie.

Plus je vais en âge, plus la vie a du prix.

C'est pour ça que ce fond de tristesse m'assaille. Je ne supporte pas les souffrances des autres. Pour avoir souffert moi-même, je sympathise, d'une certaine façon, profondément y compris avec ceux que je ne connais pas mais dont je sais la souffrance. Sans doute ceci apparaît-il dans mes attitudes malgré une vigilance certaine ?

Par exemple, en Palestine, j'ai été très proche d'une femme, mère d'une nombreuse famille. Elle ne parlait pas français mais notre traductrice était là. Si elle n'y avait pas été, je crois que ce se serait passé à peu près de la même manière. C'est une femme résistante à tous les niveaux de la vie. Elle a perdu deux fils du fait de leur résistance à l'occupant israélien, un autre est

en prison pour quinze ans ! Elle pourvoie à la survie d'une trentaine de personnes dans sa maisonnée : toujours calme, tranquille, posée, efficace, en partage solidaire, résistante aux malheurs, pourvoyeuse de menus bonheurs. Je la vois câlinant un petit-fils tout en palabrant avec nous de politiques avec une réflexion poussée, réfléchie, engagée. Elle évoquait aussi la grève des prisonniers palestiniens et ces résistants tués, aussitôt remplacés par des jeunes prenant la relève ! De la gravité et de la tendresse en un même temps de parole !

Il n'a pas fallu beaucoup d'explications entre elle et moi pour qu'une proximité s'établisse, comme une compréhension, au-delà des mots. Nos histoires sont fort différentes, nos croyances le sont aussi. Mais, en tant que mères, que femmes, qui assumons des responsabilités parfois lourdes, nous nous sommes trouvées si proches ! Elle a su qu'avec ma famille nous résistions aux nazis et aussi que j'avais perdu des fils. Elle s'est dit que je pouvais comprendre, ressentir ce qu'elle porte !

C'est une chose qui m'a frappée en voyageant, ces regards de femmes qui ont à affronter de lourdes difficultés ou de grandes peines dans leurs vies mais sont restées vaillantes : au-delà des mots, il y a une compréhension incroyable qui passe, très forte. En connivences. Une sonorité chaleureuse, presque tendre et en même temps si forte !

Ça crée des liens d'une qualité particulière, tout en confiance et réciprocité: une reconnaissance mutuelle ! En simplicité...

Paloma:

La notion de reconnaissance me paraît importante.

La reconnaissance, par autrui, d'une souffrance exprimée par quelqu'un tend à l'apaiser. Sa non reconnaissance tend à l'accentuer, à créer un sentiment de mésestime de soi. « Ce n'est pas grave... ça ne sert à rien de pleurer... arrête de jouer la comédie ... tu vas oublier...etc. ». Que ce soit pour des douleurs physiques ou psychiques, autant de paroles qui court-circuitent le dialogue, enferment celui qui tente de s'exprimer dans la solitude.

« Tu as mal, parlons-en ! » ouvre le dialogue, l'échange, le

soutien mutuel, la reconnaissance des ressentis de l'autre, conforte celui qui s'exprime dans son identité et permet de rechercher des solutions d'apaisement.

Le «partage » n'est pas la reconnaissance. « Je partage ta douleur ! ». Mais la souffrance n'est pas comme un gâteau que l'on pourrait partager et en prendre une part pour soulager l'autre ! Non, le partage ne peut se faire. Chacun ne peut que garder tout son vécu, sa souffrance.

Ce qui peut aider, c'est que ce que l'on vit soit entendu et reconnu.

Et la « compréhension » n'est pas, non plus, toujours la reconnaissance. Il est souvent difficile de « comprendre » ce que vit l'autre, car même si les faits sont identiques - perte d'un être aimé ou autre sujet de souffrance - les personnalités, les histoires personnelles différentes n'aboutissent pas forcément à une même représentation des faits et des sentiments.

Mais aussi, parce qu'un ressenti, un vécu corporel, une douleur, une tristesse sont difficiles à exprimer. Ce n'est pas dans notre culture sociétale. Et de plus, ce n'est pas dans notre culture familiale. Exprimer ses sentiments est souvent considéré comme une « faiblesse » ! Et quand bien même, ce serait un souhait, on ne trouve pas les mots... Ce sont des choses que l'on n'a pas l'habitude de dire, de verbaliser.

Bien sûr, avoir traversé des épreuves identiques peut faciliter la compréhension d'autrui, mais cela peut aussi être une illusion.

La reconnaissance est le premier pas vers l'apaisement, vers une « paix » intérieure : « Oui, j'entends et je reconnais ta souffrance, veux-tu que nous en parlions ? »

Chantal :

Ce qui me pèse beaucoup, c'est le manque. C'est un lourd fardeau que l'on porte, chacun en sa solitude personnelle, même si l'on cherche à le partager. Ces manques concrets drainent nos vies. Des manques, sources parfois d'illusions fugitives, fulgurantes, éphémères où l'on croit voir, reconnaître, sentir, entendre l'absent... Douceur, bonheur, malheur, angoisse, mêlés... Une folie ...une brume passagère?

Combien de fois ai-je cru apercevoir un de mes fils au volant

d'une voiture croisée ? Et cet arbre incliné, seul, accroché entre deux rochers sur une pente du Margérian, combien de fois ai-je frêmi en le devinant entre les nuées : j'y voyais Vania, mon Vanouchkaia, sans pouvoir m'arracher à cette douloureuse vision, cette douloureuse illusion, presque une hallucination ! Tant j'étais habitée par sa présence/absence.

La douleur prend des formes d'expression fort différentes : cris, pleurs, larmes, retenues muettes. Les peines intérieures sont asphyxiantes, même lucides !

Pour chacun, comme pour tous sans doute, la disparition d'un être cher, très cher, avec lequel on a partagé, longuement partagé, richement partagé, cette disparition est un désespoir à cause de la suspension de ces partages vécus comme un non-sens de la vie. Des mutations lentes nous baladent entre fuites, rages, plongées vertigineuses : de véritables vertiges ! Tenir debout face au vide ! Devenir capable de résister aux bourrasques de tristesses. Des tristesses lentement apprivoisées, distancées, fortes de nouveaux imprévus, en liens subtils avec l'absent, celui qui aurait tant voulu vivre ! Mutations diverses, certes ! Évolutives selon les circonstances, selon les événements et les partages, parcimonieux, si discrets : un absent est toujours un peu là, pas si loin, tout au long de notre chemin !

Mais on ne peut plus élaborer, ni causer, ni échanger avec lui, avec elle. Alors qu'avec ceux qui vivent maintenant, les différentes générations, on construit, on fait de la vie. Chacun à sa façon, différemment.

Je suis tranquille: même si l'on ne se voit que de temps en temps, brièvement, c'est comme une assurance, il n'y a pas de manque, il y a une confiance, une réciprocité vivante.

Des absents, on se sent orphelin. Moi, la mère de mes fils ou la grand-mère de mes petits-fils, je me sens orpheline. Ils me manquent profondément. Ne reste que leur souvenir, des souvenirs en suspens qui peu à peu se figent ou s'évaporent.

La disparition des ascendants crée un manque mais ce n'est pas le même manque. On y est mentalement préparé et il y a comme des regrets partagés.

Avec ma sœur, j'ai partagé de la vie, j'ai eu des échanges, riches, qui m'apportaient beaucoup, mais on ne s'est pas donné la vie, on a eu des échanges. Vivifiants.

A ses enfants on a donné la vie, on l'a offerte. J'ai énormément apprécié cette découverte que j'ai faite à la naissance de Vladi, celle de donner la vie. C'était le premier. Donner la vie est quelque chose d'absolument extraordinaire. J'ai vécu ça comme un bonheur inouï ! C'est ce que l'on peut faire de plus beau, à mon sens !

Cette vie que l'on offre, on la voit se développer. Quand la vie disparaît, elle ne se développe plus. C'est un manque, non seulement égoïste mais un manque presque vital. C'est la vie qui est suspendue, refusée, anéantie.

Paloma:

En tant que parent, on se sent responsable d'avoir donné la vie. Et lorsque ceux à qui on a donné la vie la perdent, ce sentiment de responsabilité perdure.

Chantal :

C'est différent.

Paloma:

On peut aussi ressentir un sentiment de culpabilité.

Chantal :

Je ne me sens ni responsabilité, ni culpabilité. Tant qu'on éduque - or il y a belle lurette que je n'éduque plus aucun de mes enfants, y compris la majorité de mes petits-enfants ! - presque tous déjà grands ou en passe de le devenir...

Paloma:

Je crois que je me sentirai toujours responsable de mes enfants. Bien sûr, adultes ils sont libres et responsables de leurs choix, de leurs actes. Mais, ce qu'ils sont devenus a été en grande partie influencé par l'éducation qu'avec Jean-Marc nous leur avons donnée. C'est une responsabilité morale incontournable.

Quant à la culpabilité, j'évoquais celle que l'on peut avoir suite aux circonstances de la mort d'un proche. En l'occurrence, je me sens une responsabilité dans les causes de la mort de Vania. Avant de partir en voiture avec Chantal à Lyon, où elle devait rejoindre et accompagner Lucas à Orsay, il était venu chez nous. Il était tard, presque minuit, la question s'est posée : « Qui y va ? ». J'étais vraiment fatiguée, je lui ai demandé s'il pouvait y aller. Bien sûr, il ne pouvait pas refuser, il est parti... Mauvaise évaluation de la situation, de la prise de risques - « J'aurai pu prendre le volant à sa place » - c'était mon petit frère, je l'ai laissé partir... Cette culpabilité, je la porterai toujours, elle est douloureuse, je l'assume.

Chantal :

Tu avais tes enfants, ton travail, ta fatigue : il était tout à fait évident que ce soit Vania qui ait décidé d'y aller. De plus il le souhaitait, « fraternellement » !

Paloma:

Pour en revenir à ce que tu disais, les petits-enfants, ce n'est pas la même responsabilité.

Chantal :

Non, mais les responsabilités sont en quelque sorte déléguées. C'est vraiment leur affaire à nos enfants qui sont devenus maintenant parents, mais je suis en confiance et en accord fondamental. Je me suis posée la question de temps en temps : s'il y en avait un qui déraillait complètement, qu'est-ce que je ferais, dans quelle mesure je me sentirais responsable ?

Je crois que je me sentirais une responsabilité, indirecte mais réelle, même au-delà de deux ou trois générations.

Je me questionnerais : qu'est-ce qui a fait que ça déraille, humainement ?

Ce n'est pas le cas, heureusement.

J'ai la chance de voir tous mes enfants mener des vies, riches humainement, avec des intérêts puissants, des engagements. Et je sais que Vladi et Vania aussi auraient mené des vies riches de sens et de recherche de bonheurs. Pas un de mes descendants n'est un « dégoûté » de la vie, un individu qui

s'ennuie et gâche sa vie.

Parfois, des enfants s'estompent dans des dérives dérisoires et malheureuses. Quel désarroi !

J'ai connu de jeunes personnes issues de familles conservatrices, qui ont fait toute une démarche personnelle, sociale, d'émancipation, de réflexion, en contradiction avec leur famille initiale. Ce doit être difficile pour les parents comme pour leurs descendants.

J'ai une chance incroyable d'être en accord fondamental avec celles et ceux que j'aime particulièrement, que j'ai vus grandir, devenir. Chacun mène sa vie comme il l'entend, je n'ai à rougir d'aucun. Au contraire, je suis fière et heureuse de les voir « en devenir ». Même ceux qui se trouvent dans des difficultés : finalement, ils tissent des solutions qui leur permettent de tenir debout ! Chacun tisse sa vie avec des petits bonheurs, ceux qu'il se forge, avec et parmi ceux avec lesquels ils partagent des pans d'existence. Ce m'est un réconfort !

Je ne peux pas projeter, et je ne le veux pas sur ce que seraient devenus « nos absents ». Ma confiance m'est une assurance ! C'est peut-être encore plus douloureux car je me dis qu'ils auraient pu vivre des choses fabuleuses. L'un comme l'autre. On en est privé. Eux sont privés de leur vie !

Paloma:

J'avais été très frappée, il y a un certain nombre d'années, parce qu'avait dit une amie, lors de la naissance de son premier enfant : « Je lui ai donné la vie, donc je lui ai aussi donné la mort ». A ce moment-là, ce n'était pas quelque chose qui était dans mon esprit. Mais c'est vrai ! La vie que l'on donne, en tant que mère, va nécessairement s'arrêter donc on donne la mort.

Chantal :

Quand j'ai donné la vie, je n'en n'étais pas là. J'étais complètement dans la vie.

Paloma:

Sur le moment, j'avais été surprise, presque choquée. Après

réflexion, j'ai admis que c'est parfaitement juste. Il faut que l'on intègre cette idée, car c'est une réalité, de laquelle on ne peut pas faire abstraction. Ça peut aussi éviter d'être dans le déni de la mort possible de l'un de ses enfants. Est-ce que ça rend la douleur de la perte d'un enfant plus supportable ?

Chantal :

On est peut-être moins révolté ? Lorsque nous avons perdu Vladi, la surprise était telle qu'il y avait un sentiment de révolte, d'inacceptation. Il avait la vie devant lui et elle était brutalement tronquée. Elle lui était arrachée ! Nous n'étions pas du tout préparés mentalement. Nous étions dans un grand courant de vie. C'est vrai que dans notre culture, la mort n'est pas considérée comme un élément acceptable de la vie.

Paloma:

C'est en dehors de toute logique, parce que la mort est inévitable. Cet aveuglement, est-ce pour limiter la douleur qui en découle ? Pour en voiler les traumatismes ? La vie commence et elle finit. Mais lorsqu'elle finit tôt et de manière aussi brutale, ça reste inacceptable.

Chantal :

On n'a pas cette culture d'acceptation de la mort. En même temps, on ne sait pas cultiver les souvenirs de la vie. C'est-à-dire que l'on s'appauvrit de l'histoire passée. L'individu disparaît, il est hors du temps présent ! On se tait, par pudeur ou par douleur. Parfois par désintérêt ?

Pourtant chacun est le fruit de toute l'histoire passée des générations précédentes.

Ne pas parler, ni évoquer des souvenirs de vie, c'est appauvrir réellement notre culture humaine, c'est NOUS appauvrir !

Et Leïla l'avait bien ressenti. Je suis étonnée de voir à quel point, parfois, il y a des pertinences fortes, chez les enfants. Ils vont droit au but, ils ressentent et ils le disent. Alors que nous, on prend des gants, on passe par des tours et des contours, pour ne pas blesser...

C'est difficile d'exprimer ce que l'on ressent: les mots sont si pauvres, si flous !

Paloma:

Les enfants, eux, sont plus spontanés. Ils n'ont pas encore la pleine conscience des répercussions émotionnelles de leurs paroles ou de leurs actes sur autrui. C'est vrai que la spontanéité des enfants peut aider à dédramatiser certaines situations.

Mais il faut absolument veiller à ne pas leur faire porter, dans leur candeur, ce que nous adultes, n'arrivons pas à assumer. Que ce soit de manière consciente ou inconsciente, ne pas les charger d'une mission réparatrice. La charge peut être écrasante, étouffante et ils ne peuvent la repousser, pour justement, ne pas ajouter à la douleur qu'ils perçoivent chez leurs parents.

Chantal :

Ils nous aident vraiment, ils nous offrent un écho joyeux, mêlé d'interrogations qui peuvent nous sembler « naïves », qui sont simplement un besoin de comprendre en confiance...

Mais c'est vrai, je ne supporte plus quand ils me disent : « Ah, Vladi, c'est celui qui a eu un accident de vélo ». Ils ne traitent les absents que par leur mort. Parce qu'ils n'entendent d'eux parler que de façon elliptique.

Dans les familles qui taisent la souffrance on évite aussi de parler du mort, de sa mort, et par suite de sa vie. Je ressens cette situation comme un enfermement, une réclusion, de soi avec son mort ; définitivement mort quant aux souvenirs non évoqués !

Peu à peu la souffrance se dilue, se recouvre des cendres de l'oubli. Un aveuglement inconscient ?

Notre culture occidentale, de souche chrétienne, privilégie l'individu, mort ou vivant, et surtout sa situation sociale. On privilégie l'individualisme et non la Personne en tant que Personne libre et responsable parmi les Autres. Le « disparu » disparaît du champ social, sauf à de rares exceptions, ainsi il disparaît de la mémoire.

Leur histoire est pourtant la nôtre dont elle est pétrie !

Nous ne sommes que de passage parmi les Autres, eux aussi de passage, ce qui donne une tonalité unique à chaque humain marqué par ses origines géographiques, historiques, culturelles...et évidemment affectives !

Les peuples qui mènent leurs existences dans des conditions particulièrement rudes acceptent mieux ce lien naturel qui va de la vie à la mort. Nous qui nous nous estimons civilisés, (évolués??) avons du mal à accepter cette suite naturelle. Eux, longtemps considérés « sauvages » accompagnent leurs morts comme ils les ont accompagnés durant leur vie. La vie se fait puis se défait avec décence, dignité. Ces peuples savent - au-delà des rites funéraires - faire une économie sereine de leurs sentiments alors que l'oubli n'existe pas. Tout est dans la transmission par les actes, par les mots, par la vie elle-même. Événements, rencontres se trouvent fondus dans un alliage culturel.

De nos jours, le métissage de ces cultures se colore de « modernités » formatées qui les font vaciller, les étouffent sous le poids d'un libéralisme mercantile, à l'affût de gibiers prometteurs !!! Chez nous, on va jusqu'à vendre leurs obsèques aux vieux de leur vivant ! Ce commerce funéraire - pratique! viole l'intime, l'essence même des relations des vivants à leur mort ! Les souvenirs, l'intimité ne se vendent ni ne s'achètent sans détérioration, sans atteintes à la dignité humaine.

X
X X

A propos de souvenirs familiaux, amicaux : je suggère que l'ensemble des photos - que je possède - puissent être vraiment accessibles à tous, quand je ne serai plus. Cet ensemble s'étale sur 120/140 ans. Il y a là un gisement d'une culture que l'on a voilée par tradition, mais peut-être aussi parce que dans notre famille, d'origine protestante, il y a une

pudeur, je ne dirais pas spartiate, mais une discrétion qui est d'abord une retenue qui évoque un respect de l'autre, sans envahissement. Parfois, ça va tellement loin qu'à un moment donné, une certaine dureté émerge.

Je retrouve avec étonnement, j'en suis ébahie, des traces de cette culture très ancienne réapparaître chez les uns et chez les autres. Des traces nettes de ce respect-discrétion-pudeur qui peuvent sembler exprimer une dureté. Je connais bien ces signes apparents et je les sais sans commune mesure avec leur réalité sensible, peut être fragile.

C'est avec reconnaissance que je pense à ce grand-père, le père d'Hélène/Moucha, ma mère. Au chevet de sa femme mourante il écrivait l'intime qu'il partageait avec elle, son Amie de vie. Ainsi a-t-il rompu un peu cette glace « traditionnelle » : il a fait un pas essentiel en exprimant ses sentiments, son amour et son admiration pour sa femme. Il a bousculé des traditions dont il sentait sans doute la désuétude? Ce qui m'a beaucoup surpris quand j'ai lu ce beau texte qui ne correspond certes pas à ma façon de voir la vie - lui était pasteur - ce sont les oraisons funèbres qui ont été prononcées par deux confrères à la mort de ce grand-père. C'est de la langue de bois, pauvre, dogmatique! S'il avait su ça, lui qui a su exprimer si fortement ses sentiments en duo, avec celle dont il savait la disparition prochaine !

Dans notre famille, chacun, à notre insu ou de façon inconsciente, on est plus ou moins porteur, par éducation, d'une certaine dureté: d'autres me le renvoient. Ça me surprend toujours, parce que connaissant mes enfants, je sais que ce n'est pas la réalité. Je perçois dans cette descendance, moi comprise sans doute, des faits précis, concrets, révélateurs d'apparentes duretés. Peut-être est-ce une protection face à ce qui pourrait être ressenti comme de la sentimentalité?

Paloma:

Je suis d'accord avec l'idée qu'il y a une transmission, à l'origine protestante, qui s'est transmise ensuite en dehors de la religion, sur un certain modèle éducatif assez similaire quant

aux valeurs et méthodes. Dans ce modèle, l'expression des sentiments, qu'ils soient positifs ou négatifs, doit être atténuée, avec l'idée que la « maîtrise » de soi passerait par la « maîtrise » de ses sentiments.

Mais il y a confusion entre maîtrise et expression : masquer ses sentiments, ses émotions n'aboutit pas à une meilleure maîtrise, une meilleure connaissance de soi.

Ne pas pouvoir/savoir exprimer ses émotions, ses sentiments induit une fragilité, une sensibilité et une émotivité exacerbées. Or chacun doit pouvoir disposer d'une capacité à se protéger psychiquement contre les difficultés, les « agressions » extérieures. Si cette capacité est fragilisée, temporairement ou de manière plus durable, le besoin de protection se traduit par une apparence de « dureté », une façade, une carapace protectrice. Cette barrière remplace la protection qui devrait être bâtie sur des échanges de sentiments, de ressentis, manques dus sans doute à l'héritage d'une culture chrétienne, protestante !

Chantal :

Un peu rigide, hélas ! Je crois qu'il s'agit, d'une forme d'humanité, d'une capacité de sympathie et d'empathie fortes. Il y a des attitudes parfois qui me surprennent, y compris les miennes ! Je tiens néanmoins à une certaine pudeur, par respect de l'autre.

Paloma:

Cette difficulté d'expression des sentiments, on la retrouve, à propos de la disparition de nos proches comme par ailleurs dans tous les moments de la vie. Lorsque l'émotion est très forte, on ne dispose pas d'une capacité suffisante pour se protéger, protection normalement créée par l'échange naturel et spontané, par la possibilité d'en parler facilement. Le silence qui en résulte, renforce le manque que tu exprimes.

Chantal :

Oui, sans doute. On a voulu éviter toutes les façons stéréotypées d'en parler. Le cimetière, la fête des morts, c'est une façon voilée, elliptique de parler des morts.

Sans s'autoriser à évoquer ce qu'ils nous ont légué par leurs vies.

Paloma:

Il a pu s'agir d'un refus pour certains, d'une impossibilité pour d'autres, mais aucun substitut n'est venu pour faciliter les échanges. Et, dans notre famille, beaucoup d'entre nous ayant une plus ou moins grande sensibilité qui bloque l'expression des sentiments, on n'arrive pas à parler des morts. Je pense que c'est une explication à cette difficulté.

Chantal :

Maintenant, comment arrivons-nous à faciliter les échanges ?
Pouvons-nous modifier le diapason d'habitudes de penser et de façon d'être ?

Pour l'instant nous parlons, entre nous deux, de la mort : une façon d'évoquer la vie ?

Nous n'avons pas encore parlé de leurs vies.

Paloma:

Oui, c'est quand même ce qui motive notre démarche. S'ils étaient vivants, on n'en serait pas là. Si l'on est en train de chercher un moyen d'évoquer leur mémoire, c'est bien parce qu'ils sont morts. C'est déjà une première étape de parler de la mort, de leur mort. Mais le point de départ de nos entretiens, est de nous permettre de faire ressurgir des souvenirs de leur vie, concrètement, et de les exprimer.

Chantal :

Il ne s'agit pas de raconter des vies, ni d'en faire le récit, mais plutôt d'évoquer quelques anecdotes, celles qui colorent des souvenirs porteurs de significations, des anecdotes qui, à la lumière tamisée du temps interrogent nos présents et nos devenirs. Les absents ont vécu et en vivant, ils ont façonné à leur façon ces levains qui font partie de notre pain quotidien. En méconnaître la teneur, les valeurs, le sens, c'est prendre le risque de stagner, de reculer alors que nous rêvons d'émancipation... je dis bien « émancipation », il ne peut s'agir des seuls « progrès » technologiques, sans pour autant les exclure quand ils sont

favorables au devenir humain.

Conscients de ce que furent leurs pas, nous ne pouvons que mieux tracer les nôtres.

Car nous rêvons de « Belles Vies », comme Vladi, Vania, Anouk en rêvaient en façonnant les leurs. Chacune de leurs disparitions est un long silence...

Des collègues de Vladi disaient :
De pouvoir parler ainsi de Vladi, nous fait du bien : c'est difficile mais la diversité des points de vue est une source de bienfaits. Les souvenirs s'effacent, mais une continuité se dessine : échanger, partager ! La vie n'est pas arrêtée. Vladi avait trop le goût du bonheur, avec force.

X
X X

QUAND EN PLEIN VOL, ILS DISPARAISSENT DE NOTRE TEMPS :

Je me souviens de cette nuit,
celle de la disparition de Vania.

Nous descendions ensemble, lui au volant, à la recherche nocturne de Lucas alors perché sur des falaises où il effectuait des travaux acrobatiques de purge de rochers.

Les lumières de Chambéry brillaient tout en dessous dans la vallée. Impérativement nous devons retrouver Lucas appelé auprès de sa compagne, Sabine qui accouchait, de façon prématurée. Et Vania s'inquiétait : il craignait un malheur, celui d'un handicap pour l'enfant à naître. Soucieux il pensait à Sabine, à Lucas introuvable, à l'enfant : nous avons ainsi roulé toute la nuit pétris d'inquiétudes partagées.

Et quand sur un bord d'autoroute nous avons dû nous séparer, il m'a suggéré d'accompagner Lucas pour lequel il craignait une épreuve.

Lui s'en retournerait, il prendrait son service au lac du Bourget auprès des classes attendues. C'était un petit matin. Lucas et moi sommes partis vers Paris et la maternité. Vania, faisant demi-tour, nous a simplement dit : « Soyez fort » avec une assurance teintée d'inquiétudes fugitives, mais aussi de confiance, d'affection !

Ce « Soyez fort » ce furent ses dernières paroles,
des paroles offertes !

Ses cendres se sont envolées dans le vent du Margeriaz. Le lendemain dans une clairière lointaine, des amis, des proches, des jeunes copains de Vania sont venus. Ils ont joué au foot, façon de partager nos larmes, de parler de nos deux disparus, morts aux aurores d'une journée printanière : la petite Cécile, fille de Sabine et de Lucas qui n'avait pu survivre à une naissance trop précoce et Vania, qui vingt-cinq années durant, avait partagé avec nous nos chemins de vie. Les jeunes étaient là, présents, pour leur Ami.

X
X X

Ce matin-là je m'apprêtais à partir au travail. Un coup de fil : c'est l'hôpital de Lyon.

Un interne me dit l'accident de mon fils Vladi.

Est ce grave ? M'inquiétais-je.

Oui c'est grave !

Je ne pouvais imaginer le pire quand nous roulions en ce matin ensoleillé : nous envisagions des difficultés vue la proche maternité de Claude.

Attente longue, indécise dans cette salle d'attente de malheurs, en suspens.

Une amie présente finit par dire en mots clairs et nets :
« C'est fini, il est mort » !

Le temps s'arrête, figé d'incompréhension comme un vertige que l'on chercherait à contrôler au-delà de soi. Le gouffre incolore, glacé.

Une pensée fulgurante : où est Claude ? La voir, tout de suite ! Tout s'enchaîne, hors du temps. Juste le temps, d'apercevoir le visage calme d'un Vladi éteint à jamais, nous tous autour de ce qui n'est plus lui. Déjà le manque. Et déjà l'emploi d'un passé... si proche!

X
X X

Anouk avait passé une semaine chez moi pour m'aider à déménager. A Frédi qui devait venir le chercher il avait préparé des poivrons à l'huile d'olive : il les avait épluchés, grillés, parce qu'il savait que Frédi les aimait ainsi.

Anouk était parti avec un livre sur Einstein qu'il avait lu avec une passion certaine, vu les annotations.

Il nous aura laissé une autobiographie, écrite en fin de classe de 3°.

Et « Une grande page blanche ».

C'était un après-midi au grand soleil d'été. Nous avons fauché l'herbe de ce Serre-Busard, ce refuge où tellement de choses fortes se sont succédées !

Nous avons donc fauché toute la journée et avec Aurélien, ils avaient dit « si on a fini à 4 heures, on monte à Tête de Clotinaille, on bivouaque et le lendemain, on vous rejoint en faisant un tour ».

Nous les avons vus monter, arriver sur la crête, et à 10 heures du soir nous avons pu communiquer avec des lampes de poche.

On s'est dit : « Bonsoir, belle nuit sous les étoiles, belle journée tout là-haut »...

C'était la fin de nos échanges, les derniers signes de la vie d'Anouk pour nous qui les attendions au chalet.

Le lendemain matin, quand on s'est levé, ils étaient déjà partis. Plus tôt que prévu, réveillés par les chèvres sauvages. Ils avaient donc décidé de faire un crochet, au-delà de ce qui était

prévu. Nous avions rendez-vous à 10 heures ce matin-là. Surpris de leur retard inhabituel nous roulions vers le fond de la vallée, allant au-devant d'eux, quand l'hélicoptère de la gendarmerie nous a survolés :

« Oui il s'agit de deux jeunes garçons : pour l'un c'est grave ! »

Et c'est un Aurélien debout, absent, que nous avons trouvé en bas.

Les douze coups de midi sonnaient dans un autre monde que le nôtre.

Les cendres d'Anouk sont parties dans les vagues du Couleau, au Pont de l'Amitié.

Où nous allions si souvent jouer dans les vasques glacées de la fonte des neiges.

Ils sont allés sur le « Rocher des Loups » ce rocher promontoire - le repère de Vania quand il jouait « Mowgli » - les garçons, les copains-cousins d'Anouk, ont enlevé les mousses et gravé profondément la pierre de ces lettres « A n o u k ».

X
X X

Francis :

Ce sont des souvenirs qui vivent. En parler avec quiétude est difficile et nécessaire. Pour ne pas oublier, pour pouvoir simplement continuer à vivre ! Garder la mémoire de vécus passés, c'est important pour ceux qui ont la vie devant eux.

X
X X

DE L'OUBLI À LA RENAISSANCE

C'est ce que raconte cette histoire de Leïla, la petite sœur du Sahara qui accompagnait son grand frère Slimane.

Un jour il disparut dans une tempête de sable. Le père dans son malheur voulut tout faire pour « oublier ». Mais Léïla ne pouvait pas, ne voulait pas oublier ce frère qui lui avait tout appris du désert, de la vie des gens, du bonheur de vivre.

Ce récit, je l'ai remodelé après la disparition de Vladi. Il se termine ainsi :

« Le père, chef de tribu touareg, s'adresse à son peuple alors que sa fille Léïla lui a rendu le souvenir de son fils disparu :

- Je croyais qu'en voulant oublier Slimane, dit le père, qu'en nous forçant à l'oublier, nos yeux ne pleureraient plus et que nous pourrions à nouveau travailler et rire ensemble. Mais maintenant, je le vois, c'est la peur, la crainte, le silence qui ont envahi nos pensées. Nos pas sont devenus hésitants et nos regards fuyants. Aujourd'hui, Léïla a su me rendre un peu mon fils bien-aimé. Je souhaite que vous puissiez, dans vos mémoires, le retrouver à nouveau et converser avec lui.

Les bédouins regardent Tarik avec soulagement et reconnaissance.

- Parlez de Slimane, mon fils, ajoute-t-il, quand bon vous semble. Racontez vos souvenirs le soir auprès du feu, expliquez à vos enfants ce que vous partagiez avec lui, comment il jouait avec vous, comment il chantait et racontait. Comment il menait les troupeaux avec vous ! Vous l'aimiez parce qu'il vous écoutait, parce qu'il travaillait avec vous. Il accompagnait vos vies, vos joies et vos tourments !

Tranquilles, les bergers s'en vont sous leurs tentes. Le soir, le jeune berger chassé reprend sa place dans l'oasis.

Et Slimane vit dans le cœur de tous ceux qui se souviennent de lui.

Quant aux jeunes enfants, ils écouteront les histoires de Slimane. Ils le devineront chevaucher au-dessus des dunes sur son alezan noir, Léïla à ses côtés, heureuse et fière. Et ces histoires se trouveront renouvelées et brodées de génération en génération...

Et voici comment Tarik s'est adressé à ceux qu'il aime et qui ont aimé Slimane, à ses cinq fils restés auprès de lui. Il exprime ses pensées avec une tendresse inaccoutumée, déterminée, sereine :

- Que le regard de votre frère, pétri d'affection, de confiance, vous soit un rayon de lune et d'espoir, lorsque le désert se fait froid et noir de nuit... Que sa joie de vivre vous accompagne et vous aide à dépasser vos querelles et vos différents, sans élever la voix.

Lorsque sa voix vous semblera exigeante par-delà les dunes, pensez qu'il l'était pour lui-même et que c'est pour cela qu'il reste si présent dans vos mémoires et dans vos cœurs.

- Quant à toi, Léïla, ma fille, toi qui m'as redonné le goût de la vie, je te confie la tienne.

Je te confie ta vie.

Pour les avoir parcourus avec Slimane, tu connais le grand désert, les pâturages, les oueds, les oasis. Tu connais le ciel étoilé et les vents de feu et de glace, tu sais les dangers du désert, tu aimes fouler les sables, les steppes et les grands espaces. Slimane t'a confié ce bel alezan, il t'a aussi enseigné à le soigner : prends-en autant de soin que Slimane a mis à le dresser.

Les bergers t'apprécient depuis que tu es toute petite, ils t'ont vu grandir, ils t'ont croisée aussi souvent que vos ombres mêlées.

Léïla, de ce jour, tu seras notre messagère : tu iras de pâturage en pâturage porter les nouvelles. Tu sauras écouter les uns, expliquer aux autres, transmettre les peines et les espoirs. Chacun attendra ton arrivée avec impatience, tous te chargeront de leurs pensées et de transmettre leurs sentiments.

Tu seras une messagère de vie entre tous.

La mémoire de Slimane que tu as su garder si vivante, si véridique, te sera une source toujours fraîche, une source vive que tu apprécieras parmi toutes les sources que tu rencontreras.

Soigne tes sources, Lëïla, afin qu'elles abreuvent
tes soifs aux contours de ta vie!
Qu'elles te soient force pour convaincre
et joie pour aimer. »





Creynes 20
13

2 - DES TRACES PARMi TANT DE VIOLENCES !

Une immense honte, une vraie colère m'étreignent quand je vois notre monde ravagé par des multitudes de violences de tous ordres. Un monde coutumier de barbaries, d'intolérances, de haines et de vengeances ! Des violences au-delà de tout ce que l'on imagine : j'en frémis d'indignation !

Des violences de tous ordres ?

Cela va de l'injure proférée ou du mépris affiché à l'encontre d'un autre être humain que soi, à l'explosion atomique qui ravage des régions et tous leurs habitants pour des générations. Des milliards de violences balayent d'un revers de main les humanités qui pourtant fleurissent, certaines privilégiées, en bonne terre, d'autres - comme ces roses trémières aperçues dans les ruines de Kaboul - s'élèvent d'entre des pans de murailles, belles mais tellement surprenantes dans cet entourage ravagé !

Au plus près de chez nous, de nos vies, combien d'incivilités voilées, tues, acceptées, même quand on en connaît la nocivité, les risques, les conséquences.

VLADI VICTIME DE VIOLENCES

Ainsi Vladi, a été victime de violences criminelles, inattentions prévisibles que bien des gens craignaient, déploraient sans jamais ni dénoncer, ni intervenir. Un chauffeur de car, bien connu de tous les habitués du bar où il s'arrêtait boire un petit verre, savaient ses excès. Son patron aussi. On pouvait craindre le pire. Le pire est advenu. Le chauffeur s'est fait assassin : il a tué le maître d'école qui rentrait chez lui. Et pour ce meurtre, il a été puni d'un simple retrait de permis de conduire pour 18 mois, et il s'en est retourné chez lui.

Deux enfants sans père, toute une vie stoppée.

Vladi instruisait, éduquait, construisait, émancipait, projetait, inventait... de l'humanité dans le creuset de ses activités ! Jeté hors du temps !

Daniel:

L'accident qui coûta la vie à Vladi est un crime prémédité en ce sens qu'il devait être évité. Il faut transformer la loi : on attend quoi ? Le patron du chauffeur a une responsabilité énorme .

Avant le procès où devait comparaître le chauffeur, nous avons alerté les médias, les travailleurs transportés par le car, les familles et largement distribué le tract suivant dont voici quelques extraits :

« Notre Père, notre époux, mon fils,
notre frère a été tué.

Sa mort n'est pas accidentelle, elle devait être évitée. Sa vie a été brisée, notre bonheur aussi. Brisée par un meurtrier à quatre roues, chauffeur de car de la société Annequin de Bourgoin Jallieu, qui conduisait ce jour-là comme chaque jour 30 travailleurs de RVI. Ce chauffeur, un alcoolique chronique, avait 2,40 grammes d'alcool par litre de sang lorsqu'il a percuté, à 110 km/h. et en ligne droite, Vladi qui roulait à vélo dans des conditions normales de visibilité. Ce n'est qu'à la demande du chef de car qu'il s'est arrêté 155 mètres plus loin. Quelques heures plus tard Vladi mourait...

Trop souvent ces procès banalisent ces homicides prévisibles, résultat de négligences criminelles... La société de car... a de fait une responsabilité écrasante... elle devrait être soumise à des contrôles médicaux rigoureux... Ce qui est déterminant c'est votre propre vigilance, garante de votre sécurité et de celle de tous... »

Des proches et des amis ont soutenu notre démarche en adressant à notre avocat leurs témoignages :

Monique L. sœur de Claude:

« Dénonçons tout ce qui de près et de loin a détruit Vladi. Les pouvoirs publics refusent de s'attaquer efficacement à ce fléau

qu'est l'alcoolisme, enjeu économique, mal qui ronge la dignité humaine... En tant que médecin, je considère les ravages physiques, psychiques, et les drames sociaux et familiaux qui découlent de l'alcoolisme.» Monique dénonce ensuite des indulgences de la part des législateurs, des médias, des sociétés de transport, des compagnies d'assurance, de la gendarmerie et... de tous les témoins passifs, coupables de laisser un alcoolique au volant ».

Le procès s'est tenu le 14 janvier 1985, fort indulgent sans raison excusable. C'était un accident parmi tant d'autres, « ordinaires ». Une fatalité pour certains, un crime pour nous et bien d'autres. Nous avons dénoncé largement dans toute la région le scandale de cette mort !

À la suite de luttes vigoureuses, des lois et des mesures ont réduit, non jugulé, le nombre de morts dû à l'alcool sur les routes. Avec des associations nous avons participé à des campagnes d'information et réclamé des mesures efficaces. Depuis le nombre de tués sur les routes s'est abaissé mais reste élevé.

Bien des accidents seraient évités si des règles étaient appliquées, surtout expliquées, et si toute une éducation dès l'école était dispensée.

Ce que l'instituteur Vladi faisait dans sa classe. À la veille de sa disparition.

JUGULER LES VIOLENCES QUI EMPOISONNENT NOS VIES

À lui, comme à ses collègues se posait aussi, le problème des jeux de violence, les jeux de guerre !

Quelle attitude collective pouvait-on adopter dans la cour de l'école par rapport aux jeux de guerre alors que les avis des enseignants ne concouraient pas forcément ?

Avec ses élèves, Vladi avait ce souci : des débats sur l'actualité, sur les conflits étaient engagés où l'imaginaire et le réel se trouvaient reconnus puis démêlés. Où se trouve la

vraie vie quand on est nourri de télévision ? Ces jeux de guerre portent le risque de s'habituer aux vraies guerres, fatales, comme une façon d'être au monde !

Expliquer, réfléchir avec les enfants à partir de situations vécues ou entendues, ou encore vues à la TV. Interdire ne rime à rien, il faut apporter des éléments pour convaincre, mener des démarches de déminage de ces violences ordinaires, quotidiennes, amener à ne pas accepter le fatalisme des guerres, à y résister, à les dénoncer, à s'y opposer.

Les enfants mûrissent ainsi et leurs comportements agressifs s'estompent, se raisonnent et ils deviennent moins vulnérables aux sollicitations guerrières ou de vengeance en vogue dans nos sociétés.

C'est le problème de la violence en soi qui nous préoccupe tous !

Toute violence est porteuse de réponses violentes avec de dramatiques enchaînements ! Il n'existe pas de murs protecteurs entre les différents niveaux de manifestation de violences.

Face à de telles situations, chacun peut et doit assumer ses propres responsabilités : personnelles, éducatives, familiales, professionnelles, sociales, toutes éminemment citoyennes.

Toutes « Politiques » ! Pour que nos vies puissent s'épanouir...

C'est cette préoccupation « du politique »

si étroitement liée aux réalités de nos vies ordinaires, qui m'a amenée à prendre connaissance - avec un intérêt réjouissant - en 2009 du Manifeste de la révolte lancé par neuf intellectuels antillais dont les écrivains Chamoiseau et Glissant, « une révolte forte, exigeante pour juguler les violences qui empoisonnent nos vies ! »

Des violences de tous ordres donc, qui deviennent des guerres

économiques, lesquelles engendrent des misères aux milles effets dont des morts à chaque instant.

Des rescapés, des indignés clament leur colère avec une vigueur et une joyeuseté contagieuse :

... « Derrière le prosaïque du « pouvoir d'achat » ou du « panier de la ménagère », se profile l'essentiel qui nous manque et qui donne du sens à l'existence, à savoir : le poétique. Toute vie humaine un peu équilibrée s'articule entre, d'un côté, les nécessités immédiates du boire-survivre-manger (en clair : le prosaïque) et, de l'autre, l'aspiration à un épanouissement de soi, là où la nourriture est de dignité, d'honneur, de musique, de chants, de sports, de danses, de lectures, de philosophie, de spiritualité, d'amour, de temps libre affecté à l'accomplissement du grand désir intime (en clair : le poétique). Comme le propose Edgar Morin, le vivre-pour-vivre, tout comme le vivre-pour-soi n'ouvrent à aucune plénitude sans le donner-à-vivre à ce que nous aimons, à ceux que nous aimons, aux impossibles et aux dépassements auxquels nous aspirons...

... Le déficit en responsabilité crée amertume, xénophobie, crainte de l'autre, confiance réduite en soi... La question de la responsabilité est donc de haute nécessité. C'est dans l'irresponsabilité collective que se nichent les blocages persistants dans les négociations actuelles. Et c'est dans la responsabilité que se trouve l'invention, la souplesse, la créativité, la nécessité de trouver des solutions endogènes praticables. C'est dans la responsabilité que l'échec ou l'impuissance devient un lieu d'expérience véritable et de maturation. C'est en responsabilité que l'on tend plus rapidement et plus positivement vers ce qui relève de l'essentiel, tant dans les luttes que dans les aspirations ou dans les analyses...

... Si le capitalisme a créé ce Frankenstein consommateur qui se réduit à son panier de nécessités, il engendre aussi de bien lamentables « producteurs » - chefs d'entreprises, entrepreneurs, et autres socioprofessionnels ineptes -

incapables de tressaillements en face d'un sursaut de souffrance et de l'impérieuse nécessité d'un autre imaginaire politique, économique, social et culturel. Et là, il n'existe pas de camps différents. Nous sommes tous victimes d'un système flou, globalisé, qu'il nous faut affronter ensemble. Ouvriers et petits patrons, consommateurs et producteurs, portent quelque part en eux, silencieuse mais bien irréductible, cette haute nécessité qu'il nous faut réveiller, à savoir: vivre la vie et sa propre vie, dans l'élévation constante vers le plus noble et le plus exigeant, et donc vers le plus épanouissant...

Ce qui revient à vivre sa vie, et la vie, dans toute l'ampleur du poétique. On peut mettre la grande distribution à genoux en mangeant sain et autrement.

Une vision du politique enchantée par l'utopie ? ...

... Nous sommes maintenant au fond du gouffre. Il nous faut donc réinstaller le travail au sein du poétique. Même acharné, même pénible, qu'il redevienne un lieu d'accomplissement, d'invention sociale et de construction de soi, ou alors qu'il en soit un outil secondaire parmi d'autres. Il y a des myriades de compétences, de talents, de créativité, de folies bienfaisantes, qui se trouvent en ce moment stérilisés dans les couloirs de l'ANPE et les camps sans barbelés du chômage structurel né du capitalisme. Même quand nous nous serons débarrassés du dogme marchand, les avancées technologiques (vouées à la sobriété et à la décroissance sélective) nous aiderons à transformer la valeur-travail en une sorte d'arc-en-ciel, allant du simple outil accessoire jusqu'à l'équation d'une activité à haute incandescence créatrice.

Nous appelons à une haute politique, à un art politique, qui installe l'individu, sa relation à l'Autre, au centre d'un projet commun où règne ce que la vie a de plus exigeant, de plus intense et de plus éclatant, et donc de plus sensible à la beauté.

Ainsi, chers compatriotes, en nous débarrassant des archaïsmes coloniaux, de la dépendance et de l'assistanat, en nous inscrivant résolument dans l'épanouissement écologique

de nos pays et du monde à venir, en contestant la violence économique et le système marchand, nous naîtrons au monde avec une visibilité levée du post-capitalisme et d'un rapport écologique global aux équilibres de la planète... »

Merci à nos Amis d'outre Atlantique de dire si bellement ce que nous balbutions...

DES ACCIDENTS NON DÉNUÉS DE VIOLENCES

Nos existences sont gangrenées par ce qu'on nomme des « accidents », dont la plupart sont des violences qui doivent et peuvent être évitées, bannies, ou combattues, dans un contexte qui se veut avant tout « sécuritaire » (sans l'être réellement). Trop souvent, des « accidents » sont considérés comme des faits divers ! Des accidents hors responsabilité assumée...

Il est des accidents accidentels en ce sens qu'ils ne peuvent en rien être prévisibles. Mais la plupart sont tributaires d'un déficit de vigilance, de compréhension et d'analyses des situations à risques. Sans que des mesures soient prises sérieusement.

Si, au sortir du long tunnel autoroutier de Chambéry, des barrières de sécurité avaient été posées, la voiture de Vania, (certes fatigué par une nuit à la recherche de son frère et ébloui par le soleil levant) aurait « glissé » le long des rails de sécurité et sa vie aurait été sauvée ! Il serait parmi nous. Trois jours après sa mort, des barrières protectrices étaient posées. Pour cela il a fallu mort d'homme. Quel gâchis !

Les causes de prises de risques ne suffisent pas toujours à les expliquer, à les éviter, à développer des attitudes préventives. L'essentiel se trouve dans une éducation qui devrait apporter les connaissances nécessaires à l'analyse de situations. Culture absolument nécessaire mais pas suffisante. Il faut encore compter avec l'expérience alors que le poids des habitudes

abaisse le niveau de vigilance. Compter avec le poids de la confiance aveugle accordée à des « experts » ...

Certaines situations révèlent des traits d'histoire individuelle, de façon consciente ou non. Je me souviens d'avoir eu à apporter une attention particulière à un jeune enfant quand, en groupe nous marchions sur une route passante ou en bordure d'une falaise : par désinvolture, inattentions ou par « jeu » il se mettait en situation à risques, sans en avoir une claire évaluation. L'homme qu'il est devenu n'en a gardé aucun souvenir !

L'analyse des causes des accidents est toujours délicate et improbable lors d'hâtives conclusions. Les causes sont en général diverses tout autant que les « responsabilités » assumées ou non.

La course au temps et surtout à l'argent viennent sérieusement aggraver les risques et les dangers encourus. Au volant, la vitesse, trop souvent apparat patriarcal de virilité, transforme en bolides des chauffards qui blessent, tuent des piétons, lors de fanfaronnades, presque ordinaires tant elles sont courantes !

Le mal vivre aggrave les risques !

Des vies équilibrées favorisent de tels évitements.

Prises de conscience, connaissances, expériences, vigilance doivent être l'affaire de tous en toutes circonstances.

C'est la responsabilité de tout citoyen.

Une responsabilité hautement politique.

GUERRES ET GÉNOCIDES : DE BARBARES VIOLENCES

Quant aux guerres, aux génocides il ne s'agit pas d'accidents. Ce sont des crimes prémédités, perpétrés. Ce sont des violences d'une inhumanité loin d'être éradiquée :

« Depuis toujours les oppressions, les violences, les massacres, les guerres, les génocides ont ravagé les espoirs de bonheur et de bon vivre auxquels les peuples aspirent légitimement, sans plus de misère ni d'entraves.

Poussés les armes à la main, conditionnés, certains partent la fleur au fusil ou le cœur en bandoulière. Ces lamentables histoires qui font couler autant de sang que de larmes ne cessent de renouveler de graves inquiétudes et autant de colères quant à l'avenir du genre humain.

Pessimisme ? Fatalité ? Éternel renouvellement ? C'est ce que l'on a de cesse d'affirmer, ce qui conforte les décideurs des guerres...!

Une grande colère m'étreint quand je considère l'humanité saccagée par des puissants fanatiques, des fous de pouvoir économique, de pouvoir religieux mais aussi de leurs intérêts personnels ou de leurs intérêts de classe.

J'aime trop la vie pour ne pas être en colère...

POUR UN PACIFISME DU QUOTIDIEN

Toute jeune, au sortir d'une Résistance montagnarde, j'ai accompagné mon père parmi les ruines de la ville de St Lo en Normandie. Des champs de ruines comme j'en verrai à perte de vue en Allemagne au sortir de la guerre. Comme encore bien plus tard, j'en découvrirai à Kaboul en Afghanistan en 2002 où au milieu des tas de murailles effondrées, des enfants jouaient, des fillettes nous épiaient, cachées par des murets éventrés. J'y ai vu des familles entières s'organiser avec patience et dignité dans ces ruines infinies. Elles vivaient de rien, mais déjà pensaient à l'éducation scolaire de leurs filles et de leurs garçons. Dans leur regard des lueurs d'espoirs, sans trace de mendicité ou d'un quelconque assistanat, malgré un dénuement difficile à imaginer.

Et des sourires d'entre les murs...

Des violences sans nom qui sont le pire de tous les scandales qui accablent des millions de gens. Des gens comme vous et moi, qui simplement aspirent à une vie digne et heureuse. Quoi de plus légitime ?

Combattre la violence est une question de survie des générations montantes. » (Extraits de Cairns).

Mon adolescence a été accompagnée d'un verset biblique :

« Aimez-vous les uns les autres ».

J'ai vu à cette époque des gradés SS à genoux au fond du temple, prier à l'ombre de ce verset gravé dans la pierre, l'arme au côté, quelques mois avant le massacre d'Oradour sur Glane!

Des années après, j'ai été jetée de la communauté qui prêchait cette morale dite d'amour alors que « naïvement » j'expliquais l'équivalence des religions entre elles, religions que j'estimais salutaires à l'humanité à cette époque de ma vie. Ce renvoi m'est apparu comme une pitoyable violence qui m'a amenée à condamner les nocivités irrévocables des hypocrisies, ces cache-misère d'indignités parées des voiles de la compassion.

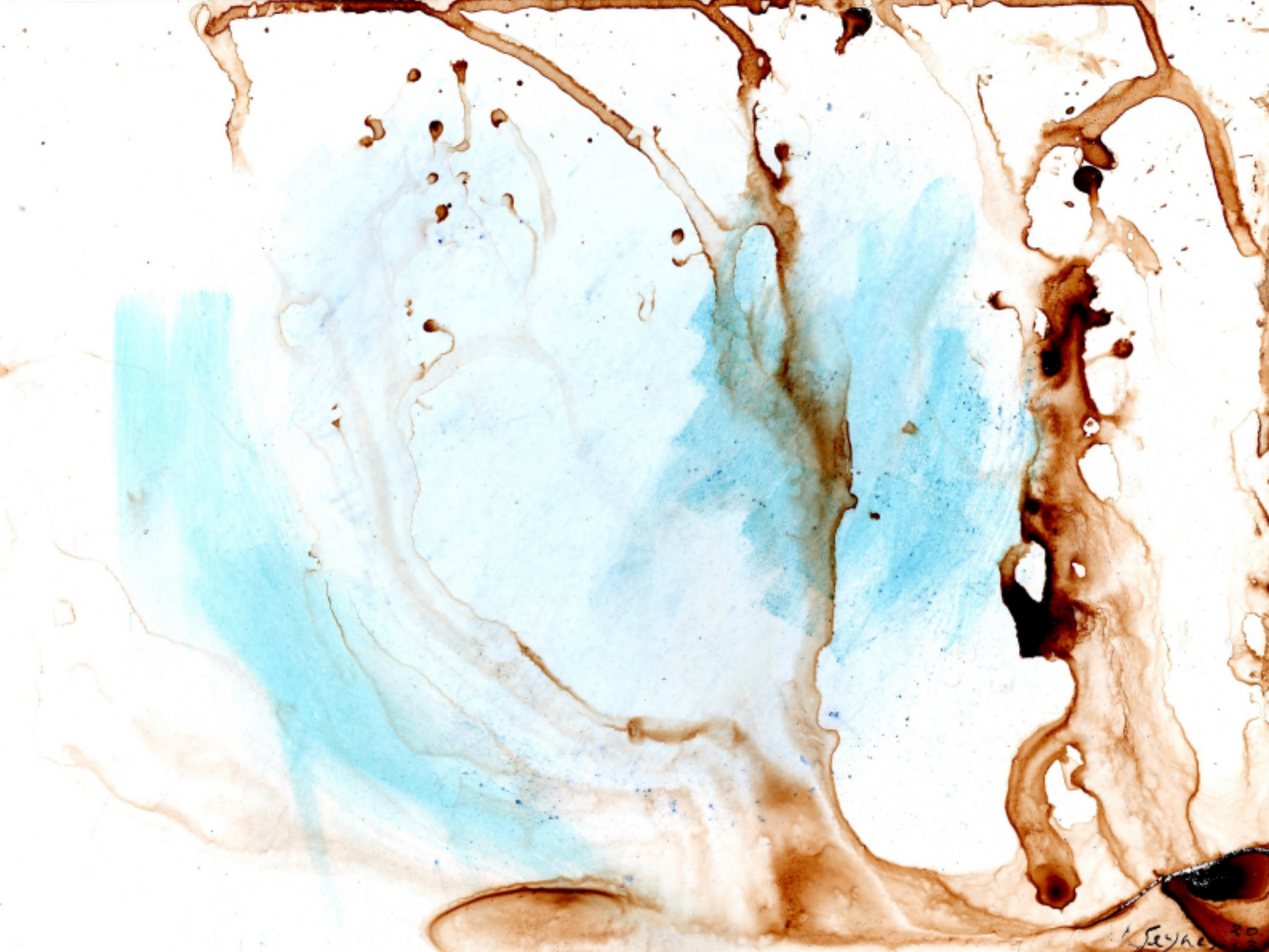
J'avais seize printemps et derrière moi une guerre de cinq années ! Et aussi la connaissance des guerres de religion et des supplices subies par mes aïeux qui se réclamaient de la religion qui protestait... Comme aujourd'hui des tortures sont employées pour faire revenir à la raison dominante des révoltés, des indignés !

Une trop longue histoire d'inhumaines violences !

Depuis plus de soixante ans, je suis résolument et simplement « Pacifiste »

Je tente de l'être en toutes circonstances : des plus anodines, celles de nos quotidiens, aux plus graves, qui menacent la Paix et le bonheur !

Militante de bonheurs possibles... dès à présent.



20
L. Seynae

3 - DES TRACES, À PETITS PAS, VERS D'INFINIS DEVENIRS

GRAND ANGLE

Je vois l'immensité d'un panorama, qui pourtant ne concerne qu'un tout petit coin de verdure en France, en ce tout début d'un XXI^e siècle, ce siècle malade de prospérité et de pauvreté sans limites.

Je vois des arbres vigoureux au feuillage bruissant, au cœur d'une vaste forêt baignée d'un soleil tremblé dans ces gouttes de rosée, attardées dans la prime lumière !

Une multitude d'arbrisseaux en fouillis s'élancent vers le ciel à la recherche de clarté. Ils plongent leurs racines à la recherche d'eau - de l'eau vitale - et aussi de bonne terre à trouver entre des rocs durs comme le silex et les épaisses racines des vieux arbres des alentours. De besogneuses fourmières assurent le nettoyage des branches tombées, usées, cassées nourrissant ainsi la terre et offrant un peu de clarté aux jeunes arbres.

Je vois aussi des adultes affairés dans des sillages incertains, des jeunes creuser leurs rigoles mi-sérieux, mi-rigolards, c'est de leur âge dit-on, des enfants fouiner à la découverte de l'impossible, des vieux effacer d'inutiles traces et en préserver certaines...

Toute la vie d'une forêt humaine intelligente, généreuse, entreprenante, vivante ! Chacun « en devenir » au-delà d'éventuels avatars de parcours.

Humains, végétaux, animaux naissons, vivons, mourrons. Pareillement. Disparaissons.

Les humains, avec deux pieds, deux mains, et une longue histoire relayée par l'expérience, par les transmissions de connaissances vécues, dites, écrites, chantées, peintes. Transmissions certes épurées par le temps mais qui perdurent et se métamorphosent au fil des ans et des événements.

Et ces métamorphoses, c'est génial !

Chacun - modestement et absolument - est nécessaire à la sauvegarde de ce qui a été construit, à la protection d'une si bonne terre, à la vigueur créatrice déployée par ceux qui s'élancent à la recherche d'horizons pour des jours heureux.

Alain G:

L'accident criminel dont a été victime Vladi n'a pas complètement arrêté ce vol : sa famille et ses amis ont tous gardé de lui des comportements, des attitudes devant la vie et envers les autres. Les rassemblements / colonies de vacances (Rabiou et autres) en ont été une manifestation parmi d'autres. Les choix de vie, de profession, les engagements des uns et des autres ont souvent la marque de Vladi, y compris pour ceux qui ne l'ont jamais connu.

L'AVENTURE DU RABIOU

A la Toussaint 1983, Vladi et Claude nous avaient confié leur Loïc et le chalet où nous avons réuni une dizaine de petits enfants : ce fut la toute première colo sans que nous en ayons conscience et aussi l'épopée de Abi Yoyo ce géant débonnaire dont les petits, devenus grands au fil des colos et des ans, auront porté longtemps le témoignage!

Dès l'été 84 à la suite de la disparition de Vladi, une association s'est montée du nom du torrent impétueux, « Le Rabiou » qui se jette dans la Durance au pied de Serre Buzard. Ce devait devenir une association de colos parentales aux orientations culturelles, sportives et éducatives que nous partageons de longue date, avec Vladi et Claude.

Colos d'été et séjours d'automne ou de printemps se sont succédés durant une quinzaine d'années, avec des événements forts, inscrits dans des journaux artisanaux, ou bien dans des

films « épiques » qui ont mobilisé des dizaines d'enfants, de jeunes, d'adultes et moult réalisations d'art et d'ouverture au monde. Des colos fort diverses quant à leurs thèmes accueillant de 10 à 50 participants chacune en une vie intense, interpellante, dynamique et explosive d'imaginaire et de plaisirs !

Lors d'une de ces colos, Youri jeune étudiant, avait monté une vidéo « Lettre à Vladi », dont quelques extraits (disparates, néanmoins témoins) de paroles d'enfants sont ici reproduites :

- « J'veux dire, on peut dire aussi que bon, si on n'est pas croyant, euh, il est mort d'accord mais après la mort, euh, ... c'est pas un grand vide, quoi, c'est dur mais y'a toujours des... on est pas obligé de savoir que quelqu'un est au paradis pour être soulagé, quoi... quand quelqu'un meurt y'a toujours des restes de lui... dans notre façon de faire dans la vie, on peut aussi... le faire revivre. Voilà !

- C'est monstrueux la guerre.

En ce moment tu peux être en paix si t'es d'accord avec ceux qui ont le pouvoir.

Y'avait des maquisards à St Alban là-bas, en dessous de chez nous. Y'a des buissons, ils étaient cachés là et quand les allemands sont passés... tac, tac, tac ! Alors les allemands sont montés, ils ont fait aligner tous ceux du village, pour les... Mais heureusement y'en avait un qui savait parler l'allemand, alors il leur a expliqué que c'était pas eux les Maquisards, bien sûr, c'était pas ceux qui étaient dans le village... Les femmes, elles mettaient des draps aux fenêtres pour faire signe aux Maquisards que les allemands étaient là...

Mais en fait cette paix entre les peuples, c'est là dans nos quotidiens que...

- Y'a beaucoup de projets en cours : on en a parlé avec une femme de la Centrale nucléaire... on va la visiter... on voudrait faire des trucs, enfin, sur l'énergie électrique.

- C'matin on a vu une trace dans la maison, d'Abi Yoyo le géant... il a dû nous entendre à la radio... Y'avait de grosses traces... des dents avec de la bave... et des mains à quatre doigts... il est jamais triste... on croyait qu'il existait en vrai... c'était juste un jeu...

- Peut-être que vous nous avez donné un peu trop de responsabilité : il aurait fallu qu'il y ait un adulte qui soit là...

- Y'a certains peuples qui sont dans la misère parce que l'on n'a pas respecté leur mode de vie.

Un pays qui est déjà un petit peu hasardeux sur son économie, et bien s'il y'a une guerre alors c'est fini.

Y'a quelques riches qui deviennent de plus en plus riches et c'est pour ça qu'on dit « en voie de développement ».

Les indiens c'est un pays riche de leur culture, de leur harmonie. Ils ont appris : c'est un peu une tradition pour eux... Les aider ? mais pour eux c'est pas forcément les aider, ça peut être comme si on les colonisait...

C'est des étrangers qui sont venus et ils ont complètement déséquilibré, à la fin ils prostituaient les filles...

Ils disent que les indiens c'est des sauvages parce que nous on vit bien dans notre petite maison, tandis qu'eux, ils couchent à la belle étoile.

- Ah ! Ah ! Ah ! Qu'est-ce que tu veux dire : on est des sauvages, nous, une colo de sauvages ?

- Si on nous éduquait mieux...

On peut pas nous éduquer si déjà les adultes ne s'entendent pas.

Faut qu'on s'éduque nous-même quoi !!!

- Si on prend beaucoup de pilules rouges on devient géant, ça serait pratique pour traverser l'océan en cinq pas ce serait génial !

Ou alors on prend des pilules bleues on devient minuscule et puis on peut monter sur le radeau, on s'met à l'intérieur des bambous.

- On ne va pas obliger à parler ceux qui ne veulent pas parler.

J'ai expliqué quelque chose tout à l'heure, j'peux pas vraiment le dire.

Il faut savoir entendre les silences aussi.

Je sais ce qui s'est passé, donc je sais que c'est sérieux.

J'ai des trucs à dire, mais j'ai du mal à les dire.

Moi j'vais dire franchement, j'me sens exclue ! Je trouve qu'il y a un groupe qui se forme, les affinités ça ne doit pas dire des exclusions.

C'est ça qui est bien, que chacun ait ses idées et que tout le monde les respecte.

- C'que j'aimerais bien c'est qu'il y ait des stages ou des machins, j'sais pas quoi, des séjours entre les colos... parce que c'est trop long à attendre. Dès que c'est la fin de la colo, on attend la colo suivante, alors... euh !!!! »

L'histoire de ces colos pourrait être retracée par celles et ceux qui les ont vécues, aimées, qui les ont fait grandir : la porte leur est grande ouverte...

Vous souvenez-vous ? Le retour chez soi et à l'école demandait souvent de grands efforts : il s'agissait d'allier au mieux ce qui avait été vécu, échangé, partagé, géré ensemble, et les devoirs et contraintes d'une vie scolaire et sociale aux normes souvent ressenties comme des soumissions arbitraires. Des relations et des attitudes devaient être renégociées patiemment.

La colo au cours de laquelle ces paroles ont été recueillies avait été préparée longuement par Vania, une colo pour la première fois qui se déroulerait en dehors de Serre Buzard, au bord du Rhône en face de la centrale de Cruas. Un premier voyage

collectif.

Des activités, des colos, des engagements teintés de ce « bonheur d'être au monde » : chacun y tisse ses choix à sa façon, selon le cours des événements, choisis ou simplement nécessaires à la vie collective...

Et bientôt d'autres voyages ont débordé les cadres de

« l'Hexagone » vers des rencontres, vers d'autres continents, avec des projets « solidaires » comme l'aventure de Séitima au Sénégal.

VANIA OBJECTEUR DE CONSCIENCE

Vania était alors objecteur de conscience au service du Rabiou via la FOL (Fédération des Œuvres Laïques). Le 29 mai 1991 il disparaissait. Sans lui, la colo a réuni une cinquantaine de participants.

Il aurait dû retourner ensuite à ses activités, celles-ci que nous avons reproduites dans le dépliant annonçant l'arrêt brutal de sa vie: on y lit un entrelacs d'apports culturels et de pratiques développées tant par « héritage » et partage que par ses propres démarches. Le petit frère (le septième et avant-dernier) avait tant appris de ses aînés et de tous leurs entourages amicaux que sa vie ne pouvait être mieux évoquée sans la référence aux activités qu'ils pratiquaient avec un puissant intérêt (voir en annexe).

Un jour, Paloma avait été vraiment frappée de voir à quel point Vania était profondément ému - en revenant d'un vol en parapente - par toutes les sensations qu'il avait ressenties au moment du vol, il en était si heureux !

A propos de parapente, Chantal évoque un souvenir absolument merveilleux. Vania était monté au Margéziac à pied avec son parapente sur le dos. Il le faisait de façon sportive, pour s'entraîner. Avant de s'envoler, il s'est couché dans l'herbe, et s'est endormi tranquillement. Et quand il s'est réveillé, une horde de chamois, tournait autour de lui, paissait tranquillement et le regardait. Lui pétrifié, n'osait plus du tout bouger, d'admiration. C'était merveilleux !

Il était heureux, non seulement dans l'air, dans la nature, mais avec les habitants de cette nature. Au bout d'un moment, il a fini par bouger un peu et là, les chamois ne se sont pas envolés, ils se sont égaillés, dispersés. Et lui, s'est envolé.

Une autre fois, il a voulu faire plaisir au Père Michelot qui habitait la maison que j'habite maintenant. Le Père Michelot avait un vieux vélo et il y avait des histoires de vélo entre eux deux. Avec son parapente, Vania a atterri dans la prairie qui est là, juste devant la maison, pour Michelot, comme un cadeau.

J'avoue que ça m'a fait plaisir quand j'ai vu Loïc s'adonner à ce sport ! Certainement il vole... différemment ? Loïc, rit de lui-même, c'est sans doute une façon aussi de masquer ses émotions et ses plaisirs. Je le revois au-dessus de Serre Buzard, planer dans ce ciel bleu, frôlant - à ce qui me semblait - les rocailles de Tête de Clotinaïlle avec tant de bonheur...

VOYAGES ET RENCONTRES

Une invitation au Voyage, si près, si loin ! Mais toujours avec des découvertes, des rencontres, des liens nouveaux !

« Quand j'avais 20 ans, meurtrie par un amour déçu, voyager c'était tout à la fois, fuir et découvrir : c'était PARTIR, mais aussi échanger, partager... De cette première escapade je suis revenue après deux mois de vagabondage, affamée, amaigrie, brunie, revigorée par ces milliers de kilomètres parcourus en auto-stop, d'auberges de jeunesse, en grange à foin et d'invitations chez des particuliers, souvent des artistes qui me régalaient de la visite de leurs ateliers !

Quand, alourdie d'enfants - avec leur père, puis sans lui plus tard - nous partions tous les étés sur des routes qui se faisaient longues à notre vieille guimbarde chauffante. Régions de France, en campant et en découvrant un monde fabuleux de rencontres toujours stimulantes ! Activités de plein air, sports et festivals, visites de sites, avec soleil, orages, vents, pluies, chaleur et froidure... Ensemble !

Quand ma retraite m'a rattrapée, j'ai commencé par me délester de tout ce que je possédais, (si peu!) me sachant protégée par une véritable retraite. Des apports qui ont pu être un coup de pouce à mes enfants devenus parents.

C'est alors que le virus de la rencontre et de la découverte a fait son chemin dans mes choix de mode de vie. Vagabonder m'allait bien mais un « chez moi » d'où partir pour y revenir, m'est devenu un souhait, voire une nécessité. Enfin donc, bien installée « chez moi » avec mes livres et mes souvenirs, j'étais libre de vagabonder, pour toujours revenir avec intérêt et plaisir.

C'est quoi ce plaisir ? C'est un secret ouvert à tous vents...

Partir, s'aventurer hors des sentiers connus, souhaiter nouer de nouveaux liens, découvrir des lieux, des sites, des contrées, des gens, des histoires, des civilisations, des modes de vie et de pensée...

Se distancier et tenter, non d'oublier mais d'atténuer certaines peines... pour se reforcer... Tenter de croiser des trajectoires... Chercher à mieux comprendre les énigmes humaines... Désirer se saouler de paysages grandioses... Souhaiter sentir cette osmose joyeuse qui jaillit lors de rencontres imprévues... S'émerveiller des innovations créatrices de « petites gens » qui vous ouvrent leur porte et tuent le coq pour mieux vous recevoir... Aller à la rencontre la main tendue... Mêler nos regards quelques instants et partager nos aspirations... Être en curiosité éveillée pour saisir l'insolite, le beau, l'étrange, le regrettable et ce que l'on comprend ou non...

Ne pas tout prévoir d'avance... laisser s'épanouir le fabuleux d'événements ou de rencontres !

Voyager c'est tout cela et bien plus pour moi, entre une quête d'humanité avec des échanges, des partages : avec un formidable enrichissement lors de participations actives de solidarité, sans reculer parfois devant quelque incompréhension associative qui freine ou risque de détourner le sens de l'action menée.

Où ? Là où des opportunités intéressantes se présentent !
 Avec qui ? Celles et ceux que le désir de partir, la curiosité de découvrir et le plaisir de rencontrer aident à se construire et à se situer dans le grand monde, de façon active, digne, ouverte à toutes les différences. Avec celles et ceux qui acceptent de partir avec un simple projet en poche, sans fil à la patte, au gré des événements et des rencontres. Et saisir au vol d'éventuelles opportunités !

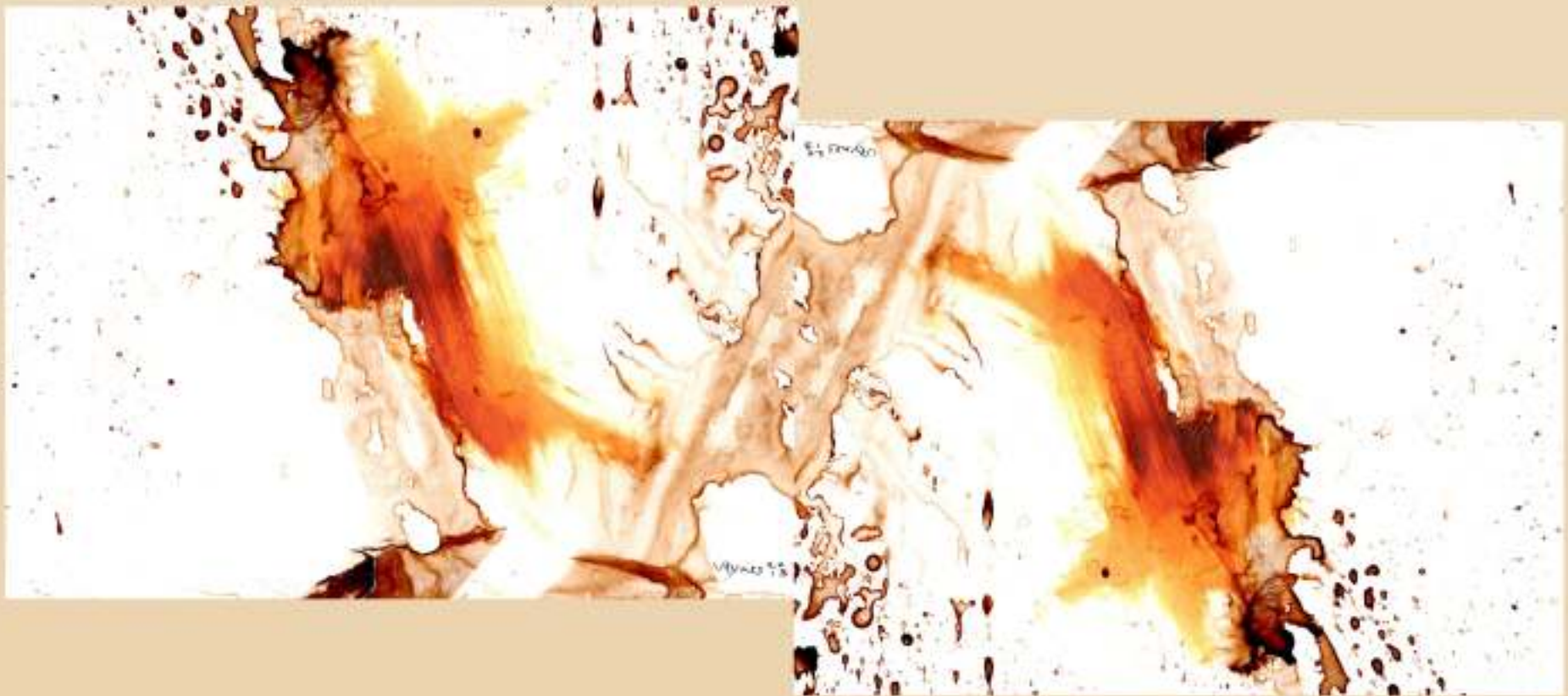
Et surtout et toujours, cultiver mes fleurs, mes salades, mes fruitiers, dans mon trou de verdure...
 Véritable voyage « naturel » et « constituant » au rythme des saisons !

Me régaler de la France et de ses richesses infinies si souvent méconnues, insoupçonnées.

Avec quelques festivals et universités d'été en prime, si possible !

Et enfin en plus solitaire, mes livres qui m'accompagnent partout, entre mes mains ou dans un coin de ma mémoire... »

(Une invitation au voyage, Chantal, 2011)





« De passage entre deux nouvelles escapades,
l'Aïeule vous souhaite de Belles Vies façonnées de petits bonheurs.
D'essentiels bonheurs cousus de fils résistants,

de curiosité,
d'indignations,
d'interrogations,
d'émerveillements,
de sourires complices,
d'engagements créatifs,
d'éveils et de découvertes,
de solidarités et réciprocitys,
de mémoires fécondantes,

dans la soupière dite « rencontres - échanges - partages » !

Et que les flots du prosaïque soient fécondés par vos démarches « poétiques » toutes aussi vitales.

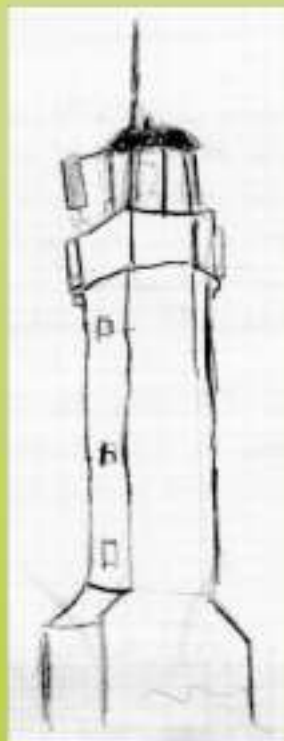


ANNEXES

Extraits d'ES CAHIERS DE BORD

En 1962, à l'âge de 9 ans

Lea Lante

Lea Lucie

Nous sommes allés au spectacle son et lumière du château de Lucie. Devant les bords le soir coulait. Puis il y avait un jardin. Sur l'eau une estrade attachée à la rive blottait et tout à fait à gauche une belle clairière était illuminée par les projecteurs. Au début les projecteurs firent apparaître la silhouette du château. Ce que j'ai trouvé le plus beau c'est Henri IV avec son escorte venant de la clairière illuminée. Ce fut la même chose pour l'escorte de Magon. J'ai aussi vu Madame de Saligny dans son coche d'eau. Pour terminer des cors de chasse ouvrirent une chasse à courre. Des cavaliers au galop traversèrent les jardins illuminés disparaissant dans la clairière.

Messe à solesmes

Et nous sommes entrés dans l'église. Elle était haute, longue, mince. Elle était très sobre et très simple. Elle avait de très belles arcades de style gothique. Le fond du chœur des moines était assez élevé, ~~par~~ ^à leur monotonie. Ils chantaient à une voix ~~très~~ ^{presque} presque sans accompagnement d'orgue avec de belles modulations de style grégorien. Les moines qui chantaient étaient ^{en} habillés en noir avec une drastique verte. Tous les mouvements étaient réglés comme un ballet de ~~très~~ théâtre.



Nous avons roulé toute la nuit et nous sommes arrivés au camp de Mayenne vers 7 heures. Le lendemain matin nous avons commenté les services et à 10 heures nous sommes allés nous baigner dans la piscine.



VLADI AVEN D'ORG NAC

I Description de l'Aven

Après le long tunnel d'accès nous entrons dans une grande salle très richement ornée de stalagmites.

II Formation

À la fin du tertiaire l'eau s'est infiltrée sous terre dans cette région en érodant les roches les plus fragiles et en suivant l'inclinaison des strates imperméables. (A)

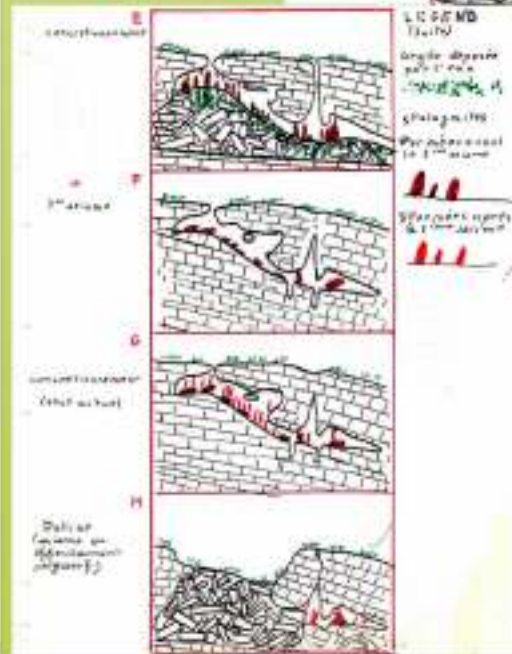
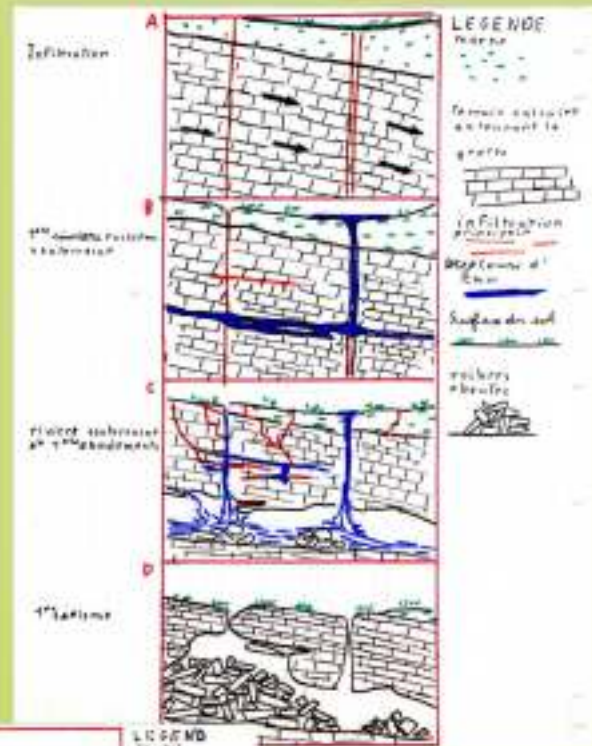
L'eau à force de circuler sous terre a fini par creuser des cheminées verticales et horizontales de plus en plus longues en s'apportant et dépassant la terre plus loins. (B)

L'eau s'infiltrant dans les strates au dessus de la grotte sa formation fit s'écrouler les rochers qui furent pour la plupart transportés en s'agrandissant ainsi la grotte. (C)

La zone volcanique du massif central parvint un jour dans le régime de l'aven ce qui rappela la grotte du sol en faisant tomber d'immenses blocs au fond (D). De l'argile, entraînée par l'eau recouvrit les blocs formant ainsi un fond.



En 1967, à l'âge de 14 ans



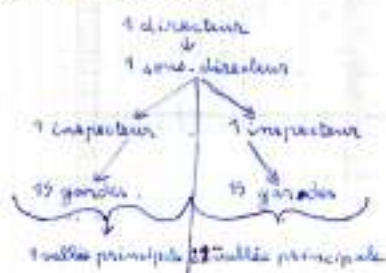
VLADI Parc national de la Vanoise 14

5 Organisation



Il ne faut pas confondre "Parc national" (de la Vanoise) et "Réserve de chasse" (des Bauges). Dans un parc national on conserve absolument tout. Il est interdit de poursuivre les animaux, de cueillir des fleurs ou de ramasser de une pierre car ce pourrait être (des os) un site d'importance géologique intéressant. Le parc national de la Vanoise est le 1er de France au point de vue du nombre d'animaux. L'altitude moyenne est de 2700 m, la plus haut sommet dépassant 3500.

Le personnel comprend:



Les limites du parc sont indiquées par des barreaux horizontaux bleu, blanc rouge, (1) (bleu = gantines, rouge = rhododendrons, blanc = adélards), par des écritures au métal, et le long des routes, de grandes panneaux en bois peints par des bois de l'écorce ou sont collés la nuit du parc, des photos d'animaux, et le règlement. A l'intérieur du parc des bus jaunes existent.

Les aménagements de sentiers sont entièrement faits en bois, les vis sont remplacés par des chevilles, sans doute pour ne pas ^{représenter} effrayer les animaux. La direction fait le plus possible pour ne pas que les maisons s'intègrent dans le paysage c'est à dire qu'elles soient construites dans le style sarrois: murs de pierres apparentes, toitures de mélèze et toit de lisse. Malheureusement les plus beaux et anciens villages, entièrement construits ainsi sont abandonnés et tombent en ruine. La majorité de la population fait l'altitude.



II Faune

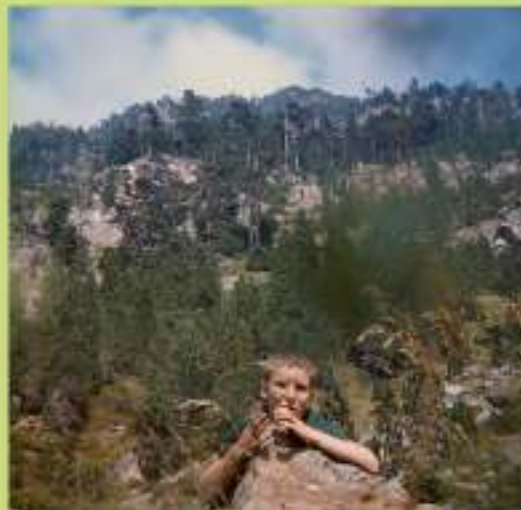
(Les animaux indiqués ci-dessous ont été vus par le sous-directeur au cours d'une inspection. Les sites en caractères gras --->)

Edwards: 50 ch. en 1243, 1000 ch. en 1067. Se trouvent dans les endroits humides, ombragés, dans les vieux bois, les ruis. Les femelles mettent jours un petit pas en

Longipèdes: 1000 en 1052. Se trouvent dans les endroits secs, arides, dans les alpages, les femelles mettent un petit pas en 1000 ans.

Nous faisons de l'





VLADI

37



I Meribel

Le gros village, vite et mort d'été à part

quelques colonies de
les pouillés à
d'hôtels que nous avons
pour la saison.



vacances, est, l'hiver

en jurer le nombre
vus et qui sont fermés

Les pistes de ski ont une
dénivelation assez intéressante (1600 → 2273), (1600 → 2347).

(1600 → 3500) ^{été}

dernière est réservée aux touristes
pleins car la remontée se fait en avion.

Les pistes sont très
variées mais si

ce n'est pas un centre d'alpinisme car les montagnes aux
alentours sont

Meribel est une grande station de ski,

ce n'est pas un centre d'alpinisme car les montagnes aux

alentours sont

II Bralognan

Le centre Bralognan est surtout un grand centre d'alpinisme.

C'est que l'on

peut voir des

Si nous les

trouvons des groupes

d'assurance, d'escalade...

Il y a aussi beaucoup de moments

et contrairement à certaines grandes stations, comme Chamrousse la vie

est pas mondaine etc



regarde autour de soi, on

quantité de parois rocheuses

Traversons le village nous rencontrons

tout équipés qui parlent ou reviennent

Il y a aussi beaucoup de moments

et contrairement à certaines grandes stations, comme Chamrousse la vie

est pas mondaine etc

C'est un centre sportif et climatique. Les plateaux du
à la mont Bache offrent, l'hiver, la possibilité de
faire du ski, mais beaucoup moins intéressante qu'à
Meribel

Nous:

Nous campons au pied d'éboulis, à la lisière d'une forêt
d'épicéas, en face de grands pâturages descendant
vers le fond de la vallée. Tout autour de nous, nous
apercevons des aiguilles, des dents, de pitons rochers très
escarpés. Nous avons en très grand choix de promenades
promenades et nous faisons souvent des grillades
au bois de sapin. Lorsque nous n'avons pas le
temps de nous promener nous allons à la piscine
où nous pouvons apprécier à l'aide de lentilles des glaciers
que nous voyons juste en nageant (sur les pontons
spéciaux).



Environ de Bralognan (printemps)

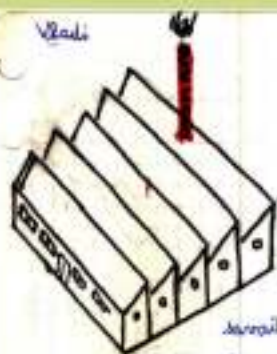


cheval



Vlad

Visite des aciéries d'Ugine⁴



I Historique

Le fondateur, Paul Girod, installa en 1904, à Uzes d'Ugine, des fours électrostatiques pour faire des ferres alliés. A l'époque on ne

savait pas transporter l'électricité. C'est pourquoi l'usine se trouvait près d'une centrale hydroélectrique sur l'Arly. Rome il n'y avait pas de chemin

pour placer l'usine et elle se trouve en un endroit très peu commode pour les transports : au fond d'une vallée, loin des grandes villes et des centres industriels. Dès 1910 l'usine produisait surtout des aciers spéciaux.

II Fonctionnement de l'aciérie

Dans cette usine les matières premières sont constituées de vieilles ferraille entassées dans de grands hangars. Un électroaimant suspendu à un pont roulant les transporte et les vide dans un panier pouvant contenir 10T. Ce panier est versé dans un four. Pendant la fusion on y ajoute des métaux pour faire l'alliage voulu. Les ouvriers font aussi de temps à autres des prélèvements qui sont envoyés par pneumatique au laboratoire où ils sont examinés. Un laborantin indique par téléscripteur (des résultats) au contre-maître les modifications qui serviront à améliorer l'acier produit. Dès que l'acier est liquide il est coulé en lingots. Ceux-ci sont refroidis à l'extérieur des tuyères



par une sorte de robot. Ensuite les lingots laminés ^{sont} dans les demandes par les industries de transformation. Il existe aussi dans l'usine quelques ateliers de produits finis faits avec des aciers spéciaux : les turbines principalement.

Cette usine a fonctionné jusqu'à nos jours et ce que les aciers d'Ugine sont rares et d'excellente qualité : une grande quantité est exportée.

Uginox! Uginox! Uginox!



L'ABBAYE DE CLUNY

I Musée Archéologique

Avant d'aller voir l'abbaye nous avons visité le musée Archéologique. (On pouvait) Les maquettes représentent les différentes églises, qui sur le même emplacement se sont succédées à Cluny. Seule de son espèce la momie d'une jeune fille égyptienne de 15 ans est parfaitement conservée. La moitié des bandes ont été coupées et retirées afin que l'on puisse voir la momie elle-même. Dans une autre salle étaient exposés des dessins de Raumer. Malheureusement nous n'avons pas eu assez de temps pour les regarder.

II l'abbaye de Cluny

Après la traversée des d'un cloître sans intérêt, nous sommes entrés dans le transept, haut de 33 m, la seule partie qui reste de l'église Calixte et est surmonté du clocher de l'horloge et du clocher de l'écus benné. Les voûtes sont de style roman à arcs. Des chapelles, seule celle des Bourbons, dont le toit était autrefois décoré des statues des douze apôtres en argent.

massifs existés encore. Les routes en bois du grand des moines en forme de coque de navire renversé m'a beaucoup plu.
 Dans le cellier représentait quelques scènes christiques :
 G'ou représentés les saisons, un autel devant et Eve après la chute.

III Bérthold, mensonge....

Une chose m'a beaucoup frappé, durant la visite : Le guide récitait (une leçon apprise par cœur) pas cœur une leçon que visiblement les curés lui avaient apprise.
 Il appelait la révolution "Une époque malheureuse" !!
 Il parlait de façon très méprisante des "vandales" qui avaient dévotés l'église, sans expliquer les raisons de ces actes. Il ne nous a rien indiqué sur la vie de ces moines qui étaient d'une richesse et qui vivaient dans un luxe inouï. St Bernard de Clairvaux dénonçait "ces évêques qui ne peuvent s'éloigner à 4 lieues de leur maison sans traîner à leur suite une soixantaine de chevaux". Notre guide parlait de ces moines comme si c'était aux brasseurs et à la voirie c'était seulement "pas esprit de grandeur" qu'ils avaient fait faire un immense cellier. Dans une brochure (écrite par A. Lehmann, curé) on lit en conclusion au sujet de l'abbatiale la destruction de l'abbatiale: "Nous n'avons ni la place ni la place en cette brève notice, ni le désir de raconter cette lamentable histoire."
 Il nous plaît bien davantage de constater que la France se souvient avec gratitude de ces moines en qui elle reconnaît les fils de son génie et de son culte en qui elle honore les



Premières escalades: Georges, Vladi et Olivier

serviteurs désintéressés de son Idéal éternel."

(Vois la brochure: "L'abbaye de Fulda" page 6 à 34 page 105)
 La richesse et le luxe à peine imaginable de cette époque du Fulda de cette époque le prouve! En plusieurs endroits de la brochure l'auteur confond clairement art et richesse matérielle.

VLADI.

La Croix de la Libération d'Autum

Le socle que je viens de citer n'est pas unique en son genre. A Autum une immense croix de la Libération a été érigée par le curé de la ville après sa libération d'un camp de concentration. Sur la plaque sont mentionnés curés, évêques, hauts dignitaires de l'église et même le cardinal Gerlier connu pour avoir soutenu le gouvernement de De Gaulle. A voir que ceux seuls ont été des résistants!!!
 Pas un nom d'homme du peuple. A croire qu'il n'y eut pas un ouvrier ou paysan qui ait donné sa vie pour la libération d'Autum!!!



Texte relevé d'après un brouillon.

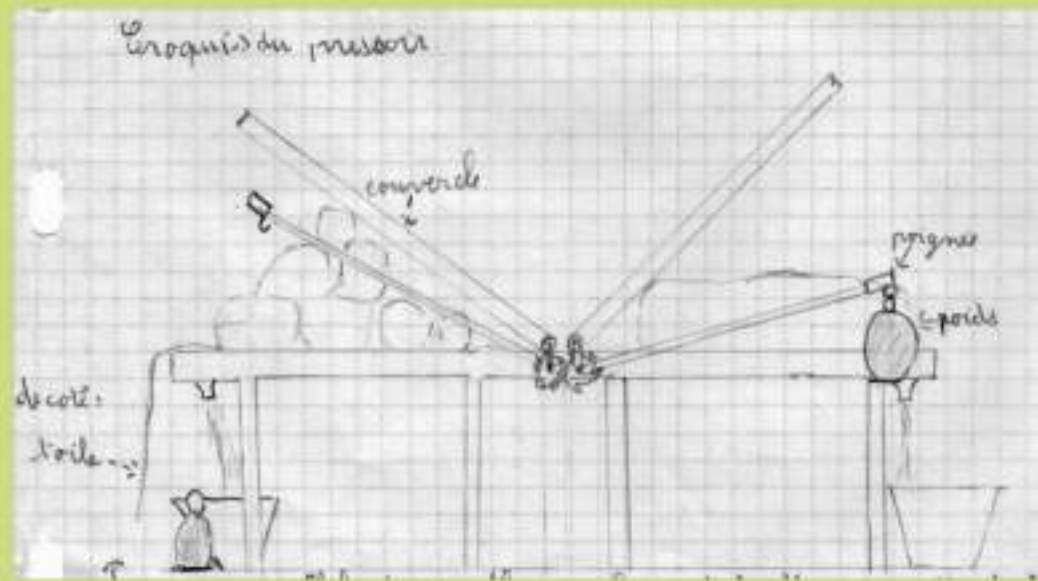
L'artisanat face aux grosses entreprises :

Nous avons fait ces derniers jours trois visites fort intéressantes : une coopérative viticole, une usine de mise en conserves, et la 3ème portant sur la fabrication artisanale des pruneaux d'Agen.

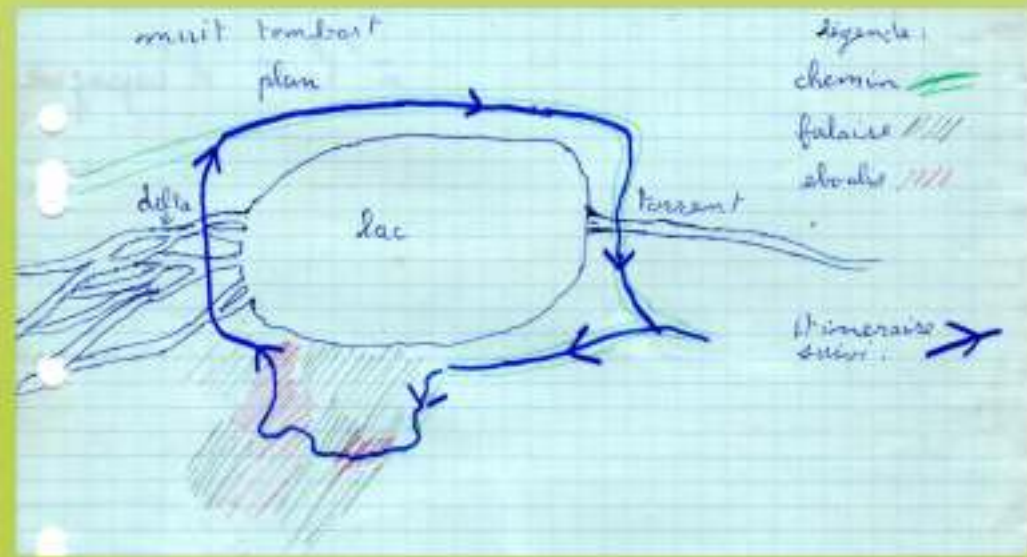
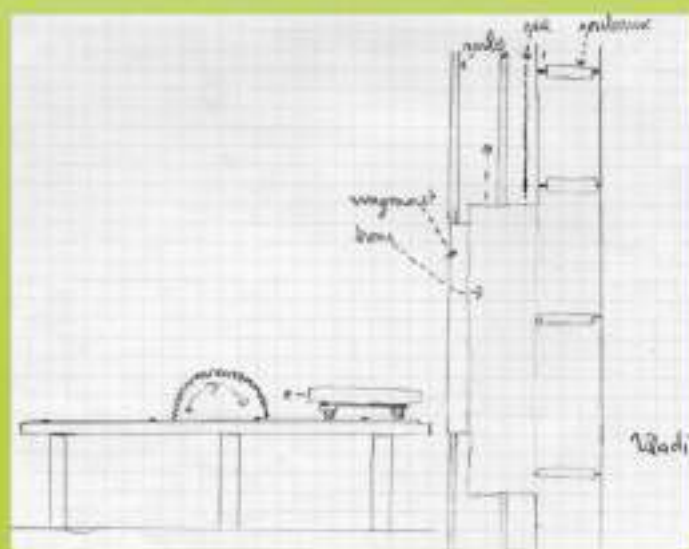
Nous avons pu ainsi comprendre aisément la disparition progressive des artisans devant de plus importantes entreprises. En effet l'artisan qui n'a qu'une petite production ne peut pas vendre à des prix aussi intéressants que les gros producteurs. Ainsi il ne peut théoriquement survivre que s'il s'oriente vers une production spécialisée que l'on ne trouve pas habituellement dans le commerce, ou bien vers une production de qualité supérieure. Le problème est d'ailleurs le même pour les petits commerçants devant les grands magasins. On peut y remédier partiellement en formant une coopérative, ce qui est en fait un pas vers une socialisation.

Ce qui est le plus scandaleux, c'est que l'artisan ne peut survivre dans ce régime capitaliste, à plus forte raison s'il est consciencieux !

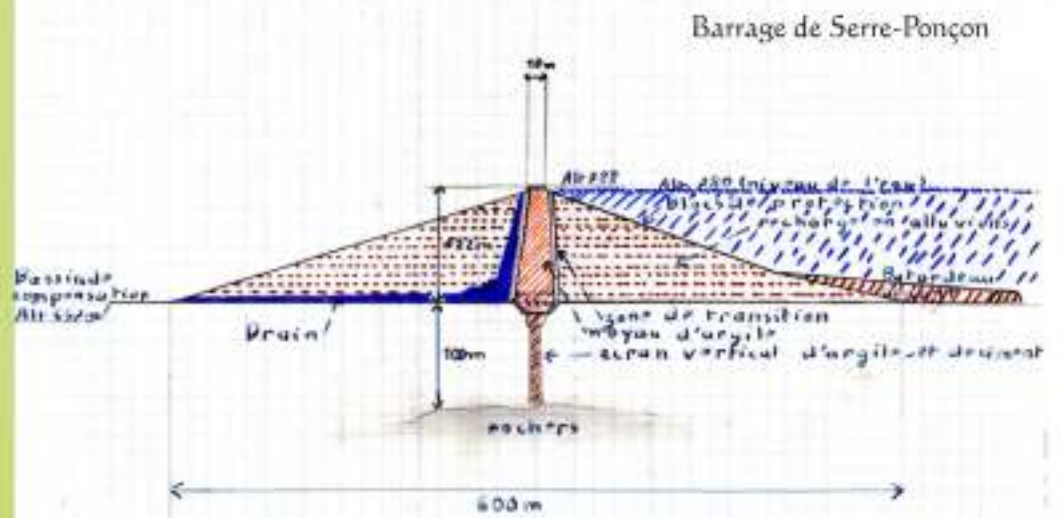




Tandis que certains ne vivent que des boules et autres font des volcans et telle nous nous regatons des fruits de la mer hier les jeunes ont organisé une veillée

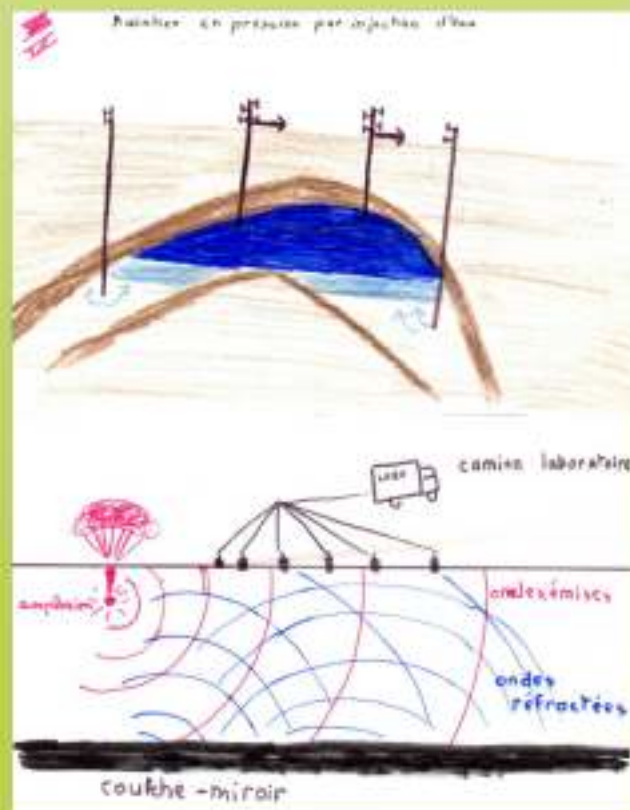
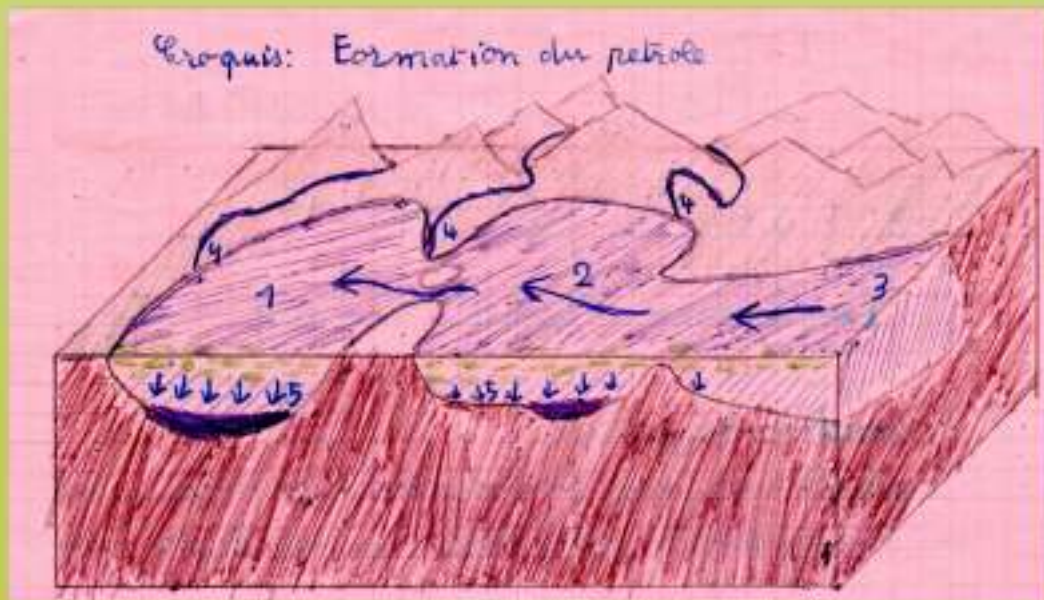


Coupe de la digue



EXTRAITS DE DOSSIERS TRÈS DOCUMENTÉS

12
Visite de l'exposition
sur le pétrole
(exploitation Esso (à Paris))



IV Le Tardolithique supérieur, le Périgordien⁹⁰
 L'aurignacien Le solutrean Les magdaléniens

À la fin du mousterien un réchauffement de la température produit la fonte des glaces. De nouvelles populations^{riens} se répandent dans nos régions chassant les bêtes mousteriennes et occupant leur vestige alors.

Abriant.

Quand le froid reprend la forêt est remplacée par la steppe ou semi désert ou par de zones de toundra. Les chamois descendent des montagnes les mammouths et les grands fauves disparaissent.

L'homme

Les races remplacent (les crânes) sont p. beaucoup plus grands. Il ont le même crâne que les hommes actuels.

Crânes



Hô de Néandertal : apparaît il y a environ 450 000 ans
 Homo sapiens : " 40 000 ans



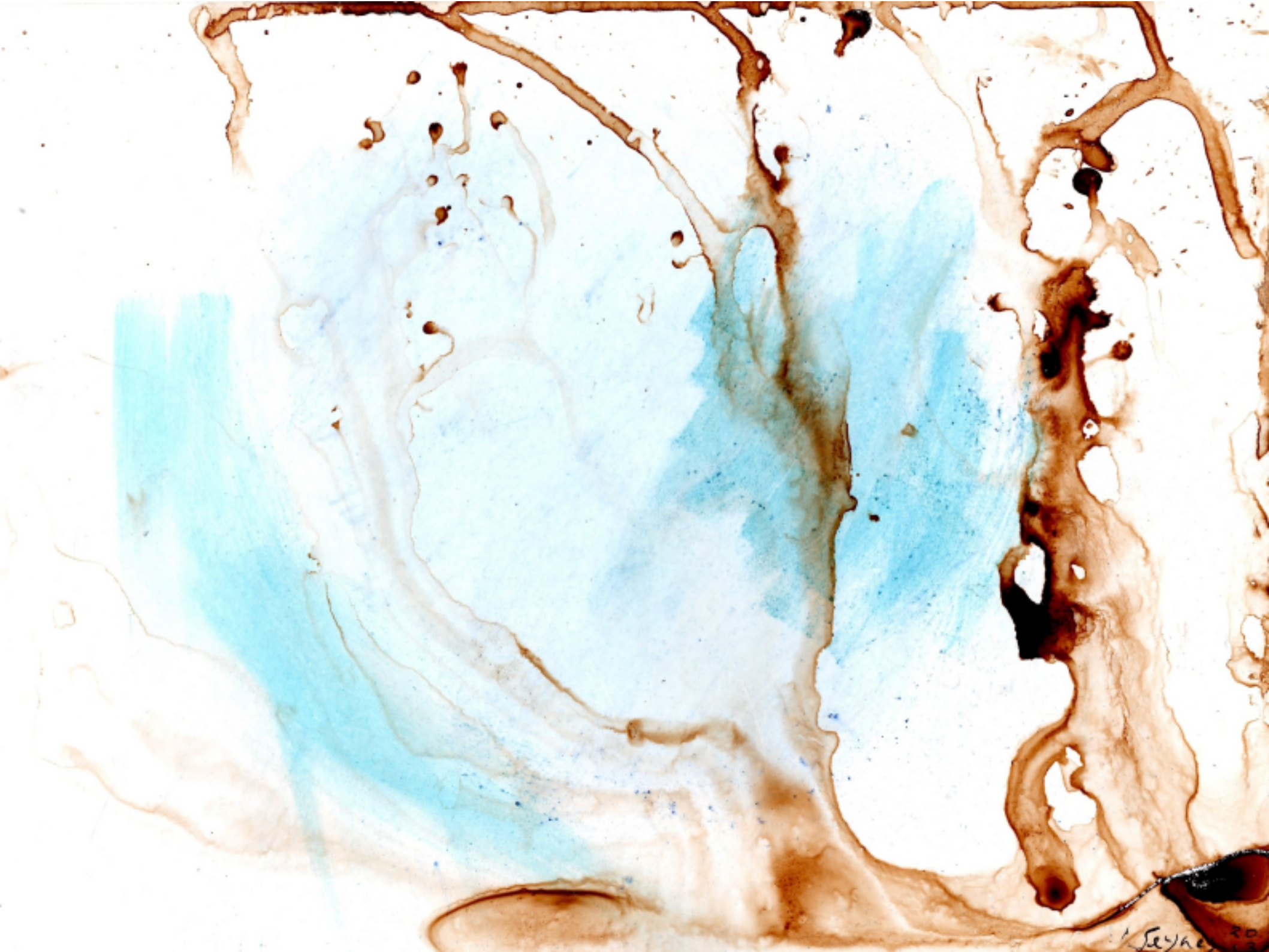
VANIA
ANIMATEURAU
RABIOU












Sevne 20



A landscape photograph featuring a vibrant rainbow arching across a cloudy sky. Below the rainbow, a line of trees, including several birches, stands in front of a range of mountains. The foreground is a dark, grassy field. The entire scene is framed by a yellow border.

UN COMPAGNON,

UN PÈRE,

UN FILS,

UN FRÈRE,

UN AMI:

VLADI

ECHOS...

EMPREINTES...

Transmissions...

Devenirs...



ECHOS... EMPREINTES...